

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT,

POËME EN TROIS CHANTS.





Sous un toit écarté, mystérieux asile,
Sur le tronc d'un vieux chêne orné de l'Evangile,
Il reçoit les Sermens des époux du hameau :

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT,

SUIVI DE PLUSIEURS LETTRES A M. DELILLE SUR LA PITIÉ;

PAR M. MICHAUD.

QUATRIÈME ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1804. — AN XII.



QUELQUES OBSERVATIONS
SUR
L'ORIGINE ET LE CARACTÈRE DISTINCTIF
DE
LA POÉSIE DESCRIPTIVE.

Pour avoir fait quelques vers descriptifs, que je suis loin d'offrir pour modèles, je sais que je n'ai point le droit de donner des règles ; mais en retraçant quelques tableaux de la nature j'ai eu occasion de réfléchir sur le genre de la poésie descriptive ; et, comme ce genre est nouveau, qu'il n'a point encore de poétique, j'ai pensé que mes réflexions pourroient ne pas être inutiles à ceux qui voudront nous en donner une.

Quelques personnes m'ont objecté que la poésie descriptive n'étoit point un genre ;

cela peut être vrai, si on prend la définition à la rigueur ; cependant il a paru dans notre siècle des poëmes descriptifs et qui ne sont que descriptifs, ce qui pourroit justifier l'opinion de ceux qui en font un genre à part : au reste je ne disputerai point sur les expressions que j'emploie, et le lecteur peut substituer un autre mot à celui-là, s'il le juge convenable; mes idées ne portent point sur une définition plus ou moins rigoureuse. On m'a dit encore que la poésie descriptive, si elle est un genre, n'étoit point un genre nouveau. Je sais très-bien que la poésie a toujours eu pour objet de peindre et de décrire ; mais si le genre n'est pas nouveau, il a du moins été traité d'une manière nouvelle ; la poésie descriptive chez les modernes n'est point ce qu'elle étoit chez les anciens ; les modernes reconnoissent sans doute ce précepte d'Horace, *ut pictura poesis*, mais

leur école est différente, et c'est d'après cette différence, que j'ai cru devoir hasarder mes observations.

M. de Châteaubriant, dans son bel ouvrage du *Génie du Christianisme*, attribue l'origine de la poésie descriptive, dont les modernes nous ont offert des modèles, à la religion chrétienne, qui a renversé les autels du paganisme, et qui, en détruisant le charme attaché aux fables mythologiques, a réduit les poëtes à chercher la source de l'intérêt dans la vérité et l'exactitude de leurs tableaux. Dès qu'on eut cessé de croire aux Nymphes, aux Driades, à Flore, à Pomone, et à toutes les divinités champêtres, les images vagues de la mythologie durent être moins fréquemment employées dans les poésies bucoliques; les poëtes durent s'appliquer à peindre les objets dans les rapports qu'ils avoient avec la nature, et non point dans les rapports

qu'ils pouvoient avoir avec la croyance du peuple. De là l'origine de la poésie descriptive. La conséquence paroît naturelle; elle est cependant démentie par l'expérience. On n'a pas vu les progrès du genre descriptif suivre de près ou de loin les progrès du christianisme. Les anathêmes lancés contre les dieux de la mythologie, n'ont point fait autorité pour les poëtes chrétiens, même dans les siècles de la plus grande ferveur. Les poëtes ont continué à employer les idées profanes du paganisme; ils ont même poussé la chose jusqu'au ridicule, en mêlant les images mythologiques aux images sacrées ; et plus d'une fois les divinités fabuleuses ont été invoquées dans des poëmes consacrés à chanter les louanges du vrai dieu. A mesure que le goût s'est perfectionné, la poésie a renoncé à ce mélange bizarre ; mais la mythologie n'en a pas été pour cela bannie

du langage poétique, principalement dans les compositions qui ont pour objet les tableaux de la nature. Il n'est presque point de vers descriptifs chez les modernes, où la fable n'ait été employée avec quelque avantage. Il seroit difficile de lire cent vers de suite sur la campagne, où il ne soit point question de Flore, de Pomone, des Sylvains ou des Nymphes. Il est vrai que les divinités mythologiques ne réveillent plus pour nous l'idée d'une croyance religieuse; mais leurs noms servent encore à rappeler d'une manière heureuse l'idée des choses dont la poésie nous retrace l'image. Ainsi, quoique l'Aurore ne soit plus pour nous une déesse, son nom nous rappelle encore le lever du soleil; quoiqu'Iris ne soit plus la messagère des dieux, elle nous représente encore le beau spectacle de l'arc-en-ciel. Je sais que dans notre siècle, on a reproché aux poëtes l'usage qu'ils faisoient

de la mythologie : ils en ont peut-être abusé ; mais ce reproche leur étoit adressé bien moins par les hommes religieux, que par ceux qui ne s'accommodoient pas plus des faux dieux que du dieu véritable, et qui cherchoient à décrier l'imagination pour faire prévaloir l'analyse.

Toutes ces raisons m'ont empêché d'être, sur ce point, de l'avis de M. de Châteaubriant, dont je partage, du reste, toutes les excellentes opinions en littérature comme en morale. Le genre de la poésie descriptive, tel qu'il est aujourd'hui fixé, n'a commencé à être un genre à part, que dans le siècle dernier, et je ne crois pas qu'il faille remonter plus haut, pour en trouver l'origine.

Avant d'aller plus loin, je dois m'arrêter ici à quelques considérations générales sur la marche de l'esprit humain, et sur les progrès et les déviations du goût, chez tous

les peuples qui ont cultivé les arts. Dans l'enfance des lumières chez les nations, comme dans l'enfance de la vie humaine, les hommes ont toujours un penchant pour le merveilleux. A l'âge de maturité, ce penchant pour le merveilleux se trouve dirigé et rectifié par le goût et par la raison; c'est alors qu'il produit les chefs-d'œuvre des arts. Mais il arrive bientôt une époque où l'esprit humain, refroidi sur les choses qui l'avoient le plus frappé, est plus entraîné par l'envie de connoître que par le besoin d'être ému. L'exactitude des idées est préférée au charme des images; le goût pour le merveilleux fait place à la manie de raisonner et d'analyser. A mesure que les esprits deviennent plus froids, plus méthodiques et plus raisonneurs, le champ de la poésie se trouve plus rétréci. Les sources auxquelles le

génie puise ses plus sublimes conceptions, se trouvent taries par une suite de l'indifférence publique pour les choses merveilleuses ; la poésie devient plus timide ; elle perd presque toutes les beautés qui tiennent aux nobles élans de l'imagination. Tout ce qui s'élève au-dessus de la sphère commune, paroît gigantesque, et, par conséquent, de mauvais goût. Tout ce qui est héroïque, n'intéresse plus aussi vivement, parce qu'on n'admire plus rien.

Qu'arrive-t-il alors ? Comme les poëtes veulent encore intéresser, et qu'ils ne peuvent intéresser qu'en offrant des images inattendues, qui excitent l'émotion de la surprise, ils emploient dans les détails ce même merveilleux que leurs prédécesseurs avoient employé dans l'ordonnance et la conception de leurs ouvrages. Pour sacrifier à l'esprit de leur siècle, ils don-

neront à chaque pensée, en particulier, ce qu'ils n'auront pu donner à l'ensemble et à l'invention. Les machines épiques seront tout-à-fait abandonnées, et cette faculté de l'esprit qui invente et qui organise, sera réduite à se cacher dans le minutieux arrangement des phrases, semblable à ces dieux de la fable qui furent chassés de l'Olympe, où ils présidoient à l'ordre de l'univers, et qui se réfugièrent en Egypte dans les plantes et dans les animaux.

Cette observation est démontrée par l'histoire de la littérature chez tous les peuples. Lorsque Lucain conçut l'idée de sa *Pharsale*, il s'abstint d'employer le merveilleux qu'on admire dans l'*Énéide*, non seulement parce qu'il avoit pris pour sujet de son poëme des évènemens et des hommes dont il étoit presque le contemporain, mais

aussi parce que, de son temps, les fables, dont Virgile avoit tiré les plus grandes beautés, faisoient une impression moins vive sur l'esprit des Romains : il ne mit point de merveilleux dans son invention ; mais il voulut étonner par la force et le gigantesque des pensées. Tout ce qui est épique dans la *Pharsale* se trouve dans les détails ; c'est moins son plan et l'ensemble de son poëme qui excitent la surprise, que les images qu'il a su y répandre. Mais à force de vouloir faire briller sa pensée, Lucain tombe souvent dans l'emphase ; il est presque toujours ampoulé : écueil ordinaire des poëtes qui sont nés avec de l'imagination, et qui sacrifient au style le mérite de la conception et de l'ordonnance.

Au reste, nous n'avons pas besoin d'aller chercher des exemples chez les Latins. Ce qui est arrivé à Rome après le siècle de

Virgile, est arrivé en France dans le siècle dernier. Voltaire disoit : *voulez-vous être sifflés sans relâche pendant trois jours de suite, et être oubliés pour l'éternité, imitez ce que nous admirons le plus chez les anciens.* Voltaire parloit des poëmes de Virgile et d'Homère. En effet, si nous admirons ces ouvrages immortels, c'est que notre imagination se reporte aux temps héroïques ; mais il est certain que les fables qui en font la plus grande beauté, où même des fables équivalentes prises dans une religion moderne, ne réussiroient point dans notre monde philosophique. Voltaire connoissoit l'esprit de son siècle, et il s'y est conformé. S'il étoit venu un siècle plutôt, il auroit sans doute traité d'une manière convenable le sujet de Jeanne d'Arc, le seul qui soit vraiment épique dans notre histoire. Au milieu d'une nation déjà cor-

rompue, où l'on cherche sans cesse à rabaisser ce qui est grand, à ravaler ce qui est sublime, où l'on ne supporte tout au plus l'héroïsme qu'en miniature, les formes antiques de l'épopée auroient peut-être trouvé peu d'admirateurs. Voltaire le savoit très-bien. Au lieu de présenter des évènemens héroïques dans toute leur pompe, il se contenta d'en présenter la caricature; et, pour plaire au public de son temps, il ne fit point un poëme épique, il fit une parodie.

Partant toujours des mêmes idées, il n'employa le merveilleux dans sa *Henriade* que comme accessoire. Se prêtant au goût de ses contemporains, et suivant peut-être sa propre inclination, il a eu recours à quelques êtres moraux, qu'il a personnifiés; mais rien n'est plus froid que ce genre d'invention. L'apparition des êtres moraux ne peut produire aucun effet

sur l'imagination, parce que leur existence n'est liée à aucune croyance, à aucune tradition, et qu'il est impossible au lecteur de se laisser aller à aucune des illusions que le poëte veut faire naître. Les êtres moraux ont d'ailleurs en eux-mêmes un caractère de monotonie qui doit se communiquer à la marche et à l'ensemble du poëme dans lequel ils sont employés. Ils ne peuvent causer aucune émotion de surprise; le poëte est obligé de parler de leurs attributs encore plus que de leurs actions; mais, comme leurs attributs sont connus, et que l'opinion sur leurs caractères est fixée, il n'y a qu'une seule manière de les peindre, et une seule manière de les faire agir.

Voltaire avoit dans son talent de quoi s'élever au dessus du mauvais goût de son siècle; il lui a fait un sacrifice, il est vrai,

en renonçant aux inventions héroïques, en remplissant tous ses ouvrages des sentences du philosophisme; mais son style ne va jamais jusqu'à l'emphase; il seroit à souhaiter que sur ce point ses disciples et ses admirateurs l'eussent pris pour modèle; mais l'envie de racheter, par la richesse des détails, le mérite de l'invention, a fait donner dans tous les excès de l'affectation et de la recherche. On n'a plus trouvé dans les tableaux des poëtes qu'un ton guindé et sententieux. La pensée a cherché à s'élever; on a voulu faire ce qu'on appelle des images hardies; de là le néologisme, la bizarrerie et l'emphase.

Plusieurs de ces compositions vicieuses, dont quelques-unes avoient été traduites de l'allemand et de l'anglais, ont réussi dans le siècle dernier, par l'attrait qu'a toujours la nouveauté, lors même qu'elle

est une erreur; et les poëtes, toujours empressés de plaire à leurs contemporains, ont cessé *de jeter en bronze, et n'ont plus travaillé qu'en marqueterie.* Le bel esprit a partout pris la place du génie. On n'a plus fait de cas que du talent qui colore et qui enjolive; on a négligé celui qui invente et qui dispose les différentes parties d'un ouvrage; on est allé si loin, qu'il est très-rare aujourd'hui de voir un livre qu'on puisse lire de suite. Il semble qu'on soit convenu de ne chercher partout que des beautés de détail; et l'auteur d'un poëme croira avoir rempli sa tâche, s'il a semé dans son ouvrage quelques idées brillantes, quelques images hardies. L'auteur dramatique s'occupera moins de faire une comédie, que de faire dans cette comédie une bonne scène; il s'occupera moins de faire une bonne scène, que de faire dans

cette scène une belle tirade, ou un vers qui puisse faire de l'effet. Racine disoit qu'il avoit fait sa tragédie, quand il n'avoit plus que les vers à faire. Aujourd'hui on fait d'abord les vers, on fait la tragédie ensuite. Il est tel auteur qui n'a fait une pièce, que pour une seule situation qui se trouvoit dans sa tête; et tel autre, qui n'entreprend un gros livre, que pour y placer une maxime favorite, ou un chapitre qui se trouvoit déjà fait. Nos écrivains ressemblent à un architecte qui bâtiroit un palais exprès pour y placer une fenêtre d'un genre nouveau : le plan est vicieux, l'édifice est mal ordonné ; mais qu'importe ! la fenêtre est admirée. Pour rendre cette image plus juste et plus générale, on pourroit comparer notre littérature à cette architecture gothique qui n'offroit rien de grand dans son ensemble,

mais qui frappoit l'attention par une foule de petites difficultés vaincues, et par la surcharge des ornemens de détail.

Cet esprit de détail, ce caractère d'isolement a passé jusque dans nos mœurs, ou plutôt c'est parce qu'il étoit déjà dans nos mœurs, qu'il s'est introduit dans la littérature et dans les arts. En morale, comme en politique, nous ne considérons que les surfaces; étrangers au passé et à l'avenir, nous ne voyons que l'instant où nous sommes, notre attention se promène sans cesse d'objets en objets; et si elle se fixe sur un seul, elle n'y remarque jamais qu'un point isolé. Voilà pourquoi les hommes ont eu dans notre siècle des idées si rétrécies sur la Divinité, sur la vertu, sur la patrie; voilà pourquoi le goût a dégénéré dans les arts, et que la raison s'est égarée sur les choses qui intéressent le plus la félicité des peuples. En

effet, pour bien juger des choses, il faut les considérer dans leur ensemble; en les isolant, en ne les considérant que dans leurs détails, il est impossible d'avoir des idées justes, et surtout des idées nobles et élevées.

Qu'on me permette de me servir ici d'une comparaison, pour mieux faire sentir cette vérité. Je vois de ma fenêtre un ormeau dont les branches s'étendent au loin, et dont le vaste ombrage offre un abri tranquille au voyageur. Cet ormeau a vu naître trois générations; il a été pendant un siècle le témoin des danses et des plaisirs du hameau; son aspect m'inspire je ne sais quel sentiment de mélancolie et de grandeur. Mais si j'examine chaque branche en particulier, alors la première idée que j'avois s'effacera de mon esprit; si je passe ensuite de l'examen des branches à l'examen de chaque feuille, j'aurai tout-

à-fait perdu de vue l'idée de l'ormeau, et ma pensée s'égarera dans une foule de petits détails qui me feront trouver des rapports étrangers à l'objet que j'avois d'abord admiré, et qui effaceront tout-à-fait à mes yeux l'image de la grandeur.

Cette manie de tout déplacer, de tout isoler, de tout voir dans les détails, a tout dénaturé à nos yeux, et nous avons perdu l'idée du beau et du merveilleux.

Les images de la poésie ont été jetées au creuset comme tout le reste. Non seulement les poëtes ont renoncé au mérite des grandes conceptions, des inventions épiques, mais ils ont cessé d'imaginer, et surtout de sentir, deux choses sans lesquelles il n'y a point de véritable poésie. Les muses ont pris le ton dogmatique du siècle; elles ont préféré des maximes froides aux fictions ingénieuses; elles ont oublié que leur

première gloire est de plaire, d'intéresser, d'émouvoir; elles sont montées sur les tréteaux de la philosophie moderne; elles ont voulu aussi enseigner quelque chose aux hommes; la poésie didactique est devenue à la mode: ce genre est celui qui peut se passer le plus aisément des beautés qui naissent de l'invention et de l'ordre; il est aussi celui qui est le plus susceptible de briller par les détails. Sans doute que la poésie didactique a son genre de beauté et d'intérêt: Horace, Virgile, Boileau et Delille s'y sont fait une gloire immortelle; mais on en a porté le goût jusqu'à la manie; on a compté jusqu'à trois mille poëmes didactiques dans le siècle dernier. Les poëtes didactiques se sont emparés de tous les sujets, et nous avons fini par voir un poëme qui avoit pour sujet et pour titre : *la Géométrie.*

Cherchant toujours à marcher par des routes nouvelles, et dédaignant les routes suivies par les anciens, on a fait cependant quelques découvertes heureuses. La poésie descriptive est une conquête de notre siècle; et si on n'en abuse pas, comme on a fait de tout, elle peut nous consoler de l'état d'abandon où sont aujourd'hui tous les genres de notre littérature. Ce genre ou, si l'on veut, cette manière s'est trouvée en harmonie avec notre siècle: on négligeoit tous les arts, particulièrement ceux qui tiennent à l'esprit; mais on cultivoit encore avec succès ceux qui tiennent aux sens, tels que la musique et la peinture. La poésie descriptive étoit trop rapprochée de ces deux arts, pour n'être pas accueillie comme eux; elle tient d'ailleurs éminemment à l'esprit de détail, qui est le caractère de notre siècle, et qui suffisoit sans doute pour

lui attirer de nombreux encouragemens. Quelques admirateurs un peu superstitieux des anciens se sont élevés contre le genre de la poésie descriptive. J'admire comme eux ce beau siècle de Louis XIV, qui fut l'âge d'or du génie; mais je suis loin de partager leur opinion sur un genre qui peut contribuer à diminuer nos regrets pour ce que nous avons perdu.

Ce genre, tel qu'il est, a corrigé la sécheresse de la poésie didactique, en mêlant des descriptions riantes à des préceptes sévères et arides; il a souvent jeté des fleurs sur ces sciences exactes, qui tendent à dessécher l'esprit humain; et toutes les fois que le talent de décrire n'a pas été jusqu'à l'excès, il a porté le flambeau du goût, il a conservé le feu sacré de l'imagination jusque dans le sein de cette philosophie qui sembloit avoir juré la destruction des beaux arts.

J'ai dit, en commençant, que la poésie descriptive (en prenant le mot dans son acception générale) n'étoit point un genre nouveau ; l'art de décrire est aussi ancien que l'art des vers. Tous les poëtes grecs et latins nous en ont laissé des modèles ; mais leur manière diffère de la nôtre ; les anciens faisoient plutôt des tableaux que des descriptions ; ils observoient moins la nature ; ils devoient avoir moins de cette précision, de cette exactitude qui caractérise l'art descriptif chez les modernes.

A mesure qu'on a connu davantage la nature, les rapports des êtres mieux observés se sont multipliés sous nos yeux, et nous ont ouvert une source de sensations nouvelles ; chaque détail s'est embelli, et a pris pour nous un degré d'importance qu'il n'avoit point auparavant. Chaque

être en particulier a excité notre attention ; et les merveilles qu'on y a découvertes ont pu fournir de nouvelles couleurs à la poésie.

En parlant de l'origine de la poésie descriptive, j'ai presque parlé du caractère qui la distingue ; elle tient moins au génie qui invente et qui dispose les grandes parties d'un tableau, qu'au talent qui observe et qui compare les nuances des objets et les divers accidens de la nature. Son caractère n'est pas précisément ce qu'on appelle le beau et le merveilleux dans les arts ; le beau et le merveilleux se composent de tout ce qui excite l'admiration ; le caractère de la poésie descriptive est plus propre à faire naître le sentiment de la surprise ; elle paroît plus appartenir au genre pittoresque.

Il est fâcheux, pour expliquer quelque

chose, d'avoir à se servir d'un mot qu'on ne peut définir; mais je viendrai peut-être à bout de donner une idée du pittoresque, en le comparant à l'idée du beau. Le beau, comme le pittoresque, naît de l'arrangement et de la disposition des différentes parties d'un tableau; mais le premier tient essentiellement à l'ordre et à l'ensemble; le second paroît tenir à quelques particularités piquantes et à une sorte d'irrégularité qui, sans aller jusqu'à la confusion, est propre à réveiller une sensation inattendue. L'un tient aux règles éternelles de la nature, l'autre tient plus aux règles adoptées par la fantaisie. Il y a quelque chose d'arbitraire dans le sentiment qu'on éprouve à l'aspect du pittoresque; tout semble être réglé d'avance dans le sentiment qu'on éprouve à l'aspect du beau.

Mais je sens que je n'ai pas encore donné

une idée bien claire et bien complète du pittoresque; il est aussi difficile à définir que le *joli* et le *gracieux*, avec lesquels il n'est pas sans rapports. Peut-être même que l'idée du *joli*, et surtout du *gracieux*, pourra nous conduire à l'idée du pittoresque. Servons-nous d'un exemple:

Qu'un peintre ou un poëte représente le lever du soleil dans toute sa pompe; cette vue magnifique vous jettera dans l'extase de l'admiration; ce sentiment sera général parmi les spectateurs; il ne dépendra de personne de ne pas l'éprouver. Voyez un autre tableau, celui de la lune, dont la lumière vacillante perce à travers une forêt de sapins, et se réfléchit sur le crystal d'un ruisseau qui murmure à travers la mousse: ce tableau n'est pas magnifique comme le premier; il est possible même qu'on n'en aperçoive pas d'abord les beau-

tés; mais les ames délicates en seront agréablement touchées; elles tomberont dans une rêverie délicieuse. Le spectacle du soleil réveille toutes les idées du majestueux et du beau; le spectacle de la lune, du ruisseau qu'elle éclaire, fait naître le sentiment du gracieux et du pittoresque.

J'ai dit que le beau a quelque chose de plus déterminé et de plus absolu que le pittoresque. L'essence du beau est dans les objets mêmes. Le pittoresque a quelque chose de relatif; il naît de la comparaison de plusieurs objets, qui quelquefois font une légère dissonnance, et qui n'ont pas besoin d'être entr'eux dans un parfait accord; il tient à une foule de circonstances et d'accidens particuliers, qui font d'autant plus d'effet qu'ils tranchent davantage dans le tableau, et qu'ils sont plus imprévus.

Le pittoresque reçoit ainsi son intérêt des oppositions : s'il n'existoit qu'un seul être dans la nature, cet être ne seroit point pittoresque. L'aspect d'une campagne peut être pittoresque ; mais l'aspect de l'univers ne l'est pas. Dans le premier cas, il peut exister des rapports de comparaison et de contraste, mais dans le second cas il n'en existe point. Il résulte de là qu'il ne faut chercher le pittoresque que dans les détails.

Les anciens, qui ne connoissoient que les grands effets de la nature, ne pouvoient pas avoir une idée exacte du pittoresque; ils représentoient toujours les objets dans ce lointain qui favorise l'illusion, et dans lequel tout semble revêtu d'un air de grandeur : ils parloient principalement à l'imagination. La poésie moderne représente tout dans une perspective plus rap-

prochée, et elle semble s'adresser principalement aux yeux. Les uns nous représentoient les objets les plus propres à frapper tous les regards; les autres s'attachent plus aux nuances de détail, ils semblent le plus souvent nous avertir des contrastes qui auroient pu échapper à notre attention, et dont nous ne nous étions point rendu compte. Les tableaux de Virgile et d'Homère excitent l'admiration; les descriptions de nos poëtes excitent la surprise. En un mot, le beau est ce qui caractérise éminemment la poésie descriptive des anciens, et le pittoresque caractérise davantage le genre descriptif chez les modernes.

Ce n'est pas cependant que le pittoresque ne puisse se trouver quelquefois réuni avec le beau. Virgile nous offre souvent cette heureuse réunion, même dans les *Géorgiques* et même dans l'*Énéide*;

mais c'est surtout dans son traducteur qu'on doit chercher des modèles en ce genre. Je me contenterai de citer un exemple. Au commencement du 4e. chant *des Jardins*, le poëte dit qu'il ne peut se résoudre à quitter les champs; il cite Homère et Virgile, qui, après avoir décrit les batailles, se délassoient en chantant les merveilles de la nature. Il parle du bouclier d'Achille, sur lequel Homère avoit gravé des tableaux champêtres, et il ajoute :

Le héros se revêt de ces douces images,
Part, et porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange et les riches moissons.

Tous les traits de ce tableau sont très-pittoresques, par la raison qu'ils représentent le calme des champs au milieu du tumulte des combats. Le dernier vers surtout est d'un charme inexprimable; il renferme à la fois l'idée du beau et l'idée

du pittoresque ; il excite l'admiration et la surprise.

Le pittoresque ne naît pas seulement de certains rapports des objets entr'eux ; mais il naît aussi des rapports que ces objets ont avec nous. Ainsi, le poëte, en décrivant la nature, doit l'envisager par rapport au lecteur, ou plutôt au spectateur : ce n'est point assez de m'offrir un beau paysage, il faut encore qu'il soit en harmonie avec moi, que son aspect réveille un sentiment noble et délicat, et que mon cœur puisse s'y intéresser. Ronsard et Dubartas, dans le seizième siècle, St.-Amand, dans le dix-septième, ont cultivé la poésie descriptive ; ils nous en ont laissé des modèles tout différens de ceux des anciens, et qui se rapprochent un peu du genre qui a été adopté parmi nous ; mais leurs tableaux manquent leur effet, parce

qu'ils rappellent sans cesse la nature à des idées basses et triviales ; ils placent l'homme dans leurs descriptions, mais ils n'établissent que des rapports humilians, en quelque sorte, pour l'humanité et pour la nature elle-même, en puisant les termes de leur comparaison dans les choses les plus communes et les plus grossières.

Dubartas, dans son poëme de *la Semaine*, où il chante la création du monde, appelle les vents *les postillons d'Éole*, et les poissons, *les bourgeois de l'empire liquide.* Ces images ne sont que bizarres, elles ne sont pas pittoresques.

Ronsard a été beaucoup plus loin encore que Dubartas. Il a fait un hymne sur chaque saison de l'année. Il prête sans cesse aux objets qu'il décrit les moeurs domestiques et les idées les plus familières de l'homme. Les saisons personnifiées dans

ses tableaux parlent et agissent comme le feroient les femmes de la dernière classe du peuple. Dans la description de l'été, qui est surtout remarquable par la bizarrerie des conceptions, la nature est représentée par Ronsard comme une femme débauchée, et le soleil comme un homme à bonnes fortunes.

L'amoureuse Nature étoit un jour fâchée
De se voir sans rien faire auprès du Tems couchée:
. . . .
« Au lieu de me répondre (dit-elle), il ronfle, et je ne puis
» En tirer seulement un baiser en trois nuits.
. . . .
» Bref, j'ai délibéré de me donner plaisir;
» Auprès de mon mari, je ne veux plus gésir;
. . . .
» Quant à moi, je suis franche, et déesse, j'estime
» Autant un fils bâtard, comme un fils légitime. »

Après avoir exprimé ces beaux sentimens, la Nature se rend auprès du Soleil, et lui fait une déclaration d'amour. Bien

que la dame soit un peu *vieille*, le Soleil n'est pas insensible; les personnages de ce roman ne s'amusent pas à languir; les heures, *chambrières du Soleil*, préparent la couche des amans:

De quatre embrassemens que Nature reçut
D'un ami si ardent, féconde, elle conçut
Quatre enfans en un coup; l'un fut hermaphrodite,
(Le Printemps est son nom), de puissance petite,
Entre mâle et femelle, inconstant, incertain,
Variable, en effet, du soir au lendemain.
 L'Été fut mâle, entier, ardent, roux et colère,
Étincelant et chaud, ressemblant à son père,
Guerrier, prompt et hardi, toujours en action,
Vigoureux, généreux, plein de perfection,
Ennemi du repos. L'Automne fut femelle,
Qui n'eut rien de vertu, ni de puissance en elle.
L'Hiver fut mâle entier, monstrueux et hideux,
Neigeux, tourbillonneux, pluvieux et venteux,
Couronné de glaçons, hérissé de froidure,
Qui fit peur en naissant à sa mère Nature.

A la naissance de l'Hiver, Ronsard fait arriver tous les vents du nord; les *parrains de l'enfant* arrivent de leurs côtés, et le ciel *enfarine les champs de neige et de grèle.*

On est toujours tenté de croire que Ronsard a eu l'intention de faire une parodie; mais il parle très-sérieusement. Au reste, le ridicule de ces fictions ne doit pas tomber tout entier sur Ronsard; il appartient aussi au siècle où il écrivoit. Le changement de nos mœurs a entraîné un changement dans notre manière de sentir et de parler. Les idées reçues dans la bonne compagnie au temps de Ronsard, sont aujourd'hui réléguées dans les dernières classes du peuple; les termes qui nous paroissent familiers et bas, ne l'étoient point au seizième siècle.

Revenons donc aux modernes; reve-

nons surtout à M. Delille qui a su nous donner à la fois des préceptes et des modèles dans plusieurs genres. Le quatrième chant des *Géorgiques françaises* est une poétique complète du genre descriptif. Je vais citer ici quelques-uns des vers dans lesquels il conseille aux poëtes d'intéresser l'homme à leurs tableaux.

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une ame imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'élancer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses;
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes;
Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton
Espère le zéphyre, et craigne l'aquilon.

À ce lis altéré versez l'eau qu'il implore :
Formez dans ses beaux ans l'arbre docile encore ;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés ;
Et, si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie à leurs biens, à leurs maux,
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.

Ici, l'imagination est réglée par le goût et la raison : les rapports que le poëte établit entre la nature et l'homme, sont tous puisés dans les sentimens les plus nobles et les plus délicats; le spectateur aime à se voir dans ce tableau, et le sujet du tableau n'a rien à perdre dans la comparaison.

Il ne faudroit pas cependant prendre trop à la lettre les préceptes du poëte, et

sous prétexte d'intéresser l'homme, donner sans distinction les passions humaines à toutes les plantes et à tous les animaux. En cherchant à mettre de l'intérêt dans ses tableaux, on ne feroit qu'y répandre de la confusion; Darvin, poëte anglais, dans un poëme intitulé *les amours des plantes*, a tout animé, tout personnifié; ses images ne font aucun effet à force d'être répétées; et les rapports qu'il établit entre l'homme et la nature, sont si forcés, que la plupart de ses tableaux sont aussi ridicules que ceux de Dubartas et de Ronsard. La première règle est d'être intelligible, et en confondant ainsi toutes les convenances, on finit par n'être plus entendu. Le poëte Darvin nous représente d'abord la belle *Canna* (le basilier d'Inde); *on la reconnoît à sa taille majestueuse, à sa chevelure bouclée; elle*

élève les yeux au ciel, et prononce le vœu solennel qui l'unit à l'objet de sa tendresse. Viennent ensuite l'aimable CALLITNICHÉ, qui *partage son amour entre deux vierges;* la belle COLINA, *aimée de deux frères bergers, portant le joli nom de Colin;* le GENISTA (le genest) *se promenant tranquillement à l'ombre des bosquets de myrte, et entouré de dix frères qui se disputent la gloire de la rendre sensible;* la froide et réservée CARCUMA (le safran des Indes) *qui se refuse aux soins tendres et constans de son époux.* Je ne finirois pas si je voulois citer tout ce qu'il y a de ridicule dans ce poëme, où toutes les plantes sont personnifiées. Ces sortes d'images ne sont que des travestissemens burlesques; et l'auteur ressemble plus à un charlatan qui montre la nature dans une lanterne magique, qu'à un poëte

qui veut nous intéresser à ses tableaux.

Il est un autre excès dans lequel sont tombés la plupart des poëtes qui se sont livrés au genre descriptif. Sous le prétexte d'être exacts, ils ont voulu tout décrire ; leur Apollon ne peut rien voir qu'avec un microscope, et les nuances les plus imperceptibles ne leur ont point échappé; ils n'ont pas vu que la multiplicité des détails doit nuire à l'effet qu'ils se proposent, et que l'intérêt ne sauroit naître d'une foule de petits objets rassemblés, qui ne font que fatiguer la vue et l'attention. Les poëtes allemands sont presque tous tombés dans ce défaut; Thompson n'en est point exempt. La plupart de leurs tableaux champêtres sont moins des poëmes que des herbiers, ou des nomenclatures d'histoire naturelle; ils semblent ne travailler que pour des botanistes, et le moindre de

leurs torts est de ne pas parler la langue du plus grand nombre, la langue dans laquelle, comme l'a dit un homme de goût, tout ce qui a un caractère de beauté doit être exprimé :

N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux,
Qui, des beautés des champs amans minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnéus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et la loupe à la main composent leurs tableaux.
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule,
En peignant une femme, imite avec scrupule
Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.

On ne sauroit trop répéter ce précepte : le naturaliste peut tout décrire, mais le poëte doit choisir les objets de ses tableaux. Les sciences qui ont pour but d'éclairer les hommes, peuvent tout embrasser; mais la poësie, dont le but principal est d'émouvoir, doit se restreindre aux objets qui peuvent frapper l'imagination.

J'ai dit que le pittoresque étoit le caractère distinctif de la poésie descriptive ; j'ai fait voir qu'il falloit surtout chercher le pittoresque dans les détails ; il en résulte qu'on ne peut réussir dans ce genre qu'après avoir bien observé la nature ; les lieux communs, les choses qu'on a répétées cent fois, ne sauroient exciter cette agréable surprise, qui est toujours l'effet d'une vue pittoresque. La plupart des poëtes descriptifs peignent plus souvent la nature qu'ils ont vue dans les livres, que celle qu'ils ont vue dans les champs. Le moyen le plus sûr d'être vrai dans ses images, d'être original dans ses tableaux, c'est de voir et d'observer ce qu'on veut peindre ; on peint toujours plus fidèlement ce qu'on a sous les yeux ; et, comme chacun a sa manière de voir et de considérer un objet, celui qui rendra compte

des impressions qu'il a ressenties, à la vue de la nature, ne manquera pas d'avoir un coloris original.

Je sens que je provoque contre moi l'examen d'une justice sévère. Vous saviez tout ce qu'il falloit faire, me dira-t-on, et vous ne l'avez pas fait; je répondrai d'abord que je n'ai point eu la prétention de réunir le modèle au précepte. Proscrit plusieurs fois, et jeté à la campagne, au milieu des orages de la révolution, j'ai essayé d'exprimer en vers les tableaux qui se sont offerts à mes yeux, et les sentimens qu'ils m'ont fait éprouver.

Un des plus grands malheurs qu'ait causés la révolution, c'est d'avoir forcé la vertu à se dérober à tous les regards; il existoit encore des cœurs généreux et des ames sensibles, mais les pleurs de l'humanité couloient dans le silence; les hommes ont

caché leurs actes de générosité, comme ils ont caché leurs trésors; ainsi l'exemple a été perdu, l'exemple qui est une morale vivante, et qui produit toujours plus d'impression sur le peuple, que la morale stérile qui est dans les livres; le crime seul a osé se montrer; la vertu est restée inconnue et oubliée. J'ai cherché, pour ce qui me regarde, à réparer cet oubli, en rappelant les procédés délicats et généreux dont j'ai été l'objet; et c'est sous ce rapport, bien plus que sous le rapport du goût en littérature, que je voudrois être pris pour modèle.

On me reprochera peut-être d'avoir rappelé le souvenir de la révolution dans les tableaux de la campagne; Mais dans quel lieu de la terre, dans quelle situation de la vie put-on jamais échapper aux souvenirs de la révolution? D'ailleurs, si mes

vers ont quelque chose de pittoresque, ils le doivent au contraste qui se trouve nécessairement entre le calme des champs et les orages des cités. Les descriptions de la campagne sont monotones par elles-mêmes ; on a besoin de les faire ressortir par des oppositions ; et qu'elle opposition plus forte et plus tranchante que les tableaux de nos troubles politiques? Dans les tableaux des peintres, les ruines font souvent ressortir la fraîcheur d'un paysage : pourquoi les ruines ne produiroient-elles pas le même effet dans la poésie champêtre?

Ce petit ouvrage, auquel on donnera le titre de poëme ou d'élégie, a été fait à la campagne: il a été composé il y a plus de sept ans; je n'y fais allusion à personne; je rappelle des époques désastreuses, comme l'histoire sans doute les rappellera. Je retrace des souvenirs ; mais il n'est point

dans mon intention, encore moins dans ma puissance, de réveiller des passions éteintes. Je suis bien pénétré de cette triste vérité, que notre malheureuse révolution est l'ouvrage de ceux qui l'ont défendue, et de ceux qui ont voulu la combattre. Il ne seroit peut-être que trop vrai de dire que nous nous sommes tous trompés; il faut enfin distinguer les erreurs de conduite, des erreurs d'opinion. Celui qui a commis un crime sous les bannières d'un parti, est sans doute inexcusable; mais celui qui n'a eu d'autre tort que de ne pas voir la vérité dans un moment où tout le monde se trompoit, doit trouver grâce pour son erreur, lorsqu'il pardonnera aux autres le tort qu'il a eu lui-même.

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT,

POËME EN TROIS CHANTS.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

Vue générale du printemps. — La tranquillité et le bonheur du sage dans les hameaux. — Comparaison de la paix et de la prospérité des champs avec la terreur et la misère qui règnent dans les villes. — La religion dans les campagnes. — Les vertus et les malheurs de ses ministres. — La situation et les consolations du proscrit dans les champs. — Vue des montagnes ; vue du matin. — Les heures comptées par le réveil des fleurs. — Épisode d'Estelle et de Némorin.

LE PRINTEMPS
D'UN PROSCRIT.

CHANT PREMIER.

Qu'un autre des héros célèbre les exploits,
Qu'il chante la puissance et les bienfaits des rois;
Ami de leur pouvoir bien plus que de leur gloire,
Qu'il encense à la fois Plutus et la victoire:
Je redoute la pompe et l'éclat des grandeurs.
Élevé dans l'exil et nourri dans les pleurs,
Tandis que la discorde ensanglante la terre,
Je redis mes chagrins à l'écho solitaire.
Je te revois enfin, aimable et doux printemps!
Je chante tes bienfaits, inspire mes accens;
Pare-moi de tes fleurs nouvellement écloses;
Prête à mes doux pensers la fraîcheur de tes roses,

Et qu'à ta voix la paix, l'espoir consolateur,
Ainsi que dans les champs renaissent dans mon cœur!
Déjà les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degré de la terre ont éloigné leurs ombres;
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal;
Avril a réveillé l'aurore paresseuse;
Et les enfans du nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Le beau soleil de mai levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages;
La sève emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie et s'allonge en rameaux;
La colline a repris sa robe de verdure;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Des pâles peupliers la famille nombreuse,
Le saule, ami de l'onde, et la ronce épineuse,

Croissent aux bords du fleuve (*) en longs groupes rangés.
Dans leur feuillage épais, les zéphyrs engagés
Soulèvent les rameaux; et leur troupe captive
D'un doux frémissement fait retentir la rive.
  Le serpolet fleurit sur les monts odorans,
Le jardin voit blanchir le lis, roi du printemps;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère;
Le pavôt dans les champs lève sa tête altière;
L'épi cher à Cérès, sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs du ciel est descendue.
  Dans un humble tissu, long-temps emprisonné,
Insecte parvenu, de lui-même étonné,
L'agile papillon, de son aile brillante
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante;
De jardin en jardin, de verger en verger,
L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger.

(*) Le Rhône.

Zéphyr, pour animer la fleur qui vient d'éclore,
Va dérober au ciel les larmes de l'aurore;
Il vole vers la rose, et dépose en son sein
La fraîcheur de la nuit, les parfums du matin.
Le soleil élevant sa tête radieuse,
Jette un regard d'amour sur la terre amoureuse;
Et du fond des bosquets un hymne universel
S'élève dans les airs, et monte jusqu'au ciel.

L'amour donne la vie à ces beaux paysages;
Pour construire leurs nids, les hôtes des bocages
Vont chercher dans les prés, dans les cours des hameaux,
Les débris des gazons, la laine des troupeaux.
L'un a placé son nid sous la verte fougère;
D'autres au tronc mousseux, à la branche légère,
Ont confié l'espoir d'un mutuel amour.
Les passereaux ardens, dès le lever du jour
Font retentir les toits de la grange bruyante;
Le pinçon remplit l'air de sa voix éclatante;
La colombe attendrit les échos des forêts;
Le merle cherche l'ombre et les taillis épais;

Le timide bouvreuil, la sensible fauvette,
Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite;
Et des chênes des bois l'ombrage hospitalier
Reçoit le noir corbeau, le sauvage ramier.
Heureux qui, retiré sous un abri champêtre,
Loin du choc des partis qu'il ne veut point connoître,
Errant dans ces bosquets, caché sous leurs berceaux,
Ne perd jamais l'aspect de ces rians tableaux!
Tandis que loin de lui la discorde en furie
Change à son gré la terre à la crainte asservie,
Il voit toujours ses champs, au retour des saisons,
Riches des mêmes fleurs et des mêmes moissons.
Le peuple qui l'entoure, étranger à la guerre,
Ne connoît que le fer qui féconde la terre;
Courbé sur ses sillons, il bénit les destins,
Et travaille en silence au bonheur des humains.
Ainsi dans les vallons la féconde rosée,
Sans bruit descend du ciel sur la terre embrasée,
Et, sans être aperçue, y fait naître les fleurs.
Fidèle à ses foyers, il conserve ses mœurs;

Il n'entendit jamais ces profanes maximes,
Ces préceptes nouveaux, pères de nouveaux crimes;
Il n'a jamais connu ce théâtre orageux,
Où des partis bruyans le choc tumultueux,
Où la licence, espoir des règnes despotiques,
Donne l'affreux signal des tempêtes publiques.
Il n'a point vu Paris et ses honteux travers.

O coupable cité! toi qui forgeas nos fers,
Des rois, des nations, des dieux même chérie,
Hélas! tu fus long-temps l'orgueil de la patrie!
L'olivier de la paix, le laurier des beaux arts,
Croissoient auprès des lis dans tes heureux remparts.
Cet empire, à la fois assis sur les deux mondes,
T'apportoit les tributs de la terre et des ondes;
Tu reçus dans ton sein un monarque adoré;
Réponds-moi : qu'as-tu fait de ce dépôt sacré?
Ton fleuve voit partout sur ses rives tremblantes
Du trône et des autels les ruines sanglantes;
Tes remparts sont souillés des plus noirs des forfaits;
La misère et le deuil assiègent tes palais.

Victime comme nous d'un horrible système,
Tu causas tous nos maux, tu les souffres toi-même.
Le luxe, les beaux arts, source de ta splendeur,
Ont fui ton peuple en proie à l'aveugle terreur;
L'ignorance a flétri les lauriers du génie;
Le commerce exilé cherche une autre patrie;
L'état n'a plus ses lois, ni le peuple ses mœurs;
Les plus doux sentimens sont éteints dans les cœurs;
Les grâces, les vertus ont perdu leur empire,
La beauté sa candeur, et l'amour son sourire;
La jeunesse est flétrie au sortir du berceau;
Vainement la vieillesse, aux portes du tombeau,
Montre ses cheveux blancs; et l'échafaud impie
Dévore le printemps et l'hiver de la vie.
Quand tout a succombé, vous qui craignez la mort,
Hâtez-vous : de vos cœurs bannissez le remord;
Partagez des tyrans la lâche ignominie;
A la honte de vivre immolez la patrie;
Allez : dans leurs tombeaux outragez vos aïeux;
Dénoncez vos parens, insultez à vos dieux :

Tout lien est rompu, s'il n'est illégitime;
Les dieux sont un vain songe, et leur culte est un crime.
Au milieu des partis qui s'égorgent entr'eux,
Les empires, jouets d'un destin malheureux,
S'ébranlent, entraînés sur le torrent des âges;
Et le monde, couvert de leurs vastes naufrages,
Échappe au joug des rois follement divisés,
Sur les débris fumans de vingt sceptres brisés.
Le sage, ami des champs, contemple du rivage
Ces immenses débris dispersés par l'orage;
Et, toujours calme, au sein des peuples agités,
Jouit en paix des biens que Virgile a chantés.
Pour lui, le doux printemps revient toujours le même,
Il est toujours aimé de ses voisins qu'il aime;
Tous ses plaisirs d'hier seront ceux d'aujourd'hui:
L'univers est changé, rien n'est changé pour lui.
La crainte n'a jamais troublé sa solitude;
Victime de la haine et de l'ingratitude,
Il brave les méchans, il se rit des ingrats;
La nature et les dieux ne l'abandonnent pas;

Non, la foudre jamais n'a fait pâlir le sage :
Quand l'ame est sans remord, le ciel est sans nuage.
Il est persécuté ; mais l'aspect des bourreaux
Peut troubler ses foyers sans troubler son repos :
Tel un chêne, entouré des éclats du tonnerre,
Citoyen du désert, fils aîné de la terre,
Croît en paix sur les bords des torrens orageux.
Ah! dans ces jours de deuil, si quelques malheureux
Vont chercher un abri sous son toit solitaire,
Il leur ouvre à la fois son cœur et sa chaumière.
Les bois qu'il a plantés sous leurs rameaux discrets
Dérobent aux méchans les heureux qu'il a faits;
Le pâle fugitif y cache ses alarmes,
Et, loin des factions, loin du fracas des armes,
Pleure en paix sur les maux de l'état ébranlé.
D'un monde corrompu Dieu lui-même exilé,
Sans temples, sans autels, près des mortels qu'il aime
A caché dans les champs sa majesté suprême;
Son nom n'est invoqué qu'à l'ombre des forêts,
Et l'écho du désert chante seul ses bienfaits.

Quelquefois le hameau, que rassemble un saint zèle,
Au dieu dont il chérit la bonté paternelle,
Vient, au milieu des nuits, offrir au lieu d'encens,
Les vœux de l'innocence et les fleurs du printemps :
L'écho redit aux bois leur timide prière.
    Hélas! qu'est devenu l'antique presbytère,
Cette croix, ce clocher élancé vers les cieux,
Ces monumens sacrés, si chers à nos aïeux?
Le fidèle pasteur, chassé du sanctuaire,
A fui loin du hameau dont il étoit le père.
Sur la vertu l'enfer a versé tous ses maux,
Et Fénélon lui-même a trouvé des bourreaux.
    Ce pasteur bienfaisant, aux fêtes solennelles,
Vient visiter encor ces retraites fidèles;
Il paroît, et le ciel à sa voix s'est ouvert.
Les plus grands souvenirs ont peuplé ce désert,
Et l'apôtre d'un dieu devient un dieu lui-même.
Sans se montrer armé du terrible anathême,
Il rend l'espoir au juste et la crainte au méchant :
La victime pardonne, et le pauvre est content.

Sous un toit écarté, mystérieux asile,
Sur le tronc d'un vieux chêne, orné de l'évangile,
Il reçoit les sermens des époux du hameau;
Au vieillard expirant il ouvre un ciel nouveau.
Le vieillard qui sourit à cette image auguste,
Présente aux coups du sort le front calme du juste;
Et sans regrets il voit le trépas s'avancer,
Comme la fin d'un jour qui va recommencer.
Mais déjà l'homme saint, entraîné par son zèle,
Obéit à la voix de son dieu qui l'appelle;
Il va chercher ailleurs des cœurs à soulager,
Des dangers à courir, des maux à partager.
Il erre au sein des bois : ô nuit silencieuse!
Prête ton ombre amie à sa course pieuse!
S'il doit souffrir encore, ô Dieu! sois son appui;
C'est la voix du hameau qui t'implore pour lui.
Et vous, faux sectateurs de la philosophie,
Épargnez ses vertus, et respectez sa vie.
Aux cachots échappé, vingt fois chargé de fers,
Il prêche le pardon des maux qu'il a soufferts;

Et chez l'infortuné qui se plait à l'entendre,
Il va sécher les pleurs que vous faites répandre :
Aux chagrins du présent il ferme l'avenir,
Il nous apprend à vivre, et nous aide à mourir.
J'ai connu les hameaux, et ma voix ignorée
N'y prêcha point d'un dieu la parole sacrée ;
Sans consoler les champs, sans leur porter la paix,
De l'hospitalité j'y connus les bienfaits.
Sous ce toit ignoré qu'a respecté la guerre,
Proscrit par les tyrans, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisoit ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asile et des pleurs.
Jeté dans ces vallons, loin d'un monde barbare,
J'ai trouvé l'Élysée en fuyant le Tartare.
Puissé-je parmi vous, heureux hôtes des champs,
Voir s'écouler mes jours comme ceux du printemps ;
Et, fixé pour jamais sur ces rives lointaines,
Goûter tous vos plaisirs, sentir toutes vos peines !
Tel un arbre apporté des climats étrangers,
S'élève auprès de l'arbre, enfant de nos vergers,

Et de son nouvel hôte embrassant le feuillage,
Porte avec lui des fleurs, brave avec lui l'orage.
O reines des cités! dans ces vallons rians
Je renonce avec joie à vos cirques bruyans.
La discorde sanglante et la révolte impie
Ont voilé d'un long deuil les autels de Thalie;
Melpomène étalant ses tragiques douleurs,
Ne trouve plus, hélas! le chemin de nos cœurs.
Quel Français, au milieu des publiques misères,
Pourroit pleurer encor des maux imaginaires?
Dans le vide des jours, dans la longueur des nuits,
Je n'aurai plus aux champs mes livres, mes amis;
Bossuet, Fénélon, dont le divin génie
Quelquefois m'a distrait des maux de la patrie!
O vous! dont j'admirois les talens, les vertus,
A vos doctes leçons je n'assisterai plus;
Je ne t'entendrai plus, ingénieux Delille!
Tour à tour l'interprête et l'égal de Virgile;
Saint-Lambert! qui chantas les vertus des hameaux;
Fontanes! dont la voix consola les tombeaux; [a]

Morellet! dont la plume éloquente et hardie
Plaida pour le malheur devant la tyrannie;
Suard! qui réunis, émule d'Adisson,
Le savoir à l'esprit, la grâce à la raison;
Laharpe! qui du goût expliquas les oracles;
Sicard! dont les leçons sont presque des miracles;
Jussieu, Laplace! et toi, vertueux Daubenton!
Qui m'appris des secrets inconnus à Buffon: (3
Je ne vous verrai plus. Plein d'un tendre délire,
J'oserai quelquefois vous chanter sur ma lyre.
Toi surtout, tu seras le sujet de mes chants,
Sensible Bernardin! dont les tableaux touchans
Montrent partout d'un dieu la bonté paternelle;
Plein de ton souvenir, à tes leçons fidèle,
Oubliant les palais et les jardins des rois,
J'offrirai mon encens à la Flore des bois.
Je bénirai le dieu qui créa la nature,
Qui couronna ces monts de leur riche verdure,
Qui préside aux saisons et commande aux autans;
A sa voix, quand l'hiver a ravagé nos champs,

Le plus foible des vents dissipe les orages;
Le souffle du Zéphire anime les bocages;
L'or de la primevère a percé les gazons,
Et les arbres en fleurs blanchissent les vallons.
J'oserai quelquefois, errant sur ces rivages,
Au bord de ces ravins, dans ces forêts sauvages,
Percer la nuit profonde où, sous un voile épais,
La nature jalouse a caché ses secrets.
Je verrai sur ces monts la cascade orageuse
Tombant avec fracas sur la roche écumeuse,
Et ses flots divisés et poussés par les vents,
Remontant en vapeur aux sources des torrens.
J'irai, je descendrai sous ces voûtes profondes,
Où les fleuves cachant le trésor de leurs ondes,
Dorment ensevelis sous des rocs ténébreux;
D'abord foibles ruisseaux, bientôt torrens fougueux,
Ils s'ouvrent dans la plaine une immense carrière,
Et des états rivaux vont marquer la barrière.
J'affronterai la nuit de ces noirs souterrains,
Où le dieu qui préside au bonheur des humains,

Loin du séjour de l'homme et de sa main avide
Cacha l'or corrupteur et le fer homicide.
J'irai sur ces rochers, noircis par les frimas,
Interroger la foudre éclatant sous mes pas;
Entouré des éclairs qui sillonnent la nue,
Je chercherai des vents l'origine inconnue.
Marqué par un point blanc sur l'horison noirci,
Le terrible ouragan, dans sa marche agrandi,
Roule un nuage immense, et de ses flancs humides
Fait sortir la tempête et ses flèches rapides;
Il parcourt les forêts, s'abat dans les vallons,
Et vers les cieux troublés monte en noirs tourbillons.
O dieux! je n'ai pu voir sans frémir d'épouvante,
Le choc des factions et leur ligue sanglante;
J'ai fui la tyrannie, et j'ai vu sans effroi
La foudre et la tempête éclater près de moi.
Lorsque dans les cités l'ignorance barbare,
Le hideux despotisme et sa fureur avare
Ont des âges fameux dévoré la splendeur,
Bravant les aquilons et leur vaine fureur,

Ces lieux ont conservé leur éclat et leur gloire,
Et des siècles éteints ont gardé la mémoire.
Ces rochers, où des vents vient mourir le courroux;
Ces vastes monumens, vainqueurs du temps jaloux;
Ces forêts qui jadis ont vu sous leur ombrage
Les faisceaux des romains, les armes de Carthage,
Ces monts où l'Océan a marqué son chemin,
Et semé les débris qu'il rouloit dans son sein,
A travers la tempête et la foudre qui gronde,
Déroulent à mes yeux les annales du monde.

Quelquefois arrêté dans le fond d'un vallon,
Abaissant mes regards jusqu'à l'humble buisson,
Des insectes divers les peuplades nombreuses,
M'offriront le tableau des cités orageuses;
Là, sur un vil gazon l'insecte a sa fierté,
Ce peuple a son orgueil, ces rois leur majesté:
On y connoît la joie, on y verse des larmes,
La paix a ses bienfaits, la guerre a ses alarmes:
Il est là des tyrans, des ministres cruels,
Et des Solons d'un jour qu'on proclame immortels.

Tandis que des partis l'ambition superbe
Usurpe un grain de sable, et dispute un brin d'herbe,
Le voyageur distrait renverse sous ses pas
Vingt empires fameux qu'il ne soupçonnoit pas.
Ainsi, du dieu puissant la volonté suprême,
Brise l'orgueil des rois et leur vain diadême;
Il parle, ils ne sont plus; leurs peuples sont rentrés
Dans la nuit du néant dont il les a tirés.

A l'heure où l'horison lentement se colore
Des rayons du soleil qu'on ne voit point encore,
Quand le coq matinal éveille les hameaux,
Sur les rives du fleuve, au penchant des côteaux,
Dans ces bois, par degrés reprenant leur verdure,
A son brillant réveil je verrai la nature.
Le printemps te salue, ô dieu! qui chaque jour
Ordonnes au soleil de hâter son retour!
L'univers est rempli de ta flamme invisible,
La terre est animée, et la plante est sensible.
L'hymen, par ses liens, par ses charmes secrets,
Unit les fleurs des champs, les chênes des forêts.

Tout fermente, tout vit : ces arbres que la fable
Environna long-temps de son prestige aimable,
Se souviennent encor qu'au siècle fabuleux
Ils furent des époux, des amans malheureux :
Thisbé dans les bosquets cherche toujours Pyrame,
Adonis pour Vénus a conservé sa flamme ;
Clytie au dieu du jour adressse encor des vœux ;
Et, tandis que l'Auster, dans son cours orageux,
Va porter aux ormeaux des régions lointaines
Les germes qu'il reçut des ormeaux de nos plaines,
Le volage zéphir, doux messager des fleurs,
Emporte de l'amour les gages créateurs,
Et sème dans les champs leur poussière odorante,
Des filles du printemps postérité brillante.[4]
La pervenche fleurie, aux légers papillons,
Abandonne l'espoir de ses doux rejetons ;
Le narcisse éveillé par l'aube matinale
Livre au courant des eaux sa race virginale ;
La légère vapeur qui borde le ruisseau
Dans ses humides flancs porte un monde nouveau ;

Et les plantes, les fleurs, sur la terre arrosée,
Semblent pleuvoir du ciel dans des flots de rosée. (5

Sur l'aiguille mobile, interprète du temps,
Les hôtes des cités mesurent leurs instans;
L'airain qui retentit autour de leurs demeures,
Vient seul les avertir de la fuite des heures;
Sur les monts, dans les bois, à la voûte des cieux,
Le temps trace au hameau son cours silencieux,
Tous ses pas sont marqués sur le sol des prairies;
Et dans les champs voisins les fleurs épanouies,
Aux rayons du matin, à la chaleur du jour
Fermant leur sein humide et l'ouvrant tour à tour,
Ont mesuré la marche et l'emploi des journées, (6
Et compté du printemps les heures fortunées.

A l'ombre des bosquets, dans les prés d'alentour,
Flore a souvent marqué l'heure chère à l'amour.
Estelle et Némorin, les échos de la Loire
Diront long-temps encor votre touchante histoire!
L'exemple du hameau, l'amour de ses parens,
Estelle seize fois avoit vu le printemps,

Et, sous les yeux charmés d'une mère chérie,
Croissoit parmi les fleurs qui couvroient la prairie.
Le jeune Némorin touchoit à l'âge heureux
Où l'amour dans nos cœurs verse ses premiers feux;
A peine il voyoit fuir les beaux jours de l'enfance:
Les ormeaux fraternels plantés à sa naissance,
De leur jeune feuillage ombrageant les côteaux,
Avoient vu dix-neuf fois reverdir leurs rameaux.
Trop dangereux amour! exempts de tes alarmes,
Sans connoître ton nom ils connoissoient tes charmes;
Tu reçus leurs sermens; et leur cœur ingénu,
Soumis à ton pouvoir, te prit pour la vertu.
Par leurs discours naïfs, par leur tendre délire,
Par leurs chants, que l'écho se plaisoit à redire,
Ils rappeloient les mœurs de nos bons troubadours,
Et leurs jours fortunés, âge d'or des amours:
La Loire chaque jour sur ses heureux rivages
Les voyoit réunis sous les mêmes ombrages;
Le rossignol plaintif, le ramier caressant,
Là, tout parloit d'amour à leur cœur innocent.

Quelquefois Némorin, assis auprès d'Estelle,
Attentif et rêveur, écoutoit Philomèle:
Sur la sincérité de leurs tendres penchans
Souvent ils consultoient les simples fleurs des champs;
Et, de leurs sentimens aimable et doux emblême,
Chaque fleur à son tour répondoit: *je vous aime.*
Ainsi Flore rendoit des oracles d'amour.

Les mortels vertueux dont ils tenoient le jour
Voyoient dans leurs enfans revivre leur jeunesse,
Et, secondant leurs vœux, partageant leur ivresse,
Sourioient à l'himen qui devoit les unir:
Hélas! ils ignoroient le cruel avenir!
La Discorde, entonnant sa trompette éclatante,
Sur les bords de la Loire a porté l'épouvante:
Pour leurs jeunes enfans les mères ont tremblé.
Le trône est abattu, l'empire est ébranlé;
C'en est fait! tout l'enfer s'est armé pour le crime;
Malheureux, il faut être assassin ou victime;
Et, soumis aux décrets d'un aveugle pouvoir,
Il faut donner la mort ou bien la recevoir.

Némorin est proscrit ; ses grâces, son jeune âge
Des plus vils oppresseurs n'ont pu fléchir la rage.
Estelle le pressoit d'échapper à leurs coups,
Et l'imploroit en vain ; il bravoit leur courroux :
« Il faut donc, disoit-il, quitter tout ce que j'aime ;
» Ah ! sans toi je crains plus l'exil que la mort même ;
» Oui, j'aime mieux mourir que vivre loin de toi. »
« — Puisque je te suis chère, ah ! vis encor pour moi,
» Disoit Estelle en pleurs ; dans la forêt prochaine
» Hâte-toi d'échapper à leur rage inhumaine ;
» Pars, fuis ; ces bois naguère ont vu notre bonheur,
» Ils te rappelleront des jours chers à ton cœur ;
» Chaque matin à l'heure où les fleurs des prairies
» Verront s'épanouir leurs tiges endormies,
» Je serai près de toi, j'irai sécher tes pleurs,
» Tu me verras encore au moment où les fleurs
» Le soir s'endormiront sur leur tige inclinée ;
» Fuis, sauve ton Estelle avec toi condamnée,
» Je mourrai de ta mort, tes bourreaux sont les miens ;
» Hâte-toi de sauver et mes jours et les tiens. »

Elle dit, et des pleurs inondent son visage;
Némorin attendri par ce touchant langage,
Quitte Estelle en pleurant, et dans les bois voisins
Va cacher son amour, sa vie et ses chagrins.
Estelle chaque jour vient essuyer ses larmes,
Elle vient de son cœur dissiper les alarmes,
Elle vient; et des bois la sauvage épaisseur
Perd son aspect lugubre et sa muette horreur.
Flore pour Némorin a repris sa parure;
La présence d'Estelle embellit la nature;
Lorsqu'il ne la voit plus, il espère la voir;
Tout s'embellit encor de cet heureux espoir.
Chaque jour il l'attend, et, plein de son Estelle,
Il tient les yeux fixés vers le sentier fidèle
Qui la rendra bientôt à ses vœux inquiets.
Il répète son nom à l'écho des forêts;
Il suit ses pas empreints sur la mousse légère;
Il se plait à revoir la grotte solitaire,
Ces lieux, témoins discrets de leurs embrassemens,
Témoins de leurs adieux, de leurs derniers sermens.
Il observe les fleurs qui parent le rivage;
Le soir, dans leur sommeil, il cherche un doux présage,
Il leur demande Estelle; au retour du soleil,
Dans l'espoir, dans la crainte, il attend leur réveil.

Un jour, ô jour fatal! les fleurs se réveillèrent,
Leurs calices brillans bientôt se refermèrent
Sans qu'Estelle parut.... Malheureux Némorin!
Quels étoient tes pensers, et quel fut ton chagrin!
Il se trouble, il gémit, il court au-devant d'elle:
« O bois! s'écrioit-il, qu'avez-vous fait d'Estelle? »
Et des bois d'alentour les échos gémissans
Répondoient seuls, hélas! à ses plaintifs accens.

Des bataillons armés inondent ces rivages;
Et, sur leurs pas sanglans promenant les ravages,
La guerre étend partout son vaste embrasement.
Estelle, qui cherchoit son malheureux amant,
Estelle a succombé sous leur glaive homicide:
Sans respect pour les dieux, pour son sexe timide,
Sans pitié, de sa vie ils ont tranché le cours.
Sur l'Apennin désert, telle, en proie aux vautours,
Appelant son ramier d'une voix gémissante,
Expire loin de lui la colombe innocente.
Amant infortuné! quel tableau plein d'horreur
Va s'offrir à tes yeux, va déchirer ton cœur!

Des lambeaux teints de sang sont semés sur sa route;
Son cœur souffre déjà tous les maux qu'il redoute.
Aux bords de la forêt il s'avance en tremblant,
Et bientôt, ô douleur ! il voit un corps sanglant;
Il presse entre ses bras son Estelle expirante;
Il l'appelle, et, glacé d'horreur et d'épouvante,
Dans ses yeux, dans son sein qu'a percé le poignard,
Cherche un dernier soupir, cherche un dernier regard.
Estelle n'entend point son amant qui l'appelle:
Ses beaux yeux sont éteints dans la nuit éternelle;
Son cœur ne sent plus rien : espoir, amour, bonheur,
Tout s'est évanoui comme un songe trompeur.
Némorin, succombant à son sort déplorable,
Accuse de ses maux le ciel impitoyable;
Il appelle la mort; et, de l'ombre des bois,
De féroces soldats accourus à sa voix
Ont bientôt dans son sang épuisé leur furie,
Et près de son Estelle il est tombé sans vie.

Quand de son crêpe noir la nuit voila les cieux,
Entonnant de la mort le chant religieux,

Un ministre sacré vint, d'une main tremblante,
Confier au cercueil leur dépouille sanglante;
Dans le même tombeau tous deux sont descendus.
Hélas! pour eux les fleurs ne s'éveilleront plus!
Ils ne reverront plus la riante prairie,
L'ormeau qui les couvroit de son ombre chérie,
Ni le toit paternel! De leurs tendres parens
Qui pourra désormais consoler les vieux ans?
Les arbres des forêts, dont ils aimoient l'ombrage,
Sur leur cendre insensible inclinent leur feuillage;
Les vallons sont muets, les zéphirs sont sans voix,
Aucun bruit n'interrompt le silence des bois,
Les jours sont moins rians, et les nuits sont plus sombres,
Le brouillard du matin épaississant ses ombres
Semble un vaste linceul sur la plaine étendu;
Et lorsque le printemps à la terre rendu
De la Loire et du Cher vient embellir les rives,
On entend dans les champs des romances plaintives;
L'écho répète au loin ces accens douloureux:
« Plaignez de deux amans le destin malheureux.

» Seule entre tous les dieux Flore leur fut propice;
» Ils s'aimèrent long-temps sous son heureux auspice :
» Elle comptoit pour eux les instans du bonheur.
» Hélas ! ils ne sont plus.... O moment plein d'horreur !
» Leur mort couvrit de deuil les bois et les prairies;
» De leur sang innocent les fleurs furent rougies ;
» Et Flore, en s'éveillant au souffle du zéphir,
» A vu leur dernière heure et leur dernier soupir. »
De ces jeunes amans plaignant la destinée,
Flore console encor leur ombre infortunée,
Et fait croître pour eux ces fleurs qui chaque jour
Marquoient l'heure propice et chère à leur amour.

FIN DU PREMIER CHANT.

ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

Tableau des malheurs des champs. — Consolations que la Providence a mises à la portée des habitans des campagnes. — Description des tombeaux des champs. — Dangers de la gloire et des grandeurs. — Portrait de Rousseau ; ses malheurs, qui le poursuivent jusque dans la tombe. — Les tombeaux de St.-Denis. — Le proscrit condamné à mort ; sa retraite dans le Jura. — Comparaison du calme de la nature avec le trouble qui renaît dans les villes au retour du jour. — Portrait de l'amitié. — Description de l'asile modeste où le proscrit a reçu l'hospitalité. — Invocation à la nature contre ceux qui la décomposent. — Bonheur du vieillard qui reçut Herminie dans sa solitude.

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT.

CHANT DEUXIÈME.

O spectacles des champs, si chers à ma pensée!
Dans les cœurs vertueux votre image est tracée;
Mais chez un peuple en proie aux fureurs des méchans,
Tous les cœurs sont fermés à vos tableaux touchans.
Ainsi l'azur des cieux et les fleurs du rivage,
Au cristal d'une eau pure impriment leur image;
Mais l'émail du printemps, le tendre azur des cieux,
Ne sont point réfléchis sur les flots orageux.
D'un vain philosophisme invoquant l'imposture,
Hélas! j'ai cru long-temps connoître la nature:
Le savoir orgueilleux cherche à l'approfondir;
Mais il suffit d'avoir un cœur pour la sentir.

Le sage dans les champs vit toujours avec elle;
Et, fidèle à ses lois, à son culte fidèle,
Voit toutes ses beautés, et sent tous ses bienfaits.
La nature modeste, et simple en ses attraits,
Ressemble à la bergère, à la vierge craintive
Qui dévoile son cœur et sa grâce naïve
Au berger qui la suit dans les bois, dans les champs,
Qui sut long-temps lui plaire et sut l'aimer long-temps.
Ah! dans les champs, au sein de l'amitié chérie,
Si quelque noir chagrin venoit troubler ma vie,
Sans me plaindre du sort, je l'offrirois aux dieux.
Eh! quel mortel, hélas! ne fut point malheureux?
Combien de fois d'avril les perfides gelées
Ont plongé dans le deuil ces précoces vallées!
Combien de fois le choc des élémens rivaux
Troubla du haut des monts ce beau ciel des hameaux!
La foudre, la tempête et la grêle bruyante
Ont souvent ravagé cette plaine riante.
Sous un ciel enflammé, souvent ces clairs ruisseaux
Suspendirent leurs cours; les fleurs, les arbrisseaux

Attendoient vainement le tribut de leurs ondes;
Et le flambeau du jour, sur leurs rives fécondes,
Détruisant ses bienfaits, dévora les moissons,
Et les germes éclos au feu de ses rayons.
L'écho qui répétoit les doux chants des bergères
A répété les sons des trompettes guerrières;
Ces bois ont retenti du signal des combats;
Sous ce chaume le bronze a vomi le trépas;
Et des lacs d'alentour la nymphe épouvantée
A vu dans ses roseaux son urne ensanglantée.
Ce fort, de nos aïeux asile protecteur,
S'écroula sous les coups d'un farouche vainqueur.
L'hirondelle revint, et sur ce mont stérile
Elle chercha la tour qui lui servoit d'asile;
Ses hôtes n'étoient plus, et le fidèle oiseau
Voltigeoit sous ces ifs autour de leur tombeau.
Souvent dans cette enceinte, au milieu des ténèbres,
Sont apparus, dit-on, des fantômes funèbres;
Des bergers les ont vus: souvent l'écho des bois
Répète dans la nuit leurs lamentables voix.

A travers ces buissons, sous leur touffe épineuse
La couleuvre a caché sa famille hideuse,
La mousse des déserts couvre ces vieux débris ;
Et le sage pensif, sur la colline assis,
De la guerre et des ans déplore les outrages.
 Mais le temps qui partout promène ses ravages,
Dans son cours éternel ramenant les saisons,
Fait renaître les fleurs et l'espoir des moissons.
Bientôt la paix sourit autour de la chaumière ;
Et Phébus, dans les flots de sa vive lumière,
Sur les monts, dans les champs par lui fertilisés,
Verse l'oubli des maux que la guerre a causés.
En vain Mars a long-temps fait gronder son tonnerre:
Deux printemps ont suffi pour consoler la terre.
 Ainsi, de l'univers l'ordre toujours constant,
Des débris du chaos sans cesse renaissant,
Montre partout des dieux la sagesse suprême ;
C'est un cercle infini qui roule sur lui-même ;
Et de l'éternité rapprochant les instans,
Il entraîne avec lui les êtres et les temps.

La mort sème partout les germes de la vie;
La fleur tombe, et renaît sur la terre embellie;
Et l'enfant réveillé, dans un monde nouveau
Sur la tombe des morts voit placer son berceau.

Sous ces débris couverts d'une mousse légère,
Sous cet antique ormeau, dont l'abri solitaire
Répand sur l'horison un deuil religieux,
Reposent du hameau les rustiques aïeux:
Bravant les vains mépris de la foule insensée,
Jamais l'ambition ne troubla leur pensée.
Peut-être en ce cercueil, d'humbles fleurs entouré,
Dort un fils d'Apollon, d'Apollon ignoré,
Un héros dont le bras eût fixé la victoire,
Qui n'a point su combattre, et qui mourut sans gloire;
Un César, un Sylla, du hameau dédaigné,
Qui respecta les lois, et qui n'a point régné.
Ainsi, vain ornement d'une rive inconnue,
La plus belle des fleurs rougit sans être vue;
Et l'or, roi des métaux, cache en des souterrains
Son éclat trop funeste au repos des humains.

On ne les vit jamais profaner leur génie,
En flattant les tyrans, fléaux de la patrie;
Leur amour n'étoit dû qu'au mortel vertueux;
Leur respect au malheur, et leur encens aux dieux.
La terre si long-temps à leurs efforts docile,
Les reçut dans son sein qu'ils ont rendu fertile.
Ce ciel qui les vit naître et qui les vit mourir,
Leur sourit dans la tombe; et l'amoureux zéphir
Qui portoit dans leurs sens sa fraîcheur éthérée,
Fait pencher doucement sur leur urne sacrée
Les rameaux des cyprès et la tige des fleurs.

Heureux qui dédaigna la gloire et les grandeurs!
Ainsi que la vertu, la gloire a ses victimes;
Le temple des honneurs est entouré d'abîmes;
Et la postérité, qu'appellent tous nos vœux,
Ne retient que les noms d'illustres malheureux.

Qui n'a pas plaint l'auteur d'Émile et de Julie,
Ce Rousseau malheureux par son propre génie?
Suivant d'un faux esprit l'instinct capricieux,
Triste ennemi des arts, et célèbre par eux,

Fuyant, cherchant l'éclat qu'il redoute et qu'il aime,
Vain jouet des humains, du sort et de lui-même;
De la publique envie objet infortuné,
Il n'a pas un asile, et meurt abandonné.
A peine chez les morts il venoit de descendre,
Qu'à son île chérie on arrache sa cendre;
Son froid cercueil souillé d'un odieux encens,
Reçoit du Panthéon les honneurs flétrissans;
Et sur l'échafaud même, invoquant sa mémoire,
Les bourreaux l'ont forcé de rougir de sa gloire.
Infortuné! la gloire éternise ses maux,
Et la tombe immobile est pour lui sans repos.
Plus heureux ces mortels ignorés du vulgaire,
Qui, sans être aperçus, ont passé sur la terre;
Leurs paisibles cercueils, respectés des méchans,
N'éprouveront au moins que l'outrage des ans.
Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique (7)
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormoient en paix dans le même cercueil;
La gloire, en ce séjour de splendeur et de deuil,

Sourioit sur le marbre à leurs ombres royales,
Et des règnes passés retraçoit les annales.
Hélas! que reste-t-il de tous ces monumens
Consacrés par les arts, et respectés des ans?
Turenne, Duguesclin, vos ombres désolées
Désertent en pleurant ces pompeux mausolées;
Et vos rois, exhumés par la main des bourreaux,
Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux.

Nous avons tous connu, dans l'éclat de sa gloire,
Ce roi dont nos neveux béniront la mémoire;
Son ombre erre plaintive autour de ces palais,
Témoins de sa splendeur, témoins de ses bienfaits:
Et, quand le crime heureux obtient l'apothéose,
Je cherche en vain la tombe où la vertu repose!
Sa poussière ignorée est le jouet des vents;
Un peuple aveugle insulte à ses mânes errans;
Et, quand janvier ouvrant les portes de l'année,
Ramène de sa mort la fatale journée,
Ses bourreaux vont offrir à leurs dieux inhumains
Ce sang pur et sacré qui souille encor leurs mains.

Détourne, ô dieu! les maux que ce jour nous apprête:
Le supplice a son culte, et le meurtre a sa fête!
  Mais sans pitié les dieux ont vu couler nos pleurs;
Tous les rangs sont livrés au fer des oppresseurs.
Le meurtre accroît encor leurs fureurs meurtrières;
Les palais dans leur chute entraînent les chaumières;
Du monarque et du peuple on creuse le tombeau;
Et la foudre a frappé jusqu'au foible roseau.
  O dieux! qui plus que moi vécut dans les alarmes?(8
Qui fut plus malheureux! Dans l'exil, dans les larmes,
J'ai vu fuir ces instans, hélas! qui sont si courts,
Où le cœur n'est ouvert qu'au charme des amours!
A peine citoyen, j'ai perdu ma patrie,
Et j'ai connu la mort sans connoître la vie.
Je dénonçai le crime; et le crime impuni
Me chargea sans pitié des fers forgés pour lui;
J'ai vu des factieux la horde menaçante,
Les échafauds dressés et la hache sanglante;
De ma patrie en deuil j'avois plaint les malheurs,
Et devant mes bourreaux, accusé par mes pleurs,

En vain d'un dieu vengeur j'implorois la justice;
Je voyois lentement s'avancer mon supplice,
Sans trouver un mortel sensible et généreux,
Qui consolât mes maux et me fermât les yeux.
Des fers de ma prison, ma pensée affranchie
Remontoit vers le ciel, ma dernière patrie.
A tout ce que j'aimai j'adressois mes adieux:
O rivages de l'Ain, vallons délicieux!
O bois! dont mon enfance avoit cherché l'ombrage,
Vous mêliez à mon deuil votre riante image;
Et mes derniers regards, en ces affreux instans,
Se détournoient vers vous et cherchoient le printemps.

Mais, ô bonté du ciel! l'amitié magnanime[a]
Au fer inexorable arrache sa victime.
Je fuis; et du Jura les antres ignorés
M'offrent contre la mort leurs asiles sacrés.
Errant sur ces rochers, noir séjour des orages,
Je retrouvai la paix dans leurs grottes sauvages,
La paix que ma patrie, hélas! ne connoît plus.

Sur ces vastes sommets, l'un sur l'autre étendus,

L'homme, au niveau des cieux, élève son génie;
Et comme l'horison sent son ame agrandie,
Placé plus près du ciel, je devenois meilleur;
L'espoir de la vengeance expiroit dans mon cœur;
Et, portant mes pensers vers ces cités bruyantes,
Vers ces cités de sang et de débris fumantes,
Des vainqueurs, des vaincus je plaignois les fureurs;
Et ce n'est pas sur moi que je versois des pleurs.
Quelquefois aux rayons de l'aube matinale,
Quand du char du soleil la pompe triomphale
Doroit d'un feu naissant les rochers d'alentour,
Je disois: « O soleil! astre éclatant du jour,
» Roi des mondes semés dans ta vaste carrière,
» Aux combats inhumains tu prêtes ta lumière!
» Hélas! et la vertu que le crime poursuit,
» Demande son salut aux ombres de la nuit.
» De tes feux les plus purs la montagne étincelle;
» Les cieux brillent en paix de ta splendeur nouvelle;
» Les bois harmonieux t'annoncent aux vallons,
» Et le désert sourit à tes premiers rayons.

» Pourquoi donc, ô soleil ! ta clarté renaissante
» Porte-t-elle aux cités le trouble et l'épouvante?
» Ton absence avoit mis une trève à leurs maux ;
» Mais l'aurore déjà rappelle les bourreaux ;
» Et, ramenant encor les terreurs de la veille,
» Le jour vient réveiller le crime qui sommeille.
» J'entends partout le bruit des tambours menaçans;
» Je vois se relever les échafauds sanglans.
» La tendre épouse, hélas ! qui gémit d'être mère,
» Arrose de ses pleurs sa couche solitaire;
» Et ses fils, son époux, qu'elle demande envain,
» De ce jour qui nous luit ne verront pas la fin. »

La guerre et tous ses maux, présens à ma pensée,
Sembloient peser alors sur mon ame oppressée;
Et l'aride rocher se mouilloit de mes pleurs.
Mais le soleil, des monts franchissant les hauteurs,
Dans le ciel du printemps dissipant les orages,
M'offroit un dieu caché dans l'azur des nuages.
D'un noir chagrin mon cœur languissoit accablé;
Je regardois le ciel, et j'étois consolé.

Aujourd'hui retiré sur ces bords solitaires,
A l'abri des soupçons, des fureurs populaires,
J'ai vu les mœurs des champs, et mon cœur peut encor,
Dans ce siècle de fer, rêver au siècle d'or.
Chaque jour l'amitié vient essuyer mes larmes;
L'amitié, que ce nom dans l'exil a de charmes!
Il est si doux d'aimer! mais on aime bien mieux
Alors qu'on est proscrit et qu'on est malheureux!
L'amitié fuit la pompe et la magnificence;
C'est à l'adversité qu'elle dut sa naissance;
Et son charme divin fut toujours ignoré
De ces mortels heureux qui n'ont jamais pleuré.
C'est un jour dont l'éclat brille au sein de l'orage;
Ses rayons sont plus doux à travers un nuage.
Sous un ciel pluvieux, souvent j'ai vu les fleurs,
De leur tige embellie étaler les couleurs;
De même l'amitié, par les chagrins nourrie,
Dans le deuil, dans les pleurs croît et se fortifie.
Nos cœurs unis, bravant un injuste pouvoir,
N'ont qu'un même sujet et de crainte et d'espoir;

Nous mettons en commun nos loisirs, nos études,
Nos plaisirs, nos chagrins et nos inquiétudes.
O mes tendres amis! grâce à nos doux liens,
Je souffre tous vos maux, vous souffrez tous les miens.
Amitié, doux appui de l'homme en sa misère,
La coupe des douleurs est par toi moins amère;
Les maux les plus cruels, par tes soins soulagés,
Se changent en plaisirs lorsqu'ils sont partagés.
Par toi, mon sort cruel peut encor faire envie,
Tu verses dans mon cœur une nouvelle vie.
Plus je suis malheureux, plus j'aime tendrement,
Et chacun de mes maux me donne un sentiment.
J'en jure par nos cœurs et par tes douces chaînes;
Le ciel qui t'envoya pour consoler nos peines,
Apaisant les partis, l'un par l'autre irrités,
Rendra la paix au juste et le calme aux cités.
Les crimes des tyrans et leur audace impie
D'un dieu juste ont lassé la clémence infinie;
Et leur pouvoir, aux yeux de l'univers trompé,
En vain étale encor son éclat usurpé;

Il tombera, semblable à la vile poussière,
A la feuille flétrie, à la fange grossière,
Qui, lorsque la tempête ébranloit l'univers,
Un moment ont paru sur le trône des airs;
Leur assemblage impur plane au-dessus des nues,
Parcourt les régions que l'aigle a parcourues;
Et sur l'aile des vents, porté jusques aux cieux,
Gronde avec la tempête et tonne avec les dieux;
Mais quand les vents calmés rendent la paix au monde,
La poussière retombe avec la fange immonde:
Ainsi disparoîtra la splendeur des méchans.
Et moi, loin des cités, dans le repos des champs,
Le front voilé, des dieux j'attendrai la justice,
Comme une jeune fleur, dont l'humide calice
Du soleil qui s'éloigne espérant le retour,
Se referme, et languit dans l'attente du jour.
 Dieu! tu le sais, malgré la fortune cruelle
Au parti malheureux mon cœur resta fidèle.
Du pouvoir, des grandeurs, l'espoir ambitieux
N'a jamais profané mon courage et mes vœux,



Et je n'aspire point au temple de mémoire.
Ah! puissé-je ignorer les honneurs et la gloire,
Et cultiver en paix les arts et l'amitié,
D'un monde que j'oublie heureux d'être oublié !

O toi qui m'as reçu, simple et douce retraite,
Tu n'obtiendras jamais l'encens d'un grand poëte !
Ton jardin est modeste, et son enclos heureux
N'inspire point l'orgueil d'un vers présomptueux ;
Toujours sourd à la voix des brillantes naïades,
L'écho n'y redit point le vain bruit des cascades.
On n'y voit point ces rocs, ouvrage du ciseau,
Ni ces vieux monumens, faits dans un goût nouveau ;
Ni ces ponts traversant un fleuve, où l'œil à peine
Découvre un filet d'eau qui se perd dans la plaine ;
D'un temple on n'y voit point les orgueilleux débris,
Ni ces pompeux ormeaux en voûtes arrondis,
Ni ces plants étrangers, ces arbres sans patrie,
Ravis à l'Amérique, exilés de l'Asie.

Plus riche et moins brillant, j'y vois l'abricotier
De ses fruits jaunissans couvrir l'humble espalier ;

La framboise pourprée et la rouge groseille,
La pêche au frais duvet, à la robe vermeille,
La prune diaprée, y brillent tour à tour
Des couleurs de l'aurore et de l'azur du jour.
A l'ombre du cacis, chargé d'un fruit d'ébène,
La fraise laisse voir sa rougeur incertaine;
Plus loin, le cerisier montre aux yeux éblouis
Ses fruits mûrs suspendus en groupes de rubis,
Tandis que, près de là, parmi l'herbe touffue,
Le fertile arbre-nain se dérobe à la vue;
Semblable à ce mortel bienfaisant et discret,
Qui ne se laisse voir que par le bien qu'il fait,
Modeste favori de Pomone et de Flore,
On voit déjà ses fruits, quand on le cherche encore.
Là, s'élève au milieu de sa nombreuse cour,
La reine des vergers, l'honneur de ce séjour;
La calville pendant au flexible branchage,
Mêle un pourpre douteux au vert de son feuillage.
Ici, l'api vermeil et ses nombreuses sœurs
Montrent en rougissant leurs groupes séducteurs.

Plus loin, l'arbre où mûrit la poire succulente,
S'inclinant sous le poids de sa branche pendante,
Vient inviter la main et fixer les regards.
Tout autour j'aperçois, sur vingt couches épars,
La pâle chicorée et la verte laitue;
La citrouille au flanc large, à la feuille étendue;
L'artichaut qui dans l'air lève un front couronné,
Et le chou plus modeste, au Pinde dédaigné;[1]
Le melon qui mûrit sous un abri de verre,
Et la patate, espoir du peuple en sa misère;
L'oseille au vert foncé, le cardon épineux,
Et l'oignon que le Nil mit au rang de ses dieux.
Objet toujours nouveau d'une utile culture,
Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là croît l'œillet, si fier de ses mille couleurs;
Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille;
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin;
Le lis tout éclatant des feux purs du matin;

Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore.
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix;
Ta fleur moins célébrée a pour moi plus de charmes.
L'aurore te forma de ses plus douces larmes;
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,(1)
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

Dans les bois d'alentour, sous leurs vastes ombrages,
Je n'ai point vu des dieux les pompeuses images;
L'ingénieux ciseau, sur le marbre ou l'airain
N'y grava point les traits d'un Faune ou d'un Sylvain;
Flore, Pomone, et toi, trop volage Zéphire,
Vous êtes sans autels, au sein de votre empire!
Mais l'hôte fortuné de ces aimables lieux,
A des trésors plus vrais, des dieux moins fabuleux.

Là, j'ai trouvé d'Éden la paisible innocence,
Les mœurs et les vertus du monde en son enfance;
Le repos, la gaîté, l'heureux oubli des maux,
Et l'aimable santé, fille des doux travaux.
Là, satisfait des biens que donne la nature,
Sous un tranquille abri, près d'une source pure,
Dédaignant les cités et leur luxe imposteur,
Les champs et l'amitié suffiront à mon cœur.
Dans les plaines du ciel l'aigle vit de carnage,
Il plane sur la foudre; et l'abeille plus sage,
Sur l'émail d'une fleur, sur l'aile des zéphirs,
Trouve à la fois son miel, sa gloire et ses plaisirs.

Nature! ame du monde, en tous lieux répandue,
Providence des champs, aux cités méconnue,
Veille sur mon asile, accepte mon encens,
Et préside à mes goûts ainsi qu'à mes accens!
Tu créas l'amitié, tu lui prêtas tes charmes;
Pour nous rendre meilleurs, tu nous donnas les larmes.
Dès mes plus jeunes ans, si j'ai suivi ta loi,
Conserve-moi long-temps un cœur digne de toi;

Montre-moi ta splendeur, et découvre à ma vue
Tes mystères cachés et ta grâce inconnue :
Mais si mon cœur renonce à chérir tes bienfaits,
Rends-moi mon ignorance, et garde tes secrets.
Que je plains le savant qui ne voit dans la rose
Que les sucs végétaux dont la fleur se compose !
Pour lui Flore a perdu ses parfums, ses couleurs,
Et l'Aurore jamais n'a répandu de pleurs.
Dans l'immense horizon que son regard embrasse,
Un compas à la main, il ne voit que l'espace ;
Dans ce ciel étoilé, dans ces globes de feu,
Son cœur froid et distrait n'aperçoit point un dieu.
Vain savant, il n'a lu dans son erreur profonde
Qu'un feuillet détaché du grand livre du monde !
L'homme n'a que des sens ; l'ame n'existe pas,
S'il ne peut l'asservir à son triste compas.
Les talens, les beaux arts, qui charment notre vie,
L'aimable illusion, la tendre rêverie,
Les doux rapports des cœurs, sont pour lui sans attraits ;
Il ne les a point vus au fond de ses creusets.

Il n'a jamais connu, dans son indifférence,
Les pleurs de l'amitié, ceux de la bienfaisance :
Trop malheureux, hélas! dans sa stupide erreur,
Le néant qu'il invoque est déjà dans son cœur.
Quand le printemps revient, et lorsqu'à sa présence
Tout renaît à la joie et s'ouvre à l'espérance,
Dans son ennui mortel il reste enseveli.

Il dit dans son orgueil : *j'ai tout approfondi :*
Ainsi l'oiseau des nuits, de ses regards funèbres,
S'applaudit de percer les voiles des ténèbres.
Mais lorsque les oiseaux, dans les bois d'alentour
De l'astre du matin célèbrent le retour,
Lui, caché tristement dans sa retraite obscure,
Ne voit point le soleil, et maudit la nature.

Oh! qui ne porte envie à la félicité
De ce sage vieillard que le Tasse a chanté,
Et qui, loin des combats et sous un ciel tranquille,
Accueillit Herminie en son champêtre asile?
Solime alors voyoit autour de ses remparts
De vingt peuples ligués flotter les étendards :

Chrétiens et musulmans aux champs de la Syrie
Couroient verser leur sang et prodiguer leur vie
Sur le tombeau d'un dieu qu'outrageoit leur courroux,
D'un dieu leur bienfaiteur, mort pour les sauver tous.
Le vertueux Ismen, sous son toit solitaire,
Déploroit des guerriers la fureur sanguinaire,
Et, des champs paternels fécondant les sillons,
Le paisible Jourdain arrosoit ses moissons.
« Vénérable vieillard, lui disoit Herminie,
» Quel dieu, lorsque la guerre ébranle au loin l'Asie,
» Quel dieu vous conserva ces tranquilles destins ?
» — Dans ces vallons déserts tous nos jours sont sereins,
» Lui répond le vieillard : la guerre et ses orages
» N'ont jamais alarmé l'écho de ces rivages ;
» Sous ces rustiques toits mon humble pauvreté
» N'a pu des conquérans tenter l'avidité :
» J'en rends grâces aux dieux ! ô pauvreté chérie !
» Je te dois le repos, le bonheur de ma vie.
» Je ne désire point les trésors, les grandeurs,
» Ni les faveurs des cours, ni leurs bienfaits trompeurs :

» Je jouis dans ces bois d'un destin plus prospère ;
» Des limpides ruisseaux l'onde me désaltère,
» De la simple toison qui couvre nos brebis
» L'aiguille industrieuse a tissu mes habits,
» Et les fruits que mes champs, que mon jardin voit naître,
» Suffisent aux apprêts de ma table champêtre.
» Ma fille, tu le vois, sur ces bords fortunés,
» Ainsi que nos besoins nos désirs sont bornés.
» Heureux, je ne dois rien à des mains étrangères,
» Mes fils sont laboureurs, mes filles sont bergères ;
» L'ombre de nos palmiers, le concert des oiseaux,
» Le doux parfum des bois et la fraîcheur des eaux,
» Mes béliers, mes chevreaux, errans dans la prairie,
» Mes fils jeunes encore et leur mère chérie,
» Leurs utiles travaux et leurs folâtres jeux,
» Voilà tout mon bonheur, il suffit à mes vœux.
» Hélas ! il m'en souvient, dans l'ardente jeunesse
» Des folles passions mon cœur connut l'ivresse,
» Et, dédaignant des champs les tranquilles loisirs,
» Il chercha d'autres biens, forma d'autres désirs.

» Poursuivant des grandeurs les trompeuses chimères,
» J'oubliai dans Memphis les vertus de mes pères;
» J'y vis la cour des rois, et j'y portai des fers.
» J'ai vu les courtisans, leurs vices, leurs travers,
» La bassesse orgueilleuse et la honte insolente,
» La haine qui sourit à la faveur puissante,
» L'intrigue au double front, aux perfides regards,
» Et l'envie au teint blème aiguisant ses poignards.
» Là, toujours le succès fait adorer le crime,
» La fortune idolâtre y rend tout légitime,
» Toujours l'ingratitude y paya les bienfaits,
» Et la tendre amitié ne s'y montra jamais.
» A l'école des grands j'appris à les connoître.
» Je regrettai bientôt ces champs qui m'ont vu naître;
» Je quittai les palais, je revins dans ces bois,
» J'y trouvai le bonheur ignoré chez les rois.
» Revenu dans le sein de mes dieux domestiques,
» Sous l'abri fortuné de ces palmiers antiques,
» Mon cœur, désabusé de l'éclat des grandeurs,
» Savoure en paix l'oubli de ses longues erreurs.

» Je ne veux plus donner ni recevoir des chaînes,
» Mon cœur ne voit plus rien au-delà de ces plaines,
» Et, près du chaume obscur qui reçut mon berceau,
» Sans redouter la mort j'ai marqué mon tombeau.
» Fuyant d'un faux savoir l'orgueilleuse imposture,
» Sans vouloir l'expliquer, j'admire la nature;
» Sans porter vers le ciel des regards indiscrets,
» D'un cœur reconnoissant je reçois ses bienfaits.
» Je connois des saisons la marche régulière,
» Quel temps à nos travaux est propice ou contraire,
» Dans quel mois le soleil fait jaunir les moissons,
» Sous quel signe Bacchus nous prodigue ses dons.
» Cet enclos, que féconde une heureuse culture,
» Des soins que nous prenons nous paie avec usure,
» Et les riches vallons, qu'ont cultivés nos bras,
» Ne nous trompent jamais, ne sont jamais ingrats.
» Chaque jour, en sortant de mon modeste asile,
» Contemplant tour à tour ce rivage fertile,
» Et, levant vers le ciel un cœur religieux,
» Je bénis mon destin, et je rends grâce aux dieux. »

Herminie, attentive et répandant des larmes,
A ce discours touchant sent calmer ses alarmes;
Les leçons du vieillard ont pénétré son cœur.
« Oui, c'est dans ce désert qu'habite le bonheur,
» Dit-elle. Près de vous, ah! souffrez que j'oublie
» Les tourmens de mon cœur, les erreurs de ma vie.
» Ainsi que vous, hélas! j'ai d'un destin jaloux,
» Plus jeune, sur ma tête épuisé le courroux..... »
Herminie, à ces mots, se recueille, soupire,
Et sa voix en sanglots sur ses lèvres expire.
Ismen mêle ses pleurs aux pleurs de la beauté,
La conduit sous son toit, l'accueille avec bonté;
Et la fille des rois, en habit de bergère,
Oubliant des palais la pompe mensongère,
Sur les bords du Jourdain conduisit les troupeaux;
Ses belles mains ont pris les rustiques fuseaux,
Les plus humbles emplois remplissent ses journées,
Et le lait des brebis vers le soir ramenées
Coule à flots argentés sous ses doigts délicats.
Souvent du bon Ismen elle guide les pas,

Et parcourt avec lui ces campagnes riantes
Où paissent ses agneaux et ses chèvres errantes.
De la tendre amitié son cœur connut le prix.
Conduisant ses troupeaux dans les vallons fleuris,
Souvent elle disoit : « O fortune trompeuse !
» Je ne regrette plus ta faveur dangereuse ;
» Heureuse, dans ces champs, au sein de l'amitié,
» Hélas ! j'ai tout perdu, mais j'ai tout oublié. »

FIN DU SECOND CHANT.

ARGUMENT

DU TROISIÈME CHANT.

Description de la fin du printemps. — Les regrets du proscrit rappelé à la ville. — Vue du soir ; vue de la nuit. — Adieu aux habitans des champs. — Tableau des horreurs de la ville dans les jours de la terreur. — Description d'un tremblement de terre à Quitto. — Mort du jeune Almazil à la vue des ruines de sa patrie. — Invocation du proscrit au tombeau qui est devenu son seul asile.

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT.

CHANT TROISIÈME.

Quel talent, quel génie [12], a dans ses nobles veilles
Des simples fleurs des champs égalé les merveilles !
Quel art imitera les concerts des oiseaux,
Le murmure des vents et le doux bruit des eaux !
Quel art pourra jamais, à la vue éblouie,
Montrer la jeune Aurore, éveillant la prairie,
Et du haut de son char, peint de riches couleurs
Dans le sein du zéphir laissant tomber ses pleurs.
Soleil ! toi, dont l'éclat verse partout la vie,
Sous le nom d'Apollon tu créas l'harmonie ;
Par tes chants, par tes feux, tu charmas l'univers,
Et le dieu des saisons devint le dieu des vers.

Pour chanter tes bienfaits, ta splendeur printannière,
Prête-moi tes accords, verse-moi ta lumière !
Que ton feu créateur s'allume dans mon sein !
Que mes vers, à l'aspect de ton flambeau divin,
Naissent comme les fleurs qu'un ciel pur fait éclore,
Qu'anime le zéphir, et qu'éveille l'aurore.

Au milieu du printemps, le fougueux aquilon,
Sur les monts sourcilleux qui bordent l'horizon,
Conservoit son empire ; et, du haut des montagnes,
Le nébuleux hiver menaçoit les campagnes.
Mais l'Auster bienfaisant a vaincu les frimas,
Et l'hiver en grondant fuit dans d'autres climats.
Des chênes du Pila la verdure naissante
A déjà remplacé la neige éblouissante ;
L'écho long-temps muet de ces rochers déserts,
Du printemps à son tour répète les concerts ;
Et, tandis que les monts sur leur cime embellie
Étalent les couleurs de Flore rajeunie,
Le soleil en vainqueur règne seul dans les cieux ;
Il ne laisse à la nuit qu'un empire douteux ;

Et son char, escorté par les Heures brûlantes,
A franchi des Gémeaux les voûtes éclatantes.
L'épi sur les sillons mollement agité,
Jaunit, et prend l'éclat des beaux jours de l'été
Au signal de Palès, la faux retentissante
Enlève aux prés fleuris leur parure riante;
L'essaim vif et joyeux des enfans des hameaux,
Sur les pas des faucheurs traîne de longs rateaux;
Et la grange reçoit sous sa voûte pressée
Des vallons odorans la dépouille entassée.
La verdure pâlit sur le front des ormeaux;
Les nymphes des étangs brûlent dans leurs roseaux;
Dans les champs embrasés la bergère rêveuse,
Sent accroître l'ardeur de sa flamme amoureuse:
Elle cherche l'ombrage et la fraîcheur des bois;
Tandis que les brebis, errantes sous ses lois,
Paissent près du ruisseau dont l'eau les désaltère.
Un silence profond règne au loin sur la terre:
Le Zéphir, dont le souffle est l'ame du printemps,
A cessé d'animer ces saules languissans;

Et l'oiseau qui naquit avec les fleurs nouvelles,
N'ose plus essayer ni sa voix ni ses ailes :
Il craint l'astre brûlant, qui sous l'humble rameau
D'un doux éclat naguère éclairoit son berceau.
J'erre dans ce vallon, et le lézard timide
Se dérobe à grand bruit sous la bruyère aride;
La couleuvre, laissant son antre ténébreux,
Fixe l'astre du jour, se ranime à ses feux,
Glisse parmi les fleurs, sur l'arène brûlante
Marque les longs replis de sa forme ondoyante,
S'enfle, s'élance, siffle, et dans l'air se dressant
A travers les buissons lève un front menaçant.
Sous mes pas, des fourmis la cohorte empressée
Poursuit de ses travaux la tâche commencée;
Et, parmi les gazons roulant d'énormes grains,
Pour l'hiver paresseux remplit ses magasins.
Près de là, le frelon et la cigale oisive
D'un vain bourdonnement font retentir la rive :
Les beaux jours de l'été pour eux seront perdus,
Et les autans viendront sans qu'ils les aient prévus.

Hélas ! déjà la rose, à peine épanouie,
Languit, se fane et meurt sur sa tige flétrie;
Et, dans le fond des bois, dans leurs antres secrets,
Le printemps effrayé va cacher ses attraits.
La cerise rougit aux rameaux suspendue,
Et semble une autre fleur qui vient charmer la vue;
Du printemps qui s'enfuit, conservant les couleurs,
Partout les fruits naissans ont pris l'éclat des fleurs,
Et Vertumne est paré des doux attraits de Flore.
Sur ces monts dont l'aspect est si cher à l'aurore,
Chaque jour, ô Bacchus ! tu reçois du soleil
Ce feu vivifiant, et cet éclat vermeil
Qui doit dans les banquets éveiller la folie,
Lorsque ton jus divin, doux charme de la vie,
Portera dans les cœurs, à la ronde versé,
L'espoir de l'avenir et l'oubli du passé.
Heureux qui, du printemps admirant la verdure,
Aux jours de l'espérance a connu la nature,
Et la revoit encor dans sa fécondité !
Tout concourt à sa joie, à sa félicité;

Chacune des saisons qui composent l'année,
Offre un nouveau spectacle à sa vue étonnée ;
Pour lui, de quelque point que souffle le zéphir,
Il apporte un bienfait, il fait naître un plaisir.
Il contemple au printemps l'éclat des fleurs naissantes ;
Il suit dans leurs progrès les moissons jaunissantes ;
Il cueille en paix les fruits dont il a vu les fleurs ;
Et, quand l'affreux hiver déchaîne ses fureurs,
Son cœur jouit encor, sous son toit solitaire,
Des beaux jours qu'il regrette et de ceux qu'il espère.
Tel est le sort qu'en vain je demandois aux dieux :
Les dieux, dans leur colère, ont repoussé mes vœux.
J'aurai quitté ces champs, quand la fertile automne
Viendra les enrichir des trésors de Pomone ;
Quand Bacchus de ses dons, mûris sur les coteaux,
Du joyeux vigneron paîra les longs travaux,
Il ne me verra point, entonnant ses louanges,
Accompagner le char des bruyantes vendanges,
Et mêler mes accens aux chansons des hameaux.
Le temps qui semble, hélas ! se fixer sur nos maux,

Emportant dans son cours nos plaisirs, nos années,
Fuit, et presse le vol des heures fortunées.
Les beaux jours du printemps ont passé comme un jour;
Et ces beaux jours pour moi sont perdus sans retour.
  Adieu, vallons charmans! la fortune cruelle,
Loin de ces bords chéris, aux cités me rappelle.
Ce sénat, qui long-temps régna par ses forfaits,
Vient me persécuter jusque par ses bienfaits.
Oui, barbares, je hais jusqu'à votre justice :
Votre loi qui m'absout commence mon supplice.
Dans les champs, loin de vous, je vivois consolé;
Mais, en me rappelant, vous m'avez exilé.
  Ce n'est plus pour mes yeux que les fleurs vont éclore;
Je n'assisterai plus au lever de l'aurore;
Et l'astre des beaux jours, à la ville étranger,
Ne jettera sur moi qu'un regard passager.
De ces vallons rians l'image retracée
Demeurera long-temps dans ma triste pensée;
Et mon cœur, las du bruit, ami du doux repos,
Reviendra quelquefois errer sur ces coteaux.

Ainsi, lorsqu'un mortel a vu les rives sombres,
S'échappant, nous dit-on, du noir séjour des ombres,
Ses mânes attristés, dans le calme des nuits,
Vont soupirer encor aux lieux qu'il a chéris.

Dans quelques mois, hélas! l'implacable Borée
Fera tomber la fleur pâle et décolorée;
Et des beaux jours d'été le déclin pluvieux
Viendra d'un crêpe noir voiler l'éclat des cieux.
L'hiver ramènera la triste rêverie;
Et la feuille arrachée à sa tige flétrie,
Dans les bois, sur les monts, portée au gré des vents,
M'offrira le tableau de mes destins errans.
O fleuve! dont ma muse a célébré les rives,
Redis alors mes chants, dans tes grottes plaintives;
Étends sur les vallons ton humide vapeur,
Et que les champs en deuil parlent de ma douleur.

J'ai vu s'évanouir mes plus belles années;
J'ai vu naître et mourir la rose en deux journées;
Je fus heureux un jour, et ce jour fortuné
A d'éternels chagrins me laisse abandonné.

Dieux! prenez mes plaisirs, mais laissez-moi mes larmes;
Laissez aux malheureux ces regrets pleins de charmes,
Ces souvenirs des cœurs profondément émus
Qui nous rendent présens les biens qui ne sont plus!
Partout le temps, la mort, promenant ses ravages,
Retrace autour de moi ses lugubres images.
Ces jardins dévastés, et ces toits démolis,
La bruyère croissant sur ces remparts détruits,
La splendeur des hameaux en débris dispersée,
Viennent d'un nouveau deuil affliger ma pensée:
Hélas! des factions le bras ensanglanté
S'est étendu partout et n'a rien respecté.
Un mortel dont Bellone admira le courage
Couloit en paix ses jours sur cet heureux rivage,
Habitant le château qu'habitoient ses aïeux,
Comme eux fuyant les rois, et les servant comme eux;
Descendu sans orgueil du char de la victoire,
Dans le calme des champs il oublioit sa gloire.
Fidèle à ses foyers, père de ses vassaux,
Sa présence souvent anima leurs travaux;

Il veilloit sur leurs mœurs et partageoit leurs peines.
Lorsqu'un fléau cruel vint désoler ces plaines;
Quand l'hiver tout à coup, revenu sur ses pas,
Couvrit les bleds naissans de ses mortels frimas,
Noirs enfans de l'été, quand la grêle et l'orage
Sur ces bords désolés portèrent leur ravage,
Contre un fermier, en proie au fléau destructeur,
Il n'exerça jamais une avare rigueur;
Du peuple agriculteur il plaignoit la misère;
Il alloit consoler le pauvre en sa chaumière,
Et toujours sa bonté reparoit par ses dons
L'injustice du sort et les torts des saisons.
Mais bientôt des partis la fureur meurtrière
Aux plus noirs attentats vient ouvrir la carrière.
Dans ces jours malheureux, sa bonté, sa vertu,
Des complots des méchans ne l'ont point défendu.
O douleurs! ô momens d'horreur et d'épouvante!
Il a vu la discorde, en sa marche sanglante,
Invoquant des tourmens et des crimes nouveaux,
Secouer sur ces bords ses horribles flambeaux.

Le fer des assassins a menacé sa vie;
Et, dans l'embrasement d'un coupable incendie,
Il a vu s'écrouler ces tours, ces chapiteaux,
Et ces toits si connus du pauvre des hameaux!
  Il erre maintenant sur de lointains rivages.
Les peuples et les rois l'ont accablé d'outrages;
Et d'exil en exil, par le sort poursuivi,
L'Europe à ses malheurs offre à peine un abri.
Français malgré le sort, aux lieux qui l'ont vu naître
Il reporte ses vœux; en ce moment, peut-être,
L'infortuné, bravant la fureur des tyrans,
Dans les bois d'alentour traîne ses pas errans;
Il parcourt ces hameaux, il revoit ces chaumières
Où son nom fut béni dans des jours plus prospères;
Il revoit sous les lois d'un nouveau possesseur
Ces beaux lieux autrefois témoins de son bonheur;
Et chez l'infortuné dont il étoit le père,
Il mandie en tremblant le pain de la misère.
Malheureux! à l'espoir ne ferme pas ton cœur;
Que la vertu du moins console ton malheur;

A la voix de l'honneur reste toujours fidèle;
N'accuse point surtout la justice éternelle:
Tes vertus, tes bienfaits sont écrits dans les cieux,
Et ta cause est liée à la cause des dieux.
Les hôtes de ces champs ont essuyé mes larmes;
Va, cours à leur bonté confier tes alarmes;
Et pour être accueilli de ces cœurs généreux,
Parle au nom du malheur toujours sacré pour eux.

Mais, tandis qu'à regret je quitte ces demeures,
Entraînant dans son cours le char léger des heures,
L'astre brûlant du jour s'incline vers les monts;
Et Zéphire endormi dans le creux des vallons,
S'éveille; et, parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée:
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux.
Déjà l'ombre s'étend: ô frais et doux bocages!
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages,
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les doux chants des bois.

De la cime des monts tout prêt à disparoître,
Le jour sourit encor aux fleurs qu'il a fait naître;
Le fleuve, poursuivant son cours impétueux,
Réfléchit par degré sur ses flots écumeux
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encor le feuillage,
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur;
Et la vître embrasée, à la vue éblouie,
Offre à travers ces bois l'aspect d'un incendie.
J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps;
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants;
Ses accens sont plus doux, et sa voix est plus tendre.
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux,
L'insecte, que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive:
Il va de feuille en feuille; et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir.

La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printannière.
Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend ;
Et, par l'ombre du soir, la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.

Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillans jardins, sous ces vastes portiques,
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là, cent flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit ;
Là, le salpêtre éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnans dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille, et retombe en globes radieux.
Tantôt elle s'élève en riches colonnades ;
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades ;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux,
Qui roule avec fracas son cristal sulphureux.

Mais à ce luxe vain, oh! combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère;
Ces nuages légers l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés!
L'imagination leur prête mille formes;
Tantôt c'est un géant, qui de ses bras énormes
Couvre le vaste olympe; et tantôt c'est un dieu
Qui traverse l'éther sur un trône de feu.
Là, ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnans sous des voûtes de nues;
Plus loin, mille guerriers se heurtant dans les airs;
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
Que j'aime de Morven le barde solitaire!
Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Dans l'humide vapeur sur ces bois étendue,
L'ombre du vieux Fingal vient s'offrir à sa vue;
Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs;
C'est la voix d'Ithona qui demande des pleurs.

Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.
Oh! qui pourra jamais voir, sans être attendri,
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourans épars sur les monts d'alentour,
Ce brillant occident où le soleil étale
Sa chevelure d'or et sa robe d'opale,
Ce ciel qui par degré se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur!
Mais déjà la lumière à la terre est ravie,
Image du bonheur, des plaisirs de la vie,
Dont on sent mieux le prix, quand on les a perdus.
Dans les bois agités, les oiseaux éperdus,
Tremblent que le soleil, désertant ces rivages,
N'ait pour jamais quitté leurs paisibles bocages,
Et de leurs chants plaintifs font gémir les forêts.
L'oiseau des nuits, sorti de ses antres muets,

Vient par ses cris aigus saluer les ténèbres.
Le ver luisant, semblable à ces lampes funèbres
Dont la pâle clarté luit au fond des tombeaux,
Fait briller dans la nuit la mousse des coteaux.
Des vapeurs de l'été la lueur phosphorique,
Me rappelle des morts l'ombre mélancolique;
Et le front des sapins, balancé par les vents,
Semble peupler les airs de fantômes errans.

O toi! dont la clarté si chère au paysage,
Adoucit de la nuit le front triste et sauvage,
Qui, parmi les cyprès dont se couvrent les cieux,
Brilles comme l'espoir au cœur des malheureux,
Si quelque fugitif s'égaroit dans la plaine,
Viens prêter ta lumière à sa marche incertaine!
Au détour du vallon, au sein de la forêt,
Fais briller un rayon de ton flambeau discret!
O lune! viens charmer mes tristes rêveries,
Viens consoler ces champs, ces bois et ces prairies!
Le soleil reviendra demain les visiter;
Et moi, c'est pour jamais que je vais les quitter.

Recevez mes adieux, vous, dont la main amie
Sema de quelques fleurs les chagrins de ma vie :
Que vos cœurs soient heureux des heureux qu'ils ont faits,
Et que le dieu des champs vous rende vos bienfaits ;
Qu'il vous laisse ignorer sous votre toit tranquille
Le chagrin qu'on éprouve à quitter votre asile ;
Ah ! jouissez long-temps, dans cet heureux séjour,
Du ciel qui vous sourit dans ses regards d'amour.
Que l'automne, étalant son éclat, ses richesses,
Du printemps envers vous acquitte les promesses ;
Que Flore, dans vos champs conservant ses couleurs,
Pour les jours des frimas vous garde quelques fleurs ;
Et que l'été surtout écarte ses orages
Des trésors dont Cérès a couvert vos rivages.
Sous vos bosquets rians, sous leurs ombrages frais,
Retenez l'amitié, l'innocence et la paix ;
Loin de l'œil des méchans, des clameurs du vulgaire,
Aimez, vivez heureux ; et que le sort prospère
De vos plus doux penchans resserrant les liens,
Ajoute à vos plaisirs ce qu'il retranche aux miens.

Dans un monde où l'intrigue, en triomphe portée,
Au gré du vice heureux, sur le trône est montée,
Mon cœur emportera vos vertueux penchans:
L'image de la paix qui console vos champs
Me suivra sur ces bords ravagés par la guerre,
Heureux d'avoir trouvé l'amitié sur la terre!
Je ne reverrai plus ces tranquilles berceaux,
Ces ormes, vieux témoins des danses des hameaux.
Là, le front couronné de roses printannières,
Ma muse étoit sans art ainsi que vos bergères;
En chantant vos vertus, je chantois mon bonheur,
Et mes vers sans effort s'échappoient de mon cœur.
Adieu, concerts touchans, adieu, tendre délire,
De mes tremblantes mains je sens tomber ma lyre.
Le cœur encore ému du spectacle des champs,
Comment pourrai-je, hélas! retracer dans mes chants
Le fracas des cités, le choc bruyant des armes,
La nature outragée et la patrie en larmes?
Des partis menaçans qui peindra les fureurs,
Le silence des lois, et le mépris des mœurs,

Le crime sans remords, les maux sans espérance,
Les temples dépouillés, et les dieux sans vengeance,
Chaque fléau suivi par un fléau plus grand,
Et l'avenir chargé des forfaits du présent?
Le trône est remplacé par l'autel des furies;
J'entendrai leurs clameurs, leurs menaces impies;
Je verrai les enfans, les serviteurs des rois,
Et les fils des proscrits dépouillés par les lois,
Déserter en pleurant leur antique héritage;
Je verrai ces palais, tout fumans de carnage,
Ces palais étonnés de leurs hôtes nouveaux, (13
Des trônes renversés étalant les lambeaux,
Montrer aux citoyens, que l'infortune accable,
Leur éclat odieux et leur luxe coupable;
Je verrai de Plutus ces nouveaux favoris,
Le matin indigens et le soir enrichis,
Ces Verrès déhontés, à d'infâmes maîtresses
Offrant le prix honteux de dix ans de bassesses;
Et ces tyrans d'un jour, esclaves révoltés,
Tantôt persécuteurs, tantôt persécutés,

Fantômes menaçans dont le destin se joue,
Aujourd'hui sur le trône et demain dans la boue,
Grands au sein de l'orage et brisés dans son cours,
Se relevant sans cesse et retombant toujours.
L'état est avec eux entraîné dans l'abîme;
Et bientôt du pouvoir le sceptre illégitime
Tombe de chute en chute au dernier des humains.
Le glaive de Thémis arme les assassins;
Les beaux arts, le pouvoir, le doux nom de patrie,
Tout ce qui protégeoit et charmoit notre vie
Seconde des bourreaux les jalouses fureurs;
La tendre humanité fuit en cachant ses pleurs;
Et les dieux, dans leurs mains suspendant le tonnerre,
Au crime triomphant abandonnent la terre:
L'espoir de leurs bienfaits ne charme plus nos maux.
L'horrible impiété, du haut des échafauds,
Poursuivant chez les morts la vertu qui succombe,
Des pensers du néant vient assiéger la tombe,
Et le trépas lui-même a ses persécuteurs.
Je verrai des Français, infâmes délateurs,

Immoler l'amitié pour prix d'un vil salaire,
Faire un crime aux enfans d'avoir pleuré leur père,
Dénoncer la pitié trop prompte à s'attendrir,
Dans le sein maternel épier un soupir,
Traîner dans les cachots la vieillesse, l'enfance,
Accuser leurs discours, et même leur silence,
Souffler partout la haine, et remplir les cités
Du vain bruit des complots qu'eux-même ont inventés.
Je verrai la beauté, toujours vive et légère,
Oubliant le trépas d'un époux ou d'un frère,
Folâtrer sous le deuil, et sourire aux bourreaux;
Je verrai l'égoïsme assis sur des tombeaux,
Insensible témoin de ces scènes tragiques,
Dormir en paix au bruit des discordes publiques;
Et la pâle avarice, un barême à la main,
Trafiquant sans pitié des pleurs du genre humain,
Et cherchant un peu d'or sur les débris du monde.
Alors, ô mes amis! dans ma douleur profonde,
Fuyant ce noir séjour, ces tableaux pleins d'horreurs,
Je tournerai vers vous des yeux mouillés de pleurs,

J'invoquerai des bois les ténébreux ombrages,
Et le calme profond de leurs antres sauvages.
Heureux, si près de vous, dans le repos des champs,
Je retrouve un asile ignoré des méchans,
Et si l'ormeau planté devant l'humble chaumière,
Prête encore à mon deuil son ombre hospitalière!
Mais, ô trop vain espoir! les chagrins dévorans
N'ont que trop secondé la rage des tyrans!
Lorsqu'aux champs, aux cités, le démon des batailles
Ou quelque autre fléau sème les funérailles,
Ceux qu'épargne le sort sont les plus malheureux;
J'en atteste ton cœur et tes pleurs généreux,
Trop sensible Almazil: tu perdis ta patrie,
Dans les feux des volcans sous tes yeux engloutie:
Tu mourus. Tu restois sans espoir, sans soutien;
J'ai pleuré sur ton sort, et ton sort est le mien.
Almazil, élevé sous le toit de ses pères,
Dans les murs de Quito couloit des jours prospères:
Jeune encor, sa patrie étoit chère à son cœur.
Du règne des incas admirant la splendeur,

Aux antiques vertus il formoit sa jeunesse,
D'un peuple heureux et bon il partageoit l'ivresse,
Et le bonheur public suffisoit à ses vœux :
Mais tels sont nos destins, tel est l'arrêt des dieux,
Leurs dons sont trop souvent achetés par nos larmes,
Le bonheur a son deuil, la paix a ses alarmes,
Et le sort, aux mortels prodiguant ses faveurs,
Toujours à ses bienfaits mêle quelques rigueurs.

Dans les champs de Quito, la féconde nature
Entretient du printemps l'éternelle parure;
Mais en vain ces beaux lieux ignorent les hivers;
Un gouffre, suspendu sur ces bords toujours verts,
Vomit, parmi des flots de poudre et de fumée,
Ses foudres menaçans et sa lave enflammée.
La terre sans culture y prodigue ses dons;
Mais l'enfer est caché sous l'or de ses moissons.
Ces germes si féconds, qu'un ciel pur fait éclore,
Sont les exhalaisons du feu qui la dévore:
Sa richesse est un piège; au sein de ses bienfaits,
Souvent elle engloutit les heureux qu'elle a faits.

Un jour, ô jour fatal! sur leur cendre amortie
Les volcans se taisoient, et leur affreux génie
Sembloit dormir caché dans ses noirs soupiraux.
Les champs et les cités reprenoient leurs travaux:
L'un conduit ses troupeaux dans les gras pâturages;
A l'utile arbrisseau qui couvre ces rivages,
D'autres vont arracher le duvet précieux
Dont l'éclat doit parer les ministres des dieux;
Dans les temples sacrés, sous leurs vastes portiques,
Les filles du Soleil, par de joyeux cantiques,
De l'astre paternel saluoient le retour,
Et, remplissant les airs de ses hymnes d'amour,
Le peuple erroit en paix dans les vertes campagnes:
Tout à coup, répété par l'écho des montagnes,
Un mugissement sourd sort des antres profonds;
La foudre dans les airs trace d'affreux sillons;
La mer gronde, bouillonne, et son onde embrasée
Retourne vers les monts en ardente rosée;
D'une noire vapeur le soleil est voilé;
Jusqu'en leurs fondemens les Andes ont tremblé;

La terre au loin chancelle, et les laves errantes,
Roulant leurs flots grondans sur les plaines brûlantes,
Ont porté dans Quito la mort et la terreur.
O cité malheureuse ! ô séjour plein d'horreur !
Partout la mort menace et poursuit ses victimes ;
Partout l'effroi, le deuil ; partout d'affreux abîmes ;
Et tout un peuple, atteint par le même fléau,
Va descendre vivant dans le même tombeau.
Le frère tombe, expire embrassé par son frère,
Le foible enfant périt sous les yeux de sa mère ;
Les uns, dans les palais par les feux investis,
Expirent écrasés sous d'immenses débris,
D'autres des dieux puissans vont embrasser l'image :
Vain espoir ! nul n'échappe à l'horrible ravage,
La lave les atteint dans les temples sacrés,
Et sur l'autel des dieux vainement implorés.

Almazil, déplorant le sort de sa patrie,
Veut conjurer l'orage et la lave en furie.
Il appelle à grands cris ses amis, ses parens ;
Mais tous ont disparu dans les feux dévorans.

Sans espoir de fléchir la colère céleste,
Il fuit ces murs détruits, cette cité funeste,
Et se traîne en pleurant vers les antres déserts.
  Mais déjà les zéphirs ont rafraîchi les airs.
Les volcans sont éteints, et leur cime fumante
Jette les derniers feux d'une lueur mourante.
Le murmure des vents, le doux chant des oiseaux,
Seul, des champs et des bois interrompt le repos.
Les lacs dorment en paix, et leur onde immobile
Réfléchit la clarté d'un ciel pur et tranquille;
Et l'astre radieux, des incas adoré,
Comme un dieu bienfaisant, dans l'olympe azuré
S'avance, et ses rayons ranimant la verdure
Ont d'un deuil passager consolé la nature.
O spectacles des champs ! tel est votre pouvoir,
Dans les cœurs malheureux vous réveillez l'espoir;
Ce beau ciel, dont l'éclat dissipe les nuages,
De nos foibles esprits calme aussi les orages:
Le sensible Almazil sent calmer sa douleur,
Et la paix des vallons a passé dans son cœur.

Des fureurs des volcans, de leur affreux ravage,
Il se retrace alors la douloureuse image.
Dans ces murs renversés, sous leurs débris fumans,
Il croit entendre encor de vains gémissemens.
L'espérance renaît dans son ame attendrie;
A quelques malheureux il peut sauver la vie,
Et sécher quelques pleurs dans ce désastre affreux.
Roulant dans son esprit ces pensers généreux,
Il revient dans Quito; mais bientôt à sa vue
S'offre une ville entière au tombeau descendue.
De ceux qu'il a perdus il foule les débris;
Il ne reconnoît plus ces lieux, ces lieux chéris,
Où comme un songe heureux s'écoula sa jeunesse.
Les foyers paternels, si chers à sa tendresse,
Des filles du Soleil l'enclos religieux,
Les palais des incas et les temples des dieux,
Tout avoit disparu : la terreur, le silence,
Régnoient avec la mort sur cet abîme immense.
Almazil est saisi d'une soudaine horreur;
Le deuil, la mort, l'effroi, sont rentrés dans son cœur.

Hélas ! il ne voit plus ce beau ciel qui l'éclaire ;
Il accuse les dieux, il maudit la lumière ;
Il pleure ses amis et leur trépas affreux ;
Il meurt, et dans la tombe il descend avec eux.
   Du sensible Almazil, de sa touchante histoire,
Puissent mes vers long-temps conserver la mémoire !
Échappé comme lui d'un fléau destructeur,
Comme lui je mourrai de ma propre douleur.
Je succombe, et je sens dans mon ame affoiblie
S'éteindre par degrés le flambeau de la vie.
Les dieux sont appaisés. Je mourrai sans regret.
La tombe est un asile, et la mort un bienfait.
Amis de la vertu, vous qui souffrez pour elle,
Sur la terre il n'est point de douleur éternelle ;
Consolez-vous ; souffrez encor quelques instans.
Hélas ! tout doit périr ; tout succombe ; et le temps
Emporte des humains les grandeurs mensongères,
Les sceptres des tyrans, et leurs lois passagères,
Et jusqu'au souvenir et des biens et des maux.
L'inflexible vertu planant sur les tombeaux,

Semblable à l'arc-en-ciel qui brille après l'orage,
Seule résiste au temps, et survit au naufrage.
Un nouvel horizon déjà s'ouvre à nos yeux,
Et l'éternel printemps nous sourit dans les cieux.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES.

[1] PAGE 66, VERS 10.

Sous ce toit ignoré, qu'a respecté la guerre,
Proscrit par les tyrans, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisa ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asile et des pleurs.

A la suite de ces vers se trouvoit un tableau des proscriptions du 18 fructidor; mais, d'après les justes observations qui m'ont été faites, je l'ai supprimé dans le Poëme. Je crois pouvoir le rappeler dans les notes.

O jours de fructidor! à quel affreux génie,
Hélas! laissâtes-vous la patrie asservie?
Sous l'ardent équateur, l'Océan étonné
Voit du peuple français le sénat enchaîné;
Et la terreur au loin invoquant les abîmes,
A la mer dévorante a livré ses victimes.
La Guiane reçoit au fond de ses déserts
Ce héros que l'intrigue a fait charger de fers;
Et la patrie en deuil, sous la zône brûlante,
Suit, d'un œil inquiet, sa destinée errante:
Loin des bords si souvent témoins de ses exploits,
Loin des murs que son bras défendit tant de fois,

Au fond des cœurs français proscrivant sa mémoire,
Nos tyrans ont voulu l'exiler de sa gloire.
Du sauvage Indien il vit couler les pleurs;
Et, son nom toujours grand, toujours cher à nos cœurs
Triompha des bourreaux, du sort et de l'envie.
De nos grands orateurs je n'eus point le génie,
Dans les champs de l'honneur je n'ai point combattu;
Mais si j'ai quelquefois souffert pour la vertu,
Et si ma voix des dieux implorant la justice,
A fait pâlir le crime, et fait rougir le vice;
Si j'ai suivi de loin ces martyrs généreux;
Si j'ai chéri leurs lois, j'ai dû souffrir comme eux.
Le démon des partis, parmi leurs noms célèbres,
Avoit gravé mon nom sur ses tables funèbres;
Mais, trompant des bourreaux l'implacable fureur,
J'ai caché dans les champs ma vie et ma douleur.

2) PAGE 67, VERS 20

Fontanes, dont la voix consola les tombeaux.

Tout le monde connoît la *Journée des Morts*, par M. de Fontanes.

3) PAGE 68, VERS 8.

Laharpe, qui du goût expliquas les oracles;
Sicard, dont les leçons sont presque des miracles;
Jussieu, Laplace, et toi, vertueux Daubenton,
Qui m'appris des secrets inconnus à Buffon;

J'aurois pu citer ici un plus grand nombre d'écrivains et de savans, qui ont tous illustré le siècle dernier, et dont la

plupart sont encore l'honneur du siècle présent. Nous disons toujours que nous n'avons plus d'hommes distingués dans les lettres et dans les sciences; on ne compte les grands hommes que lorsqu'ils sont morts, et nous ne remarquons que le vide qu'ils font en mourant. Il y a long-temps que Voltaire a dit que nous ressemblions à ces avares qui disent toujours que les temps sont durs, et qui ne parlent de leurs richesses que lorsqu'ils viennent à les perdre.

J'ai cité parmi nos écrivains célèbres, M. Bernardin de Saint-Pierre. Si le *Génie du Christianisme* eût été publié alors, j'aurois profité de cette occasion pour exprimer les sentimens que m'a inspiré la lecture de cet ouvrage, et je n'aurois pas manqué de parler de l'énergie, de la force et de l'inimitable coloris qu'on admire dans les compositions de M. de Château-Briant. Il s'élève un autre écrivain qui est appelé à relever la gloire de notre littérature; nous ne tarderons pas à jouir du beau poëme de *la Navigation*.

4) PAGE 73, VERS 14.

Et, tandis que l'Auster dans son cours orageux
Va porter aux ormeaux des régions lointaines
Les germes qu'il reçut des ormeaux de nos plaines,
Le volage zéphir, doux messager des fleurs,
Emporte de l'amour les gages créateurs,
Et sème dans les champs leur poussière odorante,
Des filles du printemps postérité brillante.

Ces découvertes de la botanique sont ingénieuses, et sont

susceptibles d'être enrichies des images de la poésie. On peut cependant reprocher à quelques poëtes modernes d'avoir été trop loin dans leurs fictions. Qu'on me permette de rappeler ce que j'ai dit ailleurs du poëte Darwin.

« Les journaux anglais, en annonçant la mort de Darwin, lui assignent une place distinguée parmi les poëtes de leur nation ; ils citent surtout comme un chef-d'œuvre son poëme qui a pour titre : *les Amours des Plantes*. Le titre de cet ouvrage a piqué ma curiosité, et je me suis empressé de le lire, persuadé qu'il méritoit tous les éloges qu'on lui a donnés. J'ai été complètement trompé, et je me crois, en conscience, obligé d'en avertir le public.

» Le système sexuel de Linnée a servi de base à ce poëme. Ce système, développé dans nos écoles, étoit susceptible d'être embelli par des fictions brillantes ; l'idée en est très-poétique ; et les anciens, sans connoître la nature comme nous, sembloient déjà avoir pressenti cette découverte ingénieuse ; mais ils avoient su s'arrêter aux limites fixées par le goût et la raison. Daphné changée en laurier, Clytie en tournesol, Thisbé en mûrier, présentent une fiction très-heureuse : ces fictions ne passent point les bornes de la vraisemblance poétique ; et elles ont de plus l'avantage de donner au tableau de la nature des couleurs plus touchantes et plus animées. A l'aspect d'une plante que l'imagination des poëtes représente comme ayant été autrefois un amant, une sœur, un frère malheureux, nous sommes plus portés à lui prêter les sentimens qui nous animent, et nous nous y

intéressons davantage. Cette méthode étoit trop sage pour le poëte Darwin, qui a dédaigné les exemples des anciens, et qui a voulu nous donner une nature qui fût entièrement à lui. Ovide, qu'il appelle avec raison le plus grand magicien de la cour d'Auguste, avoit métamorphosé les hommes en plantes; le poëte anglais métamorphose, au contraire, les plantes en hommes. D'après les anciens, l'ame de Daphné, de Clytie, de Pyrame, dormoit, pour ainsi dire, ensevelie dans un arbre ou dans une fleur. Darwin fait sortir ces illustres morts de leurs poétiques cercueils; il les ranime, il les ressuscite tous; il peuple les champs et les bois de leurs ombres: Dans son poëme, les filles du Zéphire ne sont plus que des revenans, et ses tableaux sont une véritable *fantasmagorie.*

» Non seulement il donne des sentimens aux plantes, mais il leur donne un visage et des formes humaines; il leur prête toutes les passions et tous les usages des peuples civilisés; il donne aux fleurs les caprices et les ridicules de nos petites-maîtresses; il donne partout un masque aux arbres des forêts; il met partout du rouge à la nature; ce qui fait entièrement perdre de vue le spectacle des champs et des bois; ce qui fait croire à chaque page que le poëte a voulu peindre les hommes, et qu'il a pris ses personnages à Tivoli ou dans un bal de l'opéra. Nous allons citer au hasard quelques exemples de ses métamorphoses. Le poëte Darwin veut-il parler de la rose? « La *pensive Alcée*, dit-il, *est » consumée de vains désirs : semblable à la malheu-*

» *reuse Héloïse, elle aime et gémit.* » On ne sait pas trop ce que cette belle phrase veut dire; mais on apprend dans les notes que les fleurs doubles, qui font l'admiration des fleuristes, sont regardées par les botanistes, comme des productions monstrueuses. Dans ces sortes de fleurs, toutes les étamines sont changées en pétales, et elles sont stériles; telle est la *pensive Alcée*, autrement dite *la belle rose trémière.* Cette note ne nous explique pas bien clairement pourquoi la rose ressemble à Héloïse; le poëte auroit dû au moins nous dire quel est l'Abeilard de ce joli monstre végétal.

Passons à une autre: « La tête nonchalamment appuyée » sur son bras, Papavera repose dans une mélancolique apa- » thie; les songes fugitifs et les visions scintillantes de l'ima- » gination se montrent sous mille formes, passent légèrement » au-dessus de sa tête, avec le brillant et la rapidité des » éclairs: fixés par enchantement sur la pelouse veloutée » qui l'entoure, des jeunes gens sensibles et des beautés » touchantes, soupirent avec douceur, fléchissent humble- » ment les genoux, et la regardent d'un œil suppliant. » Vous me demandez, mon cher lecteur, quel est ce *Papavera*, qui se présente avec tant d'éclat, et qui semble être quelque sorcier ou quelque fée de l'empire végétal? Je vais vous satisfaire, mais donnez-moi le temps de recourir aux notes; car on ne comprend rien au poëme, qu'en lisant les commentaires. Ce poëte Darwin ressemble presque aux ventriloques; on les voit, on est auprès d'eux dans un salon; et,

lorsqu'on veut les entendre, on est obligé de prêter l'oreille à la porte ou à la cheminée : or, j'apprends dans les notes que le *Papavera*, entouré *de jeunes gens sensibles* et de *beautés touchantes*, est tout bonnement le pavot des jardins.

» Deux sœurs aimables, les belles Avena, conduisent » leurs troupeaux dans les plaines qui bordent la *Tweed.* » Elles se promènent d'un pied léger le long de la rive si- » nueuse; et, mêlant leur voix argentine au son du chalumeau » champêtre, elles éveillent les échos par des chants qu'a- » mour inspire, et dont la mélodie est analogue à leurs » chastes désirs. » Je vais chercher le sens de cet amphigouri dans les notes, et là je lis que les graminées, telles que l'avoine, ont pour tiges des chalumeaux entrecoupés par des nœuds, et que leurs feuilles sont un excellent fourrage. J'ai été d'abord étonné de voir cet appareil poétique déployé pour l'avoine, qui peut être, il est vrai, un excellent fourrage, mais qui avoit été jusqu'ici oubliée, même par les poëtes allemands, qui ont coutume de parler de tout dans leurs descriptions. Mon étonnement a cessé, quand j'ai vu que Darwin embouchoit aussi la trompette pour le chardon, pour la belle *Dipsaca*, qui se retire d'un *pas languissant* dans le fond des vallées, et qui implore la rosée *d'une voix affoiblie. Quatre jeunes Sylvains*, touchés de ses plaintes, lui présentent une eau pure dans *des vases de cristal; heureuse et pénétrée de reconnoissance*, en recevant ce trésor *de leurs mains*, elle mouille avec grâce,

ses lèvres de corail, dans la liqueur bienfaisante, qui ranime sa force et ses attraits.

» Le lecteur n'aura pas sans doute manqué d'observer ici que Darwin met l'avoine et le chardon beaucoup au-dessus de la rose, dont il ne dit qu'un mot. On sait que ce poëte étoit en Angleterre un partisan enragé de l'égalité; il est très-possible qu'il eût l'intention de détrôner la reine des jardins, et de faire une révolution dans l'empire végétal. Le chardon, dans le poëme de Darwin, a pris la place de la rose, du lis, du laurier, comme nous avons vu parmi nous, à certaines époques, le vice et l'ignorance usurper la place de la vertu et du talent. En faveur de la nouveauté, on passeroit peut-être au poëte cette petite révolution, si on pouvoit comprendre au moins quelques passages de son livre; mais tout y est inintelligible pour les lecteurs vulgaires, et même pour les botanistes. Je n'ai cité que quelques exemples, et j'aurois pu en citer mille.

» *Les Amours des Plantes* me rappellent le calendrier de Fabre-d'Églantine, où l'on avoit mis des légumes à la place des saints. Tel homme qui s'appeloit *Pierre* ou *Joseph*, prenoit le nom du *chou* ou du *navet*. Darwin a mis dans son poëme les hommes à la place des légumes.

» Les *Amours des Plantes* ont eu trois éditions en Angleterre; j'en suis effrayé pour le goût et même pour la raison; il est à craindre qu'on ne s'en tienne pas là. Vous verrez qu'on finira par trouver dans les plantes les *Caractères* de *Théophraste* et de *la Bruyère*: les fleurs auront leurs

Avares, leurs *Misantropes*, leur *Philinte*, leurs *Femmes savantes*, leurs *Précieuses ridicules*; déjà elles se passionnent, elles se parlent, elles finiront par s'écrire, et nous verrons des romans en forme de lettres, où nous aurons à nous attendrir sur les malheurs de la *pervenche* ou de la *marjolaine*. Les arbres des forêts deviendront des personnages importans; les bois auront leurs Athénées et leurs sociétés savantes; la poésie nous y présentera des mathématiciens, des idéologues, et, qui pis est, des philosophes. Je ne sais quel fou a dit, dans le siècle dernier, que chaque animal avoit à son tour le sceptre de la nature; le dix-neuvième siècle ira beaucoup plus loin, il associera les plantes à l'empire de l'homme :

Chaque espèce, à son tour, a régné sur la terre,
Et le règne des choux est à la fin venu.

» Ces réflexions peuvent faire rire, mais elles ont cependant un côté sérieux, J'ai remarqué qu'on avoit beaucoup de penchant à adopter les systêmes les plus bizarres; et plus d'un philosophe qui refuse une ame au roi de la nature, paroît fort disposé à en donner une aux animaux et aux êtres les plus matériels. L'idée du sexe des plantes n'est pas nouvelle; on n'en a jamais tant parlé qu'aujourd'hui, et l'on peut en deviner la raison. Beaucoup de gens s'extasient sans cesse sur les sentimens qui unissent les plantes; ils en parlent très-sérieusement, et non point comme le peintres et les poëtes. Où veulent-ils nous conduire? A nous faire

croire que la matière pense, qu'elle sent, et que l'homme, qui pense et qui sent, n'est aussi que matière. Ils ne croient point à la poésie, quand elle chante les louanges de Dieu; mais ils sont toujours prêts à croire aux fictions les plus absurdes, quand elles viennent à l'appui de leur système plus absurde encore.

» Le poëme des *Amours des Plantes* a donné lieu à un autre poëme, qui a pour titre : *Les Amours des Angles*. Ce dernier poëme est une parodie fort plaisante de celui de Darwin, qui paroît être lui-même une parodie. *Les Amours des Plantes* ont été traduites en français; le traducteur paroît être un homme de goût, si on en juge par son discours préliminaire, et par la pureté de son style : je regrette qu'il n'ait pas mieux employé son talent. »

5) PAGE 74, VERS 2.

Et les plantes, les fleurs, sur la terre arrosée,
Semblent pleuvoir du ciel dans des flots de rosée.

Ovide fait métamorphoser des gouttes d'eau en fleurs.

Et in terram guttæ cecidere calentes;
Vernat humus; floresque et mollia pabula surgunt.

6) PAGE 74, VERS 10.

Et, dans les champs voisins, les fleurs épanouies
Aux rayons du matin, à la chaleur du jour
Fermant leur sein humide, et l'ouvrant tour-à-tour,
Ont mesuré la marche et l'emploi des journées,
Et compté du printemps les heures fortunées.

Tout le monde sait qu'il est des fleurs qui s'ouvrent et se

ferment à différentes heures de la journée; Linnée en a donné une liste, avec laquelle on peut composer une horloge, plus exacte que les horloges des cités. Tous ceux qui ont été à St.-Domingue, connoissent la fleur qu'on appelle l'horloge espagnole; elle s'ouvre tous les jours à onze heures du matin, et se ferme à une heure après-midi; les colons et les habitans de la campagne consultent cette fleur, qui marque régulièrement l'heure de leur dîner.

M. Sue, auteur de la *Physionomonie* comparée de l'homme, des animaux et des plantes, étoit parvenu à faire dans son jardin une horloge de Flore, où le réveil et le sommeil des fleurs lui indiquoient toutes les heures du jour; mais ses nombreuses occupations l'ont empêché de suivre l'exécution d'une idée aussi ingénieuse. Cet estimable naturaliste a traduit l'horloge de Linnée; et sur les notes qu'il a bien voulu nous communiquer, nous avons tracé un cadran, où quelques heures sont marquées par des fleurs :

Le liondent (taraxaconoide) se lève à . .	4 heures.
Le liondent (pissenlit) à	5
Le liondent des prés, à	6
L'œillet barbu, à	7
L'œillet prolifère à	8
Le mourou bleu à	9
Le ficoide napolitain à	10
Le pourpier des jardins, qui se lève de 9 ou 10 heures, se couche à	11

La porcelle hérissée, qui se lève de 7 à 8 heures, se couche à . . . . 12 heures.

Le salsifix à feuilles tigrées, qui se lève de 5 à 6 heures, se couche à 1

Le lampsane ragodioloïde, qui se lève de 7 à 8 heures, se couche à 2

L'œillet barbu se couche à 3

L'alysse siunée, qui se lève de 6 à 7 heures, se couche à 4

7) PAGE 91, VERS 17.

Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique,
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormoient en paix dans le même cercueil.

Pendant les jours de la terreur, les membres des comités révolutionnaires ont fait leurs visites domiciliaires jusque dans les tombeaux de Saint-Denis. La plupart des monumens qui avoient été élevés par la piété, et qui faisoient l'admiration des étrangers, ont été détruits.

Les vénérables restes de Turenne furent trouvés dans le même état qu'ils avoient été ensevelis. La mémoire de ce grand homme en imposa aux énergumènes; ils se contentèrent de l'arracher à son tombeau, et de l'exposer entre quatre planches, dans un caveau où tout le monde alla le voir.

Chacun vouloit avoir une partie de ses précieuses dépouilles; le fameux Camille-Desmoulins lui coupa le petit doigt de la main droite. Ainsi, les malheureux

restes de Turenne furent également victimes de l'admiration et de la fureur de ces hommes pour qui rien n'étoit sacré. Turenne fut transporté en 1795 au jardin des Plantes, d'où il a été transféré au musée de la rue des Augustins, et de là dans l'église des Invalides.

Tous les rois de France, tous les princes et les princesses ensevelis à Saint-Denis, furent aussi exhumés; leurs dépouilles furent entassées pêle-mêle dans une cour voisine de l'église : ce spectacle étrange avoit attiré la foule du peuple. La fière contenance d'Henri IV, qui avoit conservé toute sa barbe, et ses traits adorés des Français, parut faire une vive impression sur la plupart des spectateurs. Mais le fanatisme destructeur l'emporta bientôt sur l'enthousiasme qu'inspiroit cette espèce de résurrection d'un des plus grands rois de France; Henri IV fut placé de bout sur une pierre, et livré ainsi aux insultes d'une multitude furieuse. Une femme s'avança vers lui; et, lui reprochant le crime irrémissible d'avoir été roi, lui donna un soufflet, et le fit tomber par terre. Soit que les militaires aient dans le caractère plus de générosité, soit qu'ils ne considérassent Henri IV que comme un grand capitaine, ils ne partagèrent point en cette occasion la fureur de la populace; un soldat se précipita sur le cadavre du vainqueur de la Ligue; et après un long silence d'admiration, il tira son sabre, lui coupa une mèche de sa barbe, en s'écriant : *Et moi aussi je suis soldat français! Désormais je n'aurai plus d'autre moustache.* Il appliqua à ses lèvres la barbe d'Henri IV, et il ajouta : *Main-*

tenant je suis sûr de vaincre les ennemis de la France, et je marche à la victoire.

On ne pourroit s'empêcher d'être étonné des sentimens opposés qui se manifestoient ainsi à l'aspect des rois exhumés, si le peuple n'avoit pas offert l'exemple de ces contrastes à toutes les époques de la révolution. Il m'a toujours semblé voir deux hommes dans chacun des Français; l'homme élevé sous la monarchie, avec toutes les illusions qui combattoient encore pour elle, et l'homme de la révolution, avec toutes les craintes, toutes les fureurs, et toutes les idées exagérées qui tenoient aux circonstances violentes où nous nous sommes trouvés. On a vu plus d'une fois des hommes assassiner, et pleurer leurs victimes. Combien de fois, la fureur et le respect pour l'autorité qu'ils vouloient détruire, se sont combattus dans l'ame des factieux! Ce peuple, qui entouroit l'échafaud, et qui applaudissoit aux assassinats, a laissé échapper des larmes sur le sort des proscrits. On connoît ce mot d'une femme du peuple, qui venoit d'apprendre la mort de M. de Malesherbes: *Ce M. de Malesherbes*, disoit-elle, *étoit un honnête homme; on ne pouvoit lui reprocher d'autre tort que d'avoir défendu ce pauvre tyran.* Je crois que ce mot mérite d'être conservé; il caractérise admirablement l'esprit du peuple dans la révolution.

Cet esprit se manifeste surtout dans le procès-verbal des exhumations, car on dressoit un procès-verbal des évènemens les plus horribles, et le désordre le plus effréné a toujours été accompagné de toutes les formes, de l'ordre et de

la plus exacte régularité. Ce procès-verbal, qui est signé des officiers municipaux de Saint-Denis, renferme des jugemens très-curieux sur les rois, et qu'on n'auroit pas dû attendre des hommes qui gouvernoient alors; on y rend hommage à Louis XV, et on justifie sa mémoire des soupçons que la malignité avoit accrédités sur le genre de maladie dont il est mort. Les rédacteurs du procès-verbal donnent des éloges à Louis XIV et à plusieurs autres rois de France, à qui ils n'ont à reprocher, disent-ils, que le tort d'avoir porté une couronne.

Le peuple, la municipalité de Saint-Denis et les commissaires du comité de salut public, passèrent successivement en revue tous les illustres morts déposés dans les caveaux de l'église de Saint-Denis. Le corps de Louis XIII étoit parfaitement conservé, comme celui d'Henri IV. La peau de celui de Louis XIV étoit d'un noir de fer. Louis XV étoit déposé à l'entrée du caveau sur les marches, dans une espèce de niche pratiquée dans l'épaisseur du mur; c'étoit là que restoit déposé le dernier roi mort. Le corps de Louis XV, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de langes et de bandelettes, ne conservoit plus aucune forme. Le corps du grand Dauphin et celui de plusieurs princes et princesses, morts dans le siècle dernier, étoient dans une putréfaction liquide. Cette fouille scandaleuse, commencée le 12 octobre 1793, dura jusqu'au 25 du même mois. Toutes les dépouilles des rois furent entassées dans un petit cimetière qui avoisine l'église, et précipitées dans la même fosse. On est parvenu à

sauver quelques monumens précieux ; on les a transportés au musée des antiquités de France. Le directeur de cet établissement, M. Lenoir, a su, par son esprit d'ordre, tirer le parti le plus heureux des débris qui ont échappé au temps et à la révolution.

Cette révolution faite dans les tombeaux de Saint-Denis, peut fournir à l'historien le sujet des tableaux les plus sublimes et des méditations les plus profondes; je ne puis me refuser à citer ici le beau morceau de M. de Château-Briant.

« On voyoit autrefois près de Paris, des sépultures, fameuses entre toutes les sépultures des hommes. Les étrangers venoient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y puisoient une profonde vénération pour la France, et s'en retournoient en disant en-dedans d'eux-mêmes, comme Saint-Grégoire : *Cette nation est réellement la plus grande entre les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la mort; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : *Comment le temple d'*Hammon *a disparu sous les sables des déserts?*

» L'abbaye gothique où se rassembloient ces grands vassaux de la mort, ne manquoit point de gloire : les trésors de la France étoient à ses portes; la Seine passoit à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissoient, à chaque distance tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs; la ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand

étoit assise dans le voisinage ; et l'autre royal de Saint-Denis se trouvoit au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un vaste reliquaire où l'on jetoit les restes du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

» C'est là que venoient tour-à-tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entr'eux (et toujours le dernier descendu dans ces abîmes) restoit sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil; l'autre, ainsi qu'OEdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne d'une éternelle méditation! le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portoient! Il étoit encore tout entier dans son cercueil.. En vain, pour défendre son trône, il sembla se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois; en vain son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis, tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avoit juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les causes de pareils évènemens; elles sont plus haut.

» Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain de *ces princes anéantis*, on pouvoit à peine déposer madame Hen-
« riette, *tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus élo-
» quent des orateurs; *tant la mort est prompte à remplir ces*

» *places !* » En présence des âges, dont les flots écoulés grondent encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'ame entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique, pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines; et à je ne sais quelle odeur de poussière, répandue sous ces arches funèbres, on croiroit, pour ainsi dire, respirer les temps passés. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent, pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux; là, des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressemens des hommes. Écoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer dans tous ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort!

» Lecteurs chrétiens! si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques alloient se dresser dans leurs cercueils, et fixer sur nous leurs regards étincelans, à la lueur de cette lampe sépulcrale? Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois; nous distinguons leur race, nous les reconnoissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Et bien! peuple royal de fantômes, dites-le nous: Voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne? Le trône vous tente-t-il encore?..... Mais d'où vient ce profond silence? d'où vient que

vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils!

» Ah! si nous avions interrogé ces morts champêtres, dont naguères nous visitions les cendres, ils auroient percé doucement le gazon de leurs tombeaux, et sortant du sein de la terre, comme des vapeurs brillantes, ils nous auroient répondu: « Si Dieu l'ordonne ainsi, pourquoi refuserions-» nous de revivre? Pourquoi ne passerions-nous pas encore » des jours résignés dans nos chaumières? Notre hoyau n'étoit » pas si pesant que vous le pensez; nos sueurs mêmes avoient » leurs charmes, lorsqu'elles étoient essuyées par une tendre » épouse, ou bénies par la religion ».

» Mais où nous ont entraînés de futiles descriptions de ces tombeaux déjà effacés de la terre? Elles ne sont plus, ces fameuses sépultures. Les petits enfans se sont joués avec les os des puissans monarques: Saint-Denis est désert. Au lieu de l'éternel cantique de la mort, qui retentissoit sous ces dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, ou le son de son horloge, qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés. »

8) PAGE 93, VERS 9.

O dieux! qui plus que moi vécut dans les alarmes,
Qui fut plus malheureux! Dans l'exil, dans les larmes

J'ai vu fuir ces instans, hélas! qui sont si courts,
Où le cœur n'est ouvert qu'au charme des amours;
A peine citoyen, j'ai perdu ma patrie,
Et j'ai connu la mort sans connoître la vie, etc.

M. l'abbé Paul, auteur d'une excellente traduction de *Cornelius Nepos*, a traduit quelques fragmens de ce poëme; je vais transcrire ici la traduction qu'il a faite des six vers qui viennent d'être cités :

Cuinam, eheu! trepidos plusquàm mihi ducere soles
  Accidit! atque miser quis magis ante fuit!
Exul et illacrymans, hoc vidi abscedere tempus,
  Proh! brevius, sibi quod vindicet unus amor.
Vix civis fueram, amisi civilia jura,
  Ignaro vitæ, mors incunda subit, etc.

Il est difficile de traduire plus exactement et plus élégamment; ces vers ont été publiés avec une traduction en vers latins de l'*Art poétique* de Boileau, qui prouve que M. l'abbé Paul connoît et sait employer toutes les richesses de la langue poétique de Virgile et d'Horace.

9) PAGE 94, VERS 13.

Mais, ô bonté du ciel! l'amitié magnanime
Au fer inexorable arrache sa victime.

Je fus arrêté à Chartres par les ordres de Bourdon (de l'Oise.) Il ordonna aux gendarmes de m'attacher à la queue d'un cheval, et de me faire marcher à coups de plats de sabre. Quelques années après, Bourdon (de l'Oise)

fut proscrit à son tour ; et si j'avois été arrêté à cette époque, je me serois trouvé à côté de lui dans les déserts de Synamary.

Les gendarmes de Chartres furent révoltés de l'ordre de Bourdon (de l'Oise); ils refusèrent d'obéir, et ils eurent pour moi tous les égards qu'on doit au malheur. Je fus traduit devant le comité de sûreté générale; et j'allois être conduit à la commission militaire, lorsque je parvins à m'évader par les soins généreux de M. G....., mon ami. Quelques jours après, je fus condamné à mort par contumace, comme rédacteur de *la Quotidienne*, et exécuté en effigie sur la place de Grêve. Ce n'est que dix-huit mois après que je suis parvenu à faire révoquer ce jugement.

10) PAGE 102, VERS 8.

Et le chou plus modeste, au Pinde dédaigné.

Ce vers fait allusion au reproche ridicule que Rivarol avoit fait au chantre *des Jardins*, d'avoir oublié le chou et le navet. Je crois que le chou étoit moins dédaigné par celui qui l'avoit oublié, que par celui qui avoit remarqué cet oubli. Au reste, M. Delille a terminé cette petite querelle, en faisant de jolis vers sur le chou et le navet, dans sa dernière édition *des Jardins*.

11) PAGE 103, VERS 11.

Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

Les Indiens ont pris le jaune pour la couleur de deuil.

11 bis.) PAGE 107, VERS 5.

Le vertueux Ismen, sous son toit solitaire,
Déploroit des combats la fureur sanguinaire,
Et des champs paternels arrosant les sillons
Le paisible Jourdain arrosoit ses moissons.

Cet épisode est imité de la *Jérusalem délivrée;* j'y ai changé beaucoup de choses, pour l'adapter à mon sujet. Herminie est conduite dans le désert par une passion malheureuse : j'ai changé ce motif; je l'ai représentée dans l'asile du vieillard, poursuivie par les menaces de la guerre et par les rigueurs de la fortune : dans le Tasse, elle n'y fixe point sa retraite, mais elle y vient cacher son amour; j'ai pensé qu'il convenoit mieux à mon sujet de lui faire embrasser la vie champêtre; comme le Proscrit, elle fixe sa demeure dans les champs, elle prend les mœurs pastorales; elle trouve l'amitié, le repos et le bonheur. Le Tasse ne donne point de nom au vieillard qui accueillit Herminie : je lui ai donné le nom d'*Ismen;* dans la *Jérusalem délivrée* ce nom est donné à un magicien, j'ai cru que je pouvois sans inconvénient le donner au vieillard de mon épisode.

12) PAGE 115, VERS 1.

Quel talent, quel génie a, dans ses nobles veilles,
Des simples fleurs des champs égalé les merveilles?

Les arts ont cependant leurs prodiges comme la nature,

et je dois avouer que les fleurs sont très-heureusement imitées par Mme. Roux : tout le monde connoît son beau salon; son talent a été célébré par M. Delille : qu'on me permette de rappeler ici les vers que je lui ai adressés :

Certaine abeille voltigeoit
Parmi les fleurs que votre art fait éclore,
Elle croyoit revoir la rose et le muguet,
L'émail des prés et les pleurs de l'aurore;
Elle croyoit être aux jardins de Flore.
Flore, de vos bouquets admirant les couleurs,
Lui dit : de ton erreur je ne suis point surprise,
Je suis la déesse des fleurs,
Et j'ai fait la même méprise.

13) PAGE 134, VERS 11.

Ces palais étonnés de leurs hôtes nouveaux,

La Convention a tenu long-temps ses séances aux Tuileries.

Hélas! tout doit périr, tout succombe, et le temps
Emporte des humains les grandeurs mensongères,
Les sceptres des tyrans et leurs lois passagères.

J'ai supprimé les vers qui terminoient le poëme dans les deux dernières éditions; je crois pouvoir les rappeler ici :

Un jour nous pleurerons jusqu'aux bienfaits des dieux;
Déjà le doux printemps ne charme plus nos yeux.
Plaisirs de la vertu, félicité du sage,
Non, nous ne perdrons point jusques à votre image;

Il est, il est un bien qui ne doit point périr.
Les beaux jours renaîtront pour ne jamais finir.
Hommes justes, du sein de la nuit éternelle,
Levez vous, et suivez la voix qui vous appelle;
Allez jouir des biens qu'un dieu vous a promis:
L'espoir de ses bienfaits ne vous a point trahis.
Des tyrans et du sort vous fûtes les victimes,
Le trépas fut le prix de vos efforts sublimes.
Un Dieu doit réparer les injures du sort,
Et l'immortalité doit absoudre la mort.

LETTRES
A M. DELILLE
SUR LE SENTIMENT
DE LA PITIÉ.

LETTRES SUR LA PITIÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, 2 mars 1802.

Vous avez célébré et fait revivre la pitié dans vos vers; il vous appartenoit de chanter ce doux sentiment, à vous, Monsieur, qui avez fait passer dans notre langue le génie et l'ame de Virgile. Permettez que je mêle ici mon suffrage à ceux que vous avez le droit d'attendre du public; j'ai éprouvé presque tous les malheurs qui sont le sujet de vos chants; vos vers ont adouci l'amertume de mes souvenirs: en chantant l'infortune, vous la consolez; et, parmi les larmes que vous m'avez fait répandre, il en est quelques-unes pour la reconnoissance.

Dans les tristes loisirs de l'exil, souvent dans la

retraite, et privé de mes livres, je suis quelquefois descendu dans mon cœur; j'ai examiné les sentimens qui se rapportoient le plus à ma situation, et j'ai réfléchi sur la pitié. J'ose, Monsieur, vous adresser ici le résultat de mes réflexions. Je sais toute la défaveur qui m'attend, en traitant un sujet que vous avez traité; mais il est des détails auxquels la poésie ne peut pas descendre, et ce sont ces détails dont je me suis occupé. Je cède, au reste, beaucoup plus à mon penchant qu'à un sentiment présomptueux de mes forces. Vous m'avez fait pleurer, et je n'ai plus d'amour-propre; vous combattez l'égoïsme, vous faites triompher l'humanité; et, sans trop songer à ce qu'on pourra dire de ma témérité, je n'ai pu résister à l'envie de me ranger sous vos drapeaux.

Votre but, Monsieur, en chantant la pitié, est de la représenter comme la première des vertus sociales. L'origine que vous donnez ainsi à la société, est beaucoup plus noble que celle que lui ont donnée les philosophes; et votre hypothèse me semble plus ingénieuse et plus vraie que la plupart des systèmes qu'on a faits sur la formation du contrat social.

Ce sentiment, qui intéresse les hommes les uns aux autres, et qui par son essence renferme le prin-

cipe d'un rapprochement, d'une association nécessaire, devoit en effet être placé parmi les premiers liens de la société; il doit même être compté au rang de ses principes conservateurs. Si, parmi les hommes, la somme des maux l'emporte toujours sur la somme des biens, si dans les états les mieux ordonnés il se trouve encore un si grand nombre d'hommes qui ne participent point au bonheur qui semble leur être promis, quel sentiment peut offrir de plus douces compensations que celui qui tend à adoucir les rigueurs de l'infortune, et qui vient sans cesse au secours de ceux qui sont le plus mal partagés? Quel sentiment est plus propre à maintenir l'équilibre dans l'état social, que celui qui nous aide à réparer les injustices du sort, et qui, dans les sociétés où les malheureux sont abandonnés, rend les citoyens plus généreux que la cité, et l'homme meilleur que les loix.

La nature a donné aux êtres foibles plus de moyens de toucher les cœurs, et ces moyens leur ont toujours été donnés en proportion de leur foiblesse. Les femmes pleurent plus facilement que les hommes, parce qu'elles sont plus foibles, et qu'elles ont plus souvent besoin d'invoquer dans les autres le sentiment de la pitié. L'enfant au berceau n'a

que ses larmes pour appui ; il ne fait que pleurer ; et la pitié a si peu de force pour lui résister, que l'enfant devient en quelque sorte, par ce sentiment, aussi fort que ceux qui l'entourent. A mesure que l'homme se fortifie, il perd la faculté des larmes, qui lui devient plus inutile.

On peut faire la même observation, par rapport aux rangs de la société. Les hommes qui sont dans les rangs élevés pleurent moins facilement, lors même qu'ils éprouvent quelque malheur. La douleur est plus apparente dans les dernières classes du peuple, et les larmes coulent plus aisément sous le chaume que sous les voûtes de marbre de nos palais. Si un peintre représentoit dans un tableau un homme puissant, pleurant sur ses maux, au milieu de l'appareil de sa puissance, il feroit un contre-sens qui ne manqueroit pas de choquer tous les spectateurs. Les larmes ne siéent point à la majesté. Timante, peintre grec, dans un tableau du sacrifice d'Iphigénie, avoit représenté Ulysse et Calchas fondant en pleurs ; mais il n'avoit pas voulu qu'on vît les larmes d'Agamemnon : le chef des Grecs étoit représenté le visage couvert d'un voile. Ce n'est pas cependant que les hommes puissans soient plus exempts de chagrins que les autres hommes ; mais,

au faîte du pouvoir où ils sont montés, s'ils sont impuissans contre les traits de la douleur, quel appui peuvent-ils trouver dans ceux qui sont restés au second rang. Jupiter ne pleure point dans l'olympe; on n'a jamais entendu les gémissemens d'Hercule. Il est vrai qu'Homère fait pleurer Achille; mais les larmes poétiques de ce héros n'ont pu trouver grâce devant le judicieux Platon. On voit rarement pleurer les conquérans, les maîtres de la terre; les vaincus ne sauroient sécher leurs pleurs. Il n'en est pas de même de l'être foible dans l'état social; il a sans cesse besoin d'intéresser les autres hommes qui peuvent plus que lui, et la force expansive de sa douleur est en raison de sa propre impuissance: ordre admirable, dans lequel la foiblesse a son empire, qui fait céder la force elle-même; où l'infortune a son pouvoir, qui balance quelquefois l'éclat de la prospérité.

Je sais que ces idées ont dû perdre quelque chose de leur réalité dans les temps modernes. La Pitié, qui avoit des autels chez les anciens, n'en a plus parmi nous. Dans l'enfance du monde, dans les jours où la terre commençoit à se couvrir d'habitans, un homme ne fut jamais indifférent pour un autre homme; l'humanité fut alors la première des ver-

tus, et l'axiôme, *res est sacra miser*, fut long-temps gravé dans les cœurs, avant qu'il fût écrit dans les livres des sages. La pitié rappeloit chez les anciens l'idée de toutes les vertus, et le mot de *pietas* exprimoit à la fois l'intérêt qu'on porte au malheur, le respect pour les dieux, l'amour pour les parens, le dévouement à la patrie. Les poëmes d'Homère sont remplis des scènes attendrissantes de la pitié; dans les fictions des premiers poëtes, les larmes furent représentées comme les messagères des dieux sur la terre; le divin auteur de l'*Iliade* cache des larmes dans la ceinture de Vénus, pour montrer que la mère des amours ne règne pas moins par les pleurs que par les grâces et les ris. Le sentiment de l'amour commence quelquefois par la pitié. Les peintres ont souvent donné des pleurs à la beauté pour la rendre plus intéressante. L'art oratoire et l'art dramatique ne furent souvent que l'art de faire verser des larmes. Lorsque la poésie des premiers âges a voulu embellir l'aurore, elle n'a cru pouvoir mieux faire que de lui donner des pleurs; les pleurs eurent toujours le don de plaire et d'intéresser, et cette image touchante a été consacrée dans toutes les langues. Ainsi la Pitié prêtoit ses larmes au génie; elle prési-

doit à la naissance des arts, et veilloit à la conservation des mœurs.

Cette bienveillance réciproque, qui émane du sentiment de la pitié, contribua long-temps au bonheur des sociétés; mais, en toute chose, il est un but qu'il est dangereux de dépasser. L'habitude que les hommes contractèrent, de se réunir en trop grand nombre dans les mêmes lieux, diminua le penchant qui tendoit à les rapprocher; peu à peu le sentiment moral de la pitié s'affoiblit, et l'égoïsme prit naissance dans les cités populeuses. A force de rester au milieu d'un grand nombre d'hommes, on s'intéresse moins à leur sort; on se recherche plus par le besoin réciproque de se distraire que par celui d'éprouver de tendres affections: on y calcule trop le parti qu'on peut tirer de ses semblables, pour qu'on s'occupe de l'idée de les soulager. Les habitans d'une grande ville, tous occupés de l'unique affaire d'avancer leur fortune, se regardent entr'eux comme des concurrens, et non comme des êtres de la même origine; ils ne sont guère occupés, d'après cela, que des moyens de se nuire et de se surpasser. Un homme marchant à côté d'un autre homme qui se précipite au même but que lui, n'est frappé que de l'idée d'un obstacle à vaincre, d'une

difficulté à surmonter. Je n'ai jamais pu me figurer une grande cité, qu'en me la représentant sous l'image d'un torrent où les vagues, entraînées par une pente commune, se choquent et se brisent, tantôt s'abîment, tantôt se montrent à la surface, et n'ont aucun lien qui les unisse et qui les rapproche : ainsi, les passions, qui font mouvoir une grande cité, se croisent et se heurtent sans cesse. Les hommes se suivent, se déplacent, se montrent, et disparoissent presqu'au même instant ; ils marchent ensemble, mais ils ne tiennent point les uns aux autres ; ils n'ont presque rien de commun que la pente qui les emporte ; ils ne sont réunis par aucun sentiment, ils ne connoissent point la pitié.

Personne, Monsieur, n'a mieux senti que vous cette vérité ; aussi dans votre poëme vous célébrez d'abord la Pitié dans les campagnes. Vous n'avez pas de grands malheurs à peindre ; mais vos tableaux n'en sont pas moins pathétiques ; ce qui prouve qu'on s'attendrit plus facilement par des images champêtres, et que la Pitié a spécialement placé son culte dans les champs. Dans les autres parties de votre ouvrage, vous peignez les malheurs des cités, dans les alarmes des guerres civiles et dans les fléaux d'une révolution. Ce n'est plus

cette Pitié touchante qui inspiroit la muse champêtre, c'est un sentiment mêlé d'horreur, qui fait éprouver une impression douloureuse et pénible ; les malheurs y sont trop accumulés, pour que la pitié ne dégénère pas souvent en un sentiment vague.

La Pitié est plus touchante dans les champs, parce que les idées y sont plus simples ; on pourroit ajouter que les objets sur lesquels peut s'exercer la Pitié, y sont plus saillans et plus distincts, par leur contraste avec l'ordre qui règne dans les saisons, et l'harmonie inaltérable de la nature. Bernardin de Saint-Pierre observe que le sentiment de l'innocence est le premier mobile de la Pitié ; cette idée peut encore nous servir à expliquer pourquoi la Pitié a conservé des impressions plus vives dans les champs que dans les villes. En effet, les mœurs des champs sont en général moins corrompues. Un des morceaux les plus pathétiques de la poésie anglaise est le *Village abandonné* de Golsmidt. Chaque trait de ce tableau rappelle l'innocence d'un pasteur et les mœurs d'hommes bons et simples ; la Pitié s'attendrit aisément sur leur sort, et ce doux sentiment ne se mêle à aucun sentiment pénible. Le poëte anglais nous auroit peut-être

moins intéressé, en nous représentant les ruines d'une grande ville; la destruction d'une grande cité n'offre point de contraste pour l'esprit, point de repos pour l'ame, et la monotonie du tableau nuit à l'effet. Les malheurs qu'on éprouve dans une grande ville, et surtout dans une ville corrompue, semblent plus mérités, et la Pitié a moins de larmes à répandre.

Cette idée me paroît venir merveilleusement à l'appui de votre hypothèse, sur l'utile influence de la Pitié dans l'état social. En effet, on a dû remarquer que ce sentiment se manifeste beaucoup moins vivement en faveur des êtres dangereux et nuisibles à la société. Nous plaignons le malheureux qui vient d'être condamné à mort; mais il suffit de nous rappeler son crime pour étouffer en nous les émotions de la Pitié. Voyez expirer Néron; si vous ignorez ses forfaits, vous déplorerez sa destinée; mais vos larmes ne couleront point, si vous avez lu Suétone ou Tacite. La Pitié tient essentiellement au sentiment de la justice; et c'est sous ce rapport qu'elle doit être placée parmi les principes conservateurs de l'ordre social.

Dans les siècles moins corrompus, dans les lieux où l'homme est meilleur, la Pitié a plus d'em-

pire ; elle se taît, dès que l'homme se déprave ; elle fuit les lieux où l'on abuse des institutions sociales. Quand la population des cités tend à se corrompre, elle se retire dans la solitude ; c'est là qu'elle trouve des mœurs moins dépravées, et des cœurs moins indignes des plaisirs qu'elle fait éprouver.

Il n'est peut-être dans toute notre Europe policée, qu'un seul asile pour la Pitié, telle qu'on nous la peint chez les anciens, et cet asile est dans un désert inaccessible ; je veux parler de l'hospice du St.-Bernard. Ce n'est pas cependant qu'une population comme celle de nos grandes villes soit tout-à-fait incompatible avec l'idée de la solitude ; mais cette solitude n'est autre chose que l'isolement ; c'est presque la solitude de l'état sauvage. Beaucoup de gens vivent seuls au milieu de la foule, ils n'ont pas pour cela les qualités de la vie retirée. Les autres se répandent dans ce monde tumultueux ; ils sont au milieu du bruit, et leur cœur ne les a jamais avertis de la présence de leurs semblables. Il n'en est pas de même dans la retraite des champs ; on peut y vivre dans la solitude, mais l'ame n'y est point solitaire ; elle s'y entoure à loisir d'objets chéris ; les sentimens affectueux y trouvent moins de sujets de distraction ; on y aime,

mieux; on y aime plus long-temps; un homme y est toujours compté pour quelque chose, et l'infortune y perd plus rarement ses droits à la Pitié. C'est surtout dans les champs que les sentimens conservent toute leur délicatesse; la délicatesse est à l'humanité, ce qu'à la beauté est la grâce. Souvent un regard, un mot, est un acte de bienfaisance. Dans les villes, au contraire, on connoît moins le sentiment des convenances : l'amour-propre est le mobile du bien comme du mal; on y prodigue des bienfaits de la même manière qu'on y prodigue les outrages, et les hommes n'y connoissent point la douce expansion, l'abandon généreux, la cordialité franche, les heureux sentimens que la Providence nous a donnés pour nous secourir les uns et les autres, et qu'elle a tirés des trésors de sa bonté pour le maintien de l'ordre social.

Le spectacle presque habituel de la misère qui règne dans les grandes villes, doit accoutumer l'ame à l'indifférence. Une fois que les hommes ont cessé de nous intéresser, leur infortune n'est plus qu'une image odieuse qui blesse la vue, sans toucher le cœur; l'esprit dirige encore ses spéculations vers l'humanité, mais c'est toujours l'huma-

nité en général, et l'on sait que cela n'engage à rien. On s'attendrit encore à la lecture d'un roman, à la représentation d'un drame; on aime à penser que les malheurs sur lesquels on pleure, sont imaginaires, et qu'ils n'imposent point l'obligation de les soulager; mais on redoute la vue d'un malheur réel; on s'en éloigne comme d'un objet incommode; on le fuit comme un mal contagieux. Quelquefois votre malheur excite la compassion; mais il faut que vous vous trouviez dans une situation piquante et dramatique; vous ne ferez point répandre de larmes, si vous êtes malheureux comme tout le monde. Qu'un homme soit écrasé sous la chute d'une tuile, personne ne pleurera; mais si un acteur expire en jouant la tragédie, sa mort deviendra le sujet d'un deuil public. Ainsi, il faut que l'infortune soit, en quelque sorte, *encadrée*, pour attirer les regards; la vaine curiosité, un frivole intérêt, devient la source de la Pitié; c'est ce qui a fait dire sans doute que les gens du monde étoient difficiles en malheurs.

Le sentiment de la pitié n'est pas seulement étouffé par le spectacle habituel de la misère, mais par le spectacle même du luxe qu'on étale dans les villes. Le luxe dirige insensiblement toutes les

idées vers la richesse ; c'est ce signe apparent de la félicité qu'on recherche, qu'on admire presque exclusivement; il en résulte que l'infortune est abandonnée, et reste isolée dans un coin du tableau. L'idée de la pitié devient une idée injurieuse; il n'est pas rare de voir des hommes se menacer de leur pitié, comme ils se menaceroient de leur colère ou de leur mépris. Aussi la honte fait-elle toujours plus pour cacher la misère, que l'humanité pour la secourir.

L'émulation de luxe qui règne dans les grandes cités, intercepte les secours de la pitié entre les mains des riches. Les besoins qu'ils se sont faits ne sont pas moins impérieux que ceux que la nature leur a donnés : le superflu devient une chose d'une nécessité absolue, et l'envie de paroître avec éclat fait plus de malheureux que la mauvaise fortune. On a compté à Paris cent mille pauvres ; ce calcul s'élèveroit bien plus haut, si on comptoit les pauvres que fait la vanité, ces mendians dorés à qui le vulgaire porte sottement envie. Quatre villages, dit quelque part Montesquieu, ne suffisent pas quelquefois pour enrichir un grand seigneur prêt à devenir misérable, ou un misérable prêt à devenir grand seigneur. Il est plus difficile d'enrichir la

pauvreté de luxe que la pauvreté d'état. Il manque bien plus de choses aux habitans de la chaussée d'Antin qu'à ceux du faubourg St.-Marceau. Ceux que la fortune a favorisés se plaignent plus de ses rigueurs que ceux qu'elle accable. Comment la Pitié seroit-elle écoutée, dans une ville où tout le monde se plaint, où tout le monde est pauvre ?

A ces causes d'insensibilité et d'indifférence, s'en joignent beaucoup d'autres, surtout dans les momens de trouble. Quand le peuple a secoué le joug de l'autorité, beaucoup d'hommes profitent de cette occasion pour secouer celui de la reconnoissance, et ils ne manquent pas de prétextes pour voiler leur ingratitude des couleurs du bien public. C'est vainement qu'on viendra nous dire qu'il est grand, qu'il est beau de faire des ingrats; personne n'est jaloux de cette sorte de gloire. L'ingratitude est le vice qui déplaît le plus aux hommes, parce qu'il attaque ce qu'ils ont en eux de plus noble et de plus délicat, le sentiment de l'humanité.

Il faut avouer aussi que, dans les derniers temps, le malheur s'est montré quelquefois indigne du sentiment de la pitié ; il est si peu d'hommes qui sachent résister à l'épreuve d'une longue adversité.

Combien au contraire n'en a-t-on pas vu à qui les revers ont arraché le secret de leur bassesse, et qui, dans leur chute, sont descendus beaucoup plus bas que leur fortune! Ils n'ont inspiré que le mépris, et ce mépris a été d'autant plus profond, qu'on est presque toujours plus exigeant envers les malheureux. Les jugemens de ceux qui voient d'en haut sont ordinairement plus sévères que les jugemens de ceux qui regardent d'en bas; et l'on se montre toujours ingénieux à trouver des fautes à ceux qui sont tombés dans l'infortune, sans doute pour se ménager des prétextes de ne pas les secourir. Les prétextes de ce genre n'ont malheureusement pas manqué à l'indifférence; et le malheur, en perdant sa dignité, a perdu une partie de ses droits à la compassion.

J'ai quelquefois réfléchi sur la sévérité des jugemens qu'on porte envers les malheureux, et j'avoue que je n'ai pu en trouver la cause que dans la bizarrerie de l'esprit humain. J'avois lu dans les historiens que les dames romaines, en applaudissant aux jeux sanglans des gladiateurs, exigeoient que les vaincus expirassent avec grâce. Ce trait m'avoit toujours paru incroyable; mais il a bien fallu le croire, quand j'en ai vu les exemples se

multiplier dans nos sociétés modernes ; j'ai vu partout les hommes les plus pusillanimes, les plus incapables de supporter la douleur, reprocher aux malheureux de ne savoir ni souffrir, ni mourir; j'ai vu dans les cercles les plus corrompus, des censeurs plus qu'indulgens pour eux-mêmes, blâmer sans pitié la conduite des hommes qui ont succombé, et parler sur ce point de manière à faire entendre que la vertu, comme certaines fonctions pénibles, tient plus particulièrement à la classe infortunée, et que ceux qui sont dans l'adversité, indignes de figurer dans le beau monde, ne sont tout au plus bons qu'à être vertueux.

Une des idées les plus affligeantes, c'est de voir que les époques où les hommes ont le plus besoin du sentiment de la pitié, sont toujours celles où ce sentiment s'affoiblit davantage dans le cœur humain; et notre révolution offre plus d'une preuve de cette triste vérité; en multipliant les sujets de nos larmes, elle semble avoir tari leurs sources; et sans m'arrêter ici aux profondes douleurs qu'elle nous a laissées, je ne veux parler que des peines que fait éprouver la pauvreté. La manière dont nous avons vu accumuler tant de richesses a contribué à les déconsidérer, et l'idée de la bassesse en-

richie a consolé ceux que la révolution a ruinés. Plusieurs des hommes riches qui sont tombés dans l'indigence, supportent leur nouvel état avec une résignation dont on ne les auroit pas cru capables. Dès que la pauvreté a cessé pour quelques hommes d'être le plus grand des malheurs, sa vue a dû causer des émotions moins vives, et tout, jusqu'à cette philosophie sublime qui fait supporter l'infortune à ceux qui ont cessé d'être riches, semble avoir altéré les sources de la pitié, ce qui est peut-être un malheur pour l'humanité en général; car il est beaucoup d'hommes encore, comme je l'ai déjà dit, qui ne savent point être pauvres.

La pauvreté, à la suite d'une révolution comme la nôtre, se rattache à l'idée d'une bonne conduite; souvent ces mots seuls, *je suis resté pauvre*, ont suffi pour la justification d'un homme accusé au tribunal de l'opinion. Ceux qui ont une ame élevée peuvent se consoler de cette manière. Il en est d'autres qui ont tout perdu dans le nouvel ordre de choses, et qui se consolent en se rappelant des temps chers à leur amour-propre. J'ai vu des hommes plus vains de leurs titres depuis qu'ils les ont perdus, qu'ils ne l'étoient dans tout l'éclat de leur fortune. J'ai vu de vieux serviteurs de la patrie sous

les rois, sourire encore à leurs honneurs éclipsés, et s'écrier avec un secret orgueil : *voilà ce que fut autrefois le pauvre Bélisaire!* Les souvenirs qui les environnent sont comme ces ruines augustes, qui parlent encore au voyageur de la splendeur de Tyr et de Babylone. J'ai toujours remarqué qu'on n'oublioit jamais les faveurs de la fortune, mais qu'on oublioit aisément ses rigueurs. Quand on passe d'une condition obscure aux premiers rangs, on oublie le passé ; quand on tombe du premier rang au dernier, on se rappelle toujours ce qu'on a été. Les parvenus n'ont point de mémoire, et ceux qui sont tombés vivent encore de souvenirs. Ces souvenirs peuvent consoler un moment ; mais cette consolation n'est pas de longue durée ; elle n'est point d'ailleurs à la portée de tout le monde. Toutes les infortunes n'ont pas ainsi leur orgueil et leur gloire; il est beaucoup d'infortunés qui n'ont point d'heureux souvenirs; la plupart se laissent accabler par les maux qu'ils éprouvent, et la prospérité passée ne fait qu'accroître pour eux le chagrin du présent. La pauvreté, surtout parmi les gens du beau monde, est toujours avilie ; elle se présente toujours sous des traits hideux ; elle est plus que jamais méprisée.

Je dois ſaire ici une autre observation dont on sentira peut-être mieux la vérité.

Notre révolution n'a présenté d'abord qu'une guerre entre les pauvres et les riches, l'affreux génie de la terreur s'est long-temps caché sous les haillons de la misère; c'est toujours au nom de la classe indigente que la licence a dicté ses homicides arrêts; le souvenir s'en est malheureusement conservé; et ceux qui sont restés riches, ne s'accoutument pas facilement à l'idée de ne voir qu'un infortuné dans un homme qui implore leur pitié. Je ne parle pas ici des nouveaux riches qui n'ont pas les mêmes motifs d'indifférence; les uns mettent autant de soins à cacher leur fortune, qu'ils en ont mis à cacher les crimes qui les ont enrichis; les autres, plus avides de paroître, ne songent qu'à faire savoir au public qu'ils ont changé d'état, et les moyens que leur offre la bienfaisance ne sauroient suffire à leur vanité.

Pénétrez dans l'asile du pauvre, vous ne verrez à ses côtés que des gens plus pauvres encore que lui; vous verrez toujours la misère consolée par la misère. Qu'un homme meure de faim dans la rue, vous ne verrez se rassembler autour de lui que des

gens du peuple : je n'ai jamais vu un homme ou une femme descendre de voiture pour secourir un malheureux. Les gens qui vont en voiture ont bien d'autres choses à faire. Ainsi l'humanité est étouffée par l'égoïsme ; l'égoïsme a préparé tous les maux de la révolution, et, pour comble de malheur, il vit encore pour nous empêcher de les réparer.

Je ne répéterai cependant point ici les plaintes bannales qu'on a faites tant de fois contre l'égoïsme, pendant les époques orageuses de la révolution : elles étoient d'autant plus ridicules, qu'elles étoient presque toujours dans la bouche des égoïstes eux-mêmes. Il n'étoit plus temps de déclamer ; tout le mal étoit fait, et l'égoïsme étoit devenu une suite nécessaire de la situation violente où nous étions placés. Tous ceux qui n'étoient pas tourmentés par l'ambition ou par le fanatisme du moment, trembloient pour eux-mêmes ; chacun sentoit sa propre douleur, et gardoit sa pitié pour soi. Il est dans l'homme un principe qui parle plus haut que tous les sentimens, c'est celui de sa conservation. Au milieu du tremblement de terre de Lisbonne, les habitans de cette malheureuse cité, tous occupés d'échapper au désastre, ne s'arrêtoient pas à gémir

les uns sur les autres; et nous avons été long-temps comme dans le tremblement de terre de Lisbonne.

Je sais que la pitié, dans ces temps malheureux, s'est fait entendre encore quelquefois; mais ce n'étoit plus cette bienveillance naturelle qui s'étend à tous les hommes; trop souvent elle prenoit sa source dans l'esprit de faction. On ne pleuroit pas sur les malheurs de l'humanité, mais sur les malheurs d'un parti. On ne s'attendrissoit point sur votre infortune, parce que vous étiez un homme, mais seulement parce que vous aviez défendu une opinion. Au reste, nous n'avons pas le droit de nous montrer fort difficiles sur le sentiment de la pitié, et nous devons l'encourager partout où on le trouve, quels que soient sa cause et son motif. J'ai souvent gémi sur les maux que nous a causés l'esprit de parti; mais j'avoue que je suis quelquefois tenté de les lui pardonner, quand je songe que c'est presque le seul mobile qui nous ait encore fait faire quelque bien, en conservant en nous le principe des affections généreuses.

Je sais que l'esprit de parti a beaucoup contribué à dénaturer le cœur humain; mais telle étoit notre situation, qu'il a fallu quelquefois chercher le bien dans le principe même du mal. Il n'est point

d'ailleurs de chef de parti que le malheur n'ait quelquefois désarmé, et qui n'ait essuyé quelques larmes. J'ai vu dans la révolution des hommes capables tout à la fois de vous dénoncer à la tribune, et de vous donner chez eux un asile contre les fureurs de la multitude; les hommes neutres, au contraire, semblables aux cadavres rangés dans les tombeaux, sont restés dans un état immobile; on ne peut pas les accuser des crimes qu'on a commis; mais qu'ont-ils fait pour les prévenir ou les réparer ? Ils n'ont eu qu'une vertu négative; ils nont poursuivi ni sauvé personne; leur ame ne fut jamais ouverte aux passions furieuses; mais, au milieu de tant d'infortunes, ils n'ont jamais connu la pitié.

Vous ne croirez-pas sans doute, Monsieur, que je fais ici l'apologie de l'esprit de parti; ceux qui s'y sont livrés avec fureur et qui se sont souillés des plus noirs forfaits, sont inexcusables à mes yeux comme aux vôtres; j'ai mis mon courage à les combatre; j'ai plus d'une fois été leur victime; mais il est un grand nombre d'hommes qui se sont laissés entraîner par l'enthousiasme, sans se déshonorer par des crimes; leur exaltation pouvoit naître d'un sentiment généreux : dans les temps de calamité publique, l'erreur peut avoir une excuse, mais l'indifférence n'en a point.

LETTRE SECONDE.

Paris, 10 juin 1802.

Lorsque les sociétés se corrompent, et que les sentimens de la nature s'effacent du cœur humain, la religion dispose encore les hommes à la pitié, et je dois dire ici que la religion chrétienne est plus propre qu'aucune autre à maintenir cette bienveillance réciproque : sa morale nous recommande de secourir le foible; elle ordonne au luxe d'aider la pauvreté. Lorsque l'orgueil divise les hommes, elle leur rappelle qu'ils sont frères; elle rapproche les intervalles des rangs; et à sa voix, l'homme puissant descend du trône pour visiter l'asile de l'indigent. La religion chrétienne nous montre sans cesse un Dieu de miséricorde; la plupart de ses cérémonies donnent à la pitié une sorte de solennité touchante; j'oserai même dire qu'elle est favorable à l'humanité, par cette austérité même que la philosophie lui a reprochée. Elle rappelle l'homme à la pitié, en entretenant dans son cœur cet état de

mélancolie qui le dispose à aimer ses semblables et à s'attendrir sur leurs maux. Aux yeux de l'homme religieux, le malheur a quelque chose d'auguste et de divin. La vue de l'infortune, de la pauvreté, rappelle à un catholique l'origine du culte de ses ancêtres. Notre religion est née sous le chaume des pêcheurs; elle s'est propagée au milieu des persécutions; ses autels furent d'abord placés dans des tombeaux; les larmes furent, pour ainsi dire, ses premiers apôtres. En même temps que sa doctrine nous ordonne d'aider les malheureux, ses annales et la vie de ses instituteurs nous offrent des exemples et des expressions pathétiques pour consoler l'infortune. Placez auprès du lit d'un malade, dans l'humble retraite du pauvre, le plus éloquent des philosophes, il fera, comme Sénèque, des sophismes à perte de vue sur la vanité des richesses, et sur la fragilité des biens de la vie; le pauvre ne sera point consolé; le malade ne sourira point à son consolateur. Mettez à la place de l'éloquent Sénèque, le plus simple des vicaires de paroisse; il portera, d'un seul mot, la consolation dans l'ame de ces malheureux. « Vous êtes pauvres, leur dira-t-il, le premiers apôtres de votre Dieu l'ont été comme vous; vous souffrez, le Dieu que nous adorons

a souffert aussi. » Qui consolera cet infortuné qui marche au supplice, qu'il n'a peut-être point mérité ? Ce n'est pas la philosophie, qui ne lui citera point d'exemples, et qui n'a point d'espérances à lui donner. Cette tâche sublime est encore réservée au ministre de l'évangile; il ouvrira le ciel et l'avenir à celui que le présent accable, et qui n'a plus d'espoir sur la terre; il lui montrera le Dieu des chrétiens sur la croix, et le triomphe du repentir ou de l'innocence dans une autre vie. Vous avez, Monsieur, développé cette idée dans votre troisième chant; et les vers où vous représentez la religion, encourageant et consolant une famille malheureuse, m'ont toujours rempli de la plus vive émotion.

Quand la religion ne seroit pas prouvée par les miracles, par l'excellence de sa doctrine et par le témoignage des siècles, il me suffiroit, pour y croire, de lui avoir vu essuyer une seule des larmes qui ont coulé dans les jours malheureux de notre révolution. Par elle, les cachots étoient moins affreux, les chaînes moins pesantes, l'approche de l'échafaud moins horrible; combien de malheureux durent la vie aux secours ordonnés par elle! combien de proscrits, abandonnés de tous ceux qui leur

étoient chers, durent un asile à ses inspirations bienfaisantes ! Elle entretenoit ainsi le feu sacré de la Pitié au milieu des horreurs de la tyrannie, et c'est à elle peut-être que nous devons, dans les derniers temps, d'avoir conservé quelque chose de la nature humaine.

Je ne veux pas dire cependant que l'esprit religieux ait essuyé toutes les larmes de la révolution; depuis long-temps la religion avoit perdu son influence sur l'esprit du peuple ; l'homme, resté seul aux prises avec son infortune, ne connoissoit plus cette douleur touchante qui se mêle à l'espoir de l'avenir. Nous étions arrivés à cette époque malheureuse, où la corruption est à son comble, où la voix de l'humanité n'est plus entendue. Lorsque le peuple romain applaudissoit au théâtre ce vers de Térence : *homo sum, nil humani à me alienum puto*, Rome avoit pour modèles les vertus des Scipions, Jupiter étoit adoré au Capitole, et le respect pour les mœurs antiques n'étoit point encore effacé de l'esprit des Romains. Il arrive pour toutes les sociétés humaines une époque fatale, où la mémoire des ancêtres n'est plus révérée, où les peuples dédaignent les institutions religieuses; cette époque voit bientôt se tarir la source des sentimens et des

vertus qui tendent à réunir les hommes. Dès que la corruption a détruit le respect des générations pour celles qui les ont précédés, lorsque l'incrédulité a fermé le livre de la morale divine, ce livre dont les pages étoient écrites dans les cieux afin que tout le monde pût y lire, les exemples de la vertu et l'expérience des siècles se trouvent perdus pour l'âge présent; et les peuples, privés du guide de la religion qui leur servoit de point de ralliement, s'égarent dans la nuit des théories et des systêmes. Chaque génération reste isolée au milieu des siècles, chaque peuple est isolé dans l'univers, chaque homme reste seul au milieu de sa nation, chacun se fait des principes conformes à ses passions, à ses goûts, à ses idées; tout rentre dans les limites de l'intérêt personnel; l'anarchie s'introduit dans le monde moral, et menace l'ordre politique; toutes les affections, bornées à une sphère étroite, n'ont plus ce développement qui les élève à l'héroïsme, et la pitié, l'humanité, tous les sentimens dont l'effet se dirige hors de l'être qui les éprouve, se trouvent, par leur nature même, bannis du cœur humain.

Lorsque les hommes sont arrivés à cet état de corruption, qui étouffe en eux la pitié, ils veulent

encore en affecter le langage, et cette affection ne fait qu'altérer davantage tous les sentimens d'humanité, en les exagérant. « O mon cher Aza! dit la » jeune Péruvienne, en parlant des mœurs de l'Eu- » rope moderne, si les démonstrations de zèle et » d'empressement dont on décore ici les moindres » devoirs, étoient naturelles, il faudroit que ces » peuples eussent plus de bonté, plus d'humanité » que les nôtres; cela se peut-il penser? » Il semble que ces hommes si polis, tremblent d'être vus de trop près et d'être devinés. Ils se cachent sous l'emphase des hyperboles; une politesse étudiée et féconde en belles maximes, laissent entr'eux un espace toujours désert, et le langage des sentimens affectueux dégénère en un froid jargon, auquel on ne sauroit attacher aucun sens. On ne voit que des gens qui parlent d'un sentiment qu'ils n'éprouvent point; ils sont toujours *désolés, désespérés*, pour la moindre chose qui vous arrive; nouveaux pharisiens, ils écriroient volontiers le mot de *sensibilité* sur les franges de leurs habits; et, par une dérision cruelle, tandis que la douleur reste sans consolation, que l'infortuné demeure sans secours, le mot d'humanité est dans toutes les bouches; on le répète dans toutes les tribunes, il est dans tous les livres; les bourreaux le prononcent du haut des

échafauds; et, lorsque des milliers de victimes expirent sur l'autel des furies, tout un peuple chante en chœur des hymnes à la Pitié.

Pour comble de malheur, la société ne manque jamais alors d'être inondée d'une foule de sophistes qui décomposent le cœur humain, et qui expliquent tout par des chiffres; ils veulent tout analyser; ils veulent rendre compte de tout, et le charme des idées morales s'évanouit sous la sécheresse de leur doctrine. Donnez une rose à ces hommes qui veulent toujours procéder par l'analyse; ils n'admireront ni ses couleurs, ni son parfum : ils voudront vous dire de quoi elle est composée; ils la jetteront au creuset, et ce ne sera plus cette fleur qui charmoit les regards et l'odorat. C'est ainsi que les sophistes ont traité le cœur humain. Les larmes ne sont plus pour eux qu'une vapeur légère, qui s'échappe par une combinaison physique, et l'homme qui pleure n'est plus qu'une espèce d'alambic, dont ils calculent froidement tous les résultats. Lorsque cette doctrine s'accrédite, on ne croit plus qu'au témoignage des sens, les sensations prennent la place des sentimens, et toutes les idées ont une pente rapide et funeste vers le matérialisme.

Cet esprit raisonneur et calculateur a contribué

beaucoup plus qu'on ne pense aux désastres des sociétés. Toutes les sociétés sont dirigées par deux mobiles, la puissance de la force et la puissance morale; la puissance morale se compose des illusions et des sentimens qui entretiennent les liens de la confiance et de l'amour; elle établit des rapports invisibles entre les citoyens; en environnant la politique de ses heureux prestiges, elle conduit à l'obéissance par le respect, à la vertu par le sentiment, à la gloire par le charme éblouissant qu'elle attache aux grandes entreprises. Heureux les peuples qui sont gouvernés par la puissance morale! La chaîne du devoir y est plus facile à porter; l'état y a moins de rigueurs à exercer et de trésors à répandre; on y fait tout avec l'opinion. Quoi qu'on en ait dit, la société doit avoir son côté mystérieux, comme la religion, et j'ai toujours pensé qu'il falloit quelquefois *croire* aux loix de la patrie, comme on croit aux préceptes de Dieu.

Je sais, Monsieur, qu'on va crier au fanatisme, à l'aveuglement; on va m'accuser de défendre l'ignorance; on va dire que je veux perpétuer l'erreur; comme si les sophistes avoient fait briller la lumière, et avoient quelquefois découvert la vérité, ils viennent toujours quand les peuples sont

éclairés, et lorsqu'on n'a plus besoin d'eux. Ils se multiplièrent dans la Grèce, après le beau siècle d'Alexandre; ils parurent à Rome après le siècle d'Auguste; la plupart de ces derniers étoient des esclaves grecs, l'histoire nous apprend que les règnes sous lesquels les philosophes qu'on vendoit autour du temple de Janus, trouvoient le plus d'acheteurs, n'ont pas été les plus heureux et les plus brillans. Nous avons vu reparoître les sophistes après le beau siècle de Louis XIV. Toutes les vérités morales avoient été proclamées avant eux, et la lumière qu'ils ont répandue, n'a été pour nous que la clarté douteuse qui suit le jour et qui précède les ténèbres. Un philosophe de l'antiquité disoit que le terme de la science étoit de savoir *qu'on ne sait rien*; Montaigne, beaucoup plus franc que ceux qui sont venus après lui, avoit pris pour devise : *que sais-je?* S'ils ne savent rien, eh bien! qu'ils gardent donc le silence, et surtout qu'ils ne prennent pas un ton dogmatique pour nous entretenir de leurs doutes et de leurs stériles conjectures.

Je sais que notre âge a fait des découvertes aussi brillantes qu'utiles dans le monde physique; mais j'ose affirmer qu'il falloit s'en tenir là, et ne point surtout porter la manie de l'analyse dans la science

des choses morales. Dans le cours ordinaire de la vie, et même sur la scène politique, il est des choses qu'on fait mieux, lorsqu'on ne songe point à la cause qui nous fait agir, et l'homme est souvent porté à la vertu et à l'héroïsme, par un mouvement irréfléchi. Si un savant alloit raisonner sur les lois de l'équilibre, dans une assemblée de porte-faix, ils se moqueroient de lui. Il n'est presque point de situation où l'homme vertueux ne puisse se moquer de même de ceux qui s'obstinent à analyser ses devoirs, et à disserter sur ses facultés morales. Allez philosopher avec ces soldats qui vont mourir pour la patrie; si malheureusement on vous écoute il ne restera personne sur le champ de bataille. Pour remplir nos devoirs envers la famille et envers la société, nous n'avons besoin que du sentiment; pour être bon père, il suffit à un homme d'aimer ses enfans; pour être bon citoyen, il lui suffit d'aimer sa patrie, et la philosophie raisonneuse n'apprend point à aimer. Si les femmes, Monsieur, ont conservé dans la révolution quelque chose de ce courage qui distinguoit nos aïeux, si elles ont donné tant d'exemples sublimes d'humanité et de vertu, au milieu de la dépravation générale, c'est évidemment parce qu'elles raisonnent

beaucoup moins qu'elles ne sentent ; et lorsque vous leur dites d'une manière si touchante,

> Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
> Où donc aviez-vous pris cette force héroïque ?

chacune d'elles pourroit vous répondre qu'elle l'a prise dans son cœur, dans ce cœur qui ne sut qu'aimer, et qui resta toujours fermé à la fausse lumière de l'analyse.

Qu'on mette au creuset de l'analyse ces croix, ces cordons, ces rubans qui entretiennent le respect du peuple pour l'autorité, qui servent d'attribut à la gloire, qui paient les services rendus à la patrie ; ce ne seront plus que des morceaux de métal et d'étoffe, et la société aura perdu son mobile le plus puissant. C'est ainsi que les philosophes raisonneurs, en discutant, en cherchant à approfondir toutes les institutions, ont mis à découvert les racines de l'arbre social, et qu'ils ont imprudemment porté la coignée dans les conduits secrets où la nature avoit placé la sève vivifiante.

On demandoit à Louis XIV comment il récompenseroit les services du maréchal de Villars. « Je » saurai, dit le monarque, lui trouver une ré- » compense digne de lui. » En effet, le roi de

France permit au maréchal de paroître à son lever une demi-heure avant les autres, et le vainqueur de Denain crut tous ses exploits payés par cette faveur. On ne pourra s'empêcher d'avouer ici que cette espèce d'enchantement politique, ce mobile des grandes actions, est une des merveilles de l'ordre social; et, plus nous sommes éloignés aujourd'hui de ces idées, plus nous devons en sentir le prix, plus nous devons les regretter; car, dans ce siècle, où l'on ne connoît que le bonheur qu'on peut voir et qu'on peut toucher, il n'est personne à qui il ne parût fort commode de ne payer à l'état qu'un tribut d'admiration, et de donner des éloges au lieu de donner son argent. Heureuse la société qui peut acquitter les services rendus, par la magie des illusions, et récompenser les chefs-d'œuvre du génie, les exploits de la valeur, avec quelques distinctions, qui font le bonheur de ceux qui les obtiennent, sans rien ôter au bonheur des autres!

La morale, parmi les hommes, a comme la politique, ses rubans et sa broderie; ce sont les illusions, et je n'entends par illusion que la manière d'envisager les choses sous leurs formes les plus attachantes. Le grand Pascal a comparé cette vie à une prison; pourquoi ne chercherions-nous pas à

embellir la nudité de cette sombre demeure par des tableaux consolans, par des images riantes? Sur cette terre, que l'écriture appelle si justement une vallée de larmes, la félicité n'est pas toujours dans ce qui existe, mais elle est quelquefois dans ce que nous croyons, dans ce que nous imaginons, j'allois presque dire, dans ce que nous rêvons. Je me rappelle à ce sujet une des allégories les plus ingénieuses de l'antiquité. L'Amour aima Psyché, et la fit transporter par Zéphyre dans un lieu plein de délices, où elle demeura long-temps avec lui sans le connoître; elle voulut le voir; elle approcha la lampe fatale, et l'Amour disparut pour toujours. Il n'est pas inutile d'observer ici que le mot *Psyché* signifie *ame* dans la langue grecque. L'antiquité a voulu prouver, par cette allégorie, que l'ame voyoit s'évanouir ses plus doux sentimens, à mesure qu'elle cherchoit à en pénétrer l'objet. On va me reprocher de placer le bonheur dans des idées chimériques; mais il ne faut pas croire que les illusions dont je parle soient une chose purement imaginaire; elles sont le plus souvent une peinture fidèle qui nous montre les objets sous des couleurs plus animées. Ce ciel qui nous éclaire, cette terre que nous habitons, ne brillent-ils pas à nos regards

de l'éclat magique des prestiges ; voyez les plaines se parer au printemps des couleurs les plus brillantes : voyez l'arc-en-ciel s'élever en voûte d'émeraude et d'azur du sein d'une atmosphère orageuse ; toutes ces merveilles ne sont, aux yeux du physicien, qu'un jeu de la lumière solaire, mais elles consolent et parent la terre, elles charment tous les êtres vivans. Ainsi, les illusions animent et embellissent le monde moral ; elles sont des sentimens réels qui peuvent nous rendre meilleurs ou plus heureux ; elles ôtent à la vérité ce qu'elle a de trop austère ; elles donnent de nouveaux charmes à la vertu.

En approchant la *lampe fatale* du cœur humain, les philosophes ne nuiront pas seulement à notre bonheur ; mais ils ôteront à la vertu son noble enthousiasme, son généreux orgueil, l'incertitude s'introduira dans tous les esprits, l'indifférence dans tous les cœurs ; on arrivera même au point où il n'y aura plus rien d'absolument faux et d'absolument vrai, rien d'essentiellement mauvais et d'essentiellement bon ; la plupart des hommes qui seront avides de réputation, se montreront très-indifférens sur les moyens de parvenir à la célébrité ; et la louange, cette monnoie dont un peuple ver-

tueux paie les bonnes actions, sera prodiguée au vice encore plus qu'à la vertu ; l'éducation prendra une direction nouvelle, et se portera vers un scepticisme arrogant, qui apprendra aux hommes à ne rien admirer ; la vieillesse n'inspirera plus de respect, l'autorité paternelle sera méconnue ; les jeunes gens qui voudront être de profonds penseurs, se vanteront d'être désabusés sur l'amour, sur l'amitié (1) ; la vie humaine n'aura plus son printemps ; ce sexe, qui adoucit les mœurs, perdra son empire ; la beauté sera séduite sans être aimée, et les hommes regretteront jusqu'à la volupté.

Au milieu de ce désordre, l'argent sera la seule chose réelle, on le préférera à l'honneur, qui ne sera plus qu'une chimère ; ce qui amusera et flattera les sens, sera préféré à ce qui sera beau et honnête. Il est mille choses dont on rougira plus que de l'immortalité et de la bassesse ; on altérera jusqu'au langage de la morale ; les expressions qui

---

(1) On se rappelle ce mot de Fontenelle, à l'âge de quatre-vingts ans : *Je suis effrayé de l'horrible certitude que je trouve à présent partout.* On pourroit aujourd'hui dire la meme chose à vingt ans.

caractérisent les bonnes où les mauvaises mœurs, auront perdu leur signification (1), et le moraliste qui voudra louer la vertu et censurer le vice, sera embarrassé de trouver des mots qui puissent en rappeler l'idée; le succès qui couronnera le crime en effacera l'horreur ; la foi du serment ne sera plus comptée pour rien; la probité ne sera plus qu'une erreur : on verra des hommes se repentir d'avoir rendu quelque chose d'un dépôt, et le remords ne sera plus que le regret d'avoir manqué une bonne occasion (2). Alors tous les rapports de la famille et de la cité se trouveront interrompus; il n'y aura plus d'opinion publique, on ne consultera plus que l'esprit des factions; les hommes qui ne seront plus enchaînés par la puissance morale, tomberont entre les mains de la force; tous les liens de la confiance seront détruits, et la société sera

---

(1) Depuis dix ans, les mots de *scélérat*, de *brigand*, d'*honnête homme*, n'ont plus aucun sens.

(2) J'ai souvent entendu dire : *Si je n'avois pas été un sot en telle occasion, je serois bien plus riche que* je *ne le suis, mais je ne serai plus dupe de ma bonne foi.* La pauvreté n'est point consolée par la conscience de sa vertu.

gouvernée par la terreur. Les passions violentes, les erreurs de la politique, ont sans doute contribué aux malheurs de la révoltion; mais ne doit-on pas aussi en accuser ceux qui ont désenchanté la morale. Ils nous ont rendu, disent-ils, le service signalé de nous arracher à l'empire des ténèbres; cela se peut, mais il ne nous ont montré qu'une lumière incertaine : nous avons laissé les guides que nous avoient donnés l'expérience et l'habitude, pour marcher à la lueur des lumières philosophiques, et nous nous sommes égarés.

On va m'accuser de défendre les préjugés; oui, sans doute, je les défends, je dirai même qu'un peuple est souvent plus malheureux d'avoir perdu ses préjugés que d'avoir perdu ses lois. L'expérience nous a prouvé qu'on peut faire mille lois en un jour; mais les préjugés ne peuvent être que l'ouvrage de l'habitude et du temps. On ne décrète point les préjugés, on n'improvise point les institutions morales. On me dira que les préjugés sont des erreurs; mais, en morale et en politique, ce qui est utile et bon, est toujours vrai; les préjugés, d'ailleurs, ne sont pas toujours des erreurs, ils sont la plupart du temps des principes généralement convenus; ils sont comme les vérités révélées de l'ordre politique et

de l'ordre moral; et, quand ils n'auroient d'autre avantage que d'épargner une discussion sur des choses qu'on ne peut définir, on pourroit les regarder comme très-utiles à la tranquillité et au bonheur des sociétés. Les préjugés nationaux sont presque toujours en harmonie avec les mœurs, et sont par-là l'expression des volontés domestiques d'une nation. Or, il est impossible qu'une nation veuille long-temps une chose qui lui seroit funeste. Je sais qu'il est des préjugés parmi le peuple, qui nuisent aux progrès des lumières et de l'industrie ; mais la plupart ne sont pas universellement accrédités, et l'inconvenient qui résulte de quelques préjugés ne peut égaler celui qu'il y auroit à n'en point avoir du tout. Je pourrois pousser ce développement beaucoup plus loin, mais je dois revenir à mon sujet, et parler seulement des préjugés qui sont propres à entretenir parmi les hommes l'amour de l'humanité. Dans l'antiquité, les préjugés avoient partout établi des asiles où le malheur étoit sacré; les autels de la pitié, à Athènes, étoient défendus et protégés par leur utile influence. De nos jours, il existe encore un préjugé en Turquie, qui fait croire au peuple qu'une maison où l'on a reçu un fou est une maison bénie du ciel. Il n'est point

de voyageur qui n'ait rencontré dans le Valais ces malheureuses créatures humaines qu'on appelle *cretins*, et qui sont privées de la plupart des facultés qui distinguent l'homme des animaux ; ils auroient peut-être été abandonnés par leurs semblables, mais les préjugés sont venus à leurs secours ; la famille dans laquelle nait un cretin est comblée de bénédictions, et ce malheureux, si maltraité par la nature, est sur la terre qui l'a vu naître, comme un personnage miraculeux, qui a été envoyé pour annoncer la bonté du ciel. Qui osera dire aux Turcs, qui osera dire aux Valaisins qu'ils se trompent ? C'est la philosophie, qui soutiendra que la vérité n'est jamais dangereuse. Philosophes, gardez vos vérités sublimes, et laissez-nous les erreurs qui nous consolent ; vos lumières sont admirables, mais elles coûtent trop à l'humanité, puisqu'elle est obligée de les payer du prix de la vertu et du bonheur des peuples.

A Dieu ne plaise cependant, Monsieur, que je veuille ici proscrire la philosophie, comme elle a proscrit elle-même ses adversaires. Il est des philosophes dont j'honore les vertus ; la philosophie peut être bonne en elle-même, mais malheureusement ses fausses maximes ont plus d'attrait pour le commun des hommes, que les vérités qu'elle en-

seigne. Le vulgaire, toujours entraîné par le charme de la nouveauté et par l'empire qu'ont naturellement sur son esprit les choses bizarres et originales, laisse-là les préceptes utiles, et accueille avec enthousiasme les paradoxes, semblable à ces peuples sauvages, qui n'envient point aux voyageurs leurs trésors, et qui portent un œil avide sur quelques morceaux de verroterie et sur quelques pièces d'un faux métal. Quand la philosophie voudra renoncer à la manie d'entasser des systêmes, et à la manie plus dangereuse encore de raisonner sur tout, elle sera ce qu'elle étoit dans les premiers âges, elle redeviendra l'amour de la sagesse, elle fera la gloire et la consolation des hommes. La philosophie moderne peut avoir des vues utiles, mais la manie des systêmes gâte tout le bien qu'elle peut faire; ses raisonnemens ne font que détruire les premières inspirations, qui, dans nos actions comme dans les arts, sont la source de tout ce qu'il y a de véritablement beau. On me dira qu'il est nécessaire de discuter, de raisonner, pour s'éclairer et prendre le parti le plus sage : oui, sans doute; mais, quand le parti est pris, quand les institutions sont en harmonie avec les mœurs, et qu'elles sont consacrées par le temps, il est inutile de raisonner : il est des

choses, d'ailleurs, que le raisonnement ne sauroit éclaircir. Il y a près d'un siècle qu'on raisonne sur la liberté, sur l'égalité et sur les principes élémentaires de la morale et de la politique; qu'est-il arrivé? Les choses qui étoient inintelligibles ne sont pas devenues plus claires, et ce qui étoit clair est devenu inintelligible. Les philosophes disent qu'il faut partout faire briller la lumière; je ne sais comment ils font, mais l'obscurité s'empare bientôt d'une discussion, lorsqu'ils s'en mêlent. Au reste, qu'ils raisonnent tant qu'ils voudront sur les sciences humaines, mais je leur demande grâce pour le sentiment et pour la vertu. La conscience de l'homme vertueux fait des raisonnemens bien plus sûrs que la philosophie, et l'héroïsme a son sublime instinct qui ne le trompe pas. La nature a mis dans l'ame et dans le caractère de celui qu'elle destine aux grandes actions une sorte de verve semblable à celle qui crée les chefs-d'œuvre; les actions d'un héros sont comme un beau poëme, qui se compose par inspiration; cette inspiration ne se raisonne pas plus que le génie, elle ne s'apprend pas plus que le goût dans les arts. La grandeur morale ne se mesure point au compas, et l'arbre de la science du bien et du mal ne se jette pas au fourneau, comme les plantes sur

lesquelles s'exerce la chimie : il ne s'agit pas d'expliquer l'homme, mais de le rendre meilleur. Que les philosophes ne s'occupent donc plus de nous dire en quoi consiste la morale, nous le savons aussi bien qu'eux, mais qu'ils remplissent les cœurs de son feu sacré; qu'ils ne se bornent plus à tracer des lignes de géométrie, pour nous enseigner le sentiment de la vertu, qui ne s'enseigne point, mais qu'ils nous montrent des tableaux sublimes et touchans, où nous puissions la voir et l'admirer.

Les premiers moralistes, ceux dont la morale s'est le mieux conservée parmi les hommes, sont les poëtes. Horace nous dit qu'il trouve plus de sagesse dans Homère que dans Crantor. Dans les vers d'Homère, la sagesse est revêtue du charme qui la fait aimer; dans le philosophe, elle ne se montre qu'au milieu de la sécheresse des raisonnemens. Parmi les philosophes, il faut pourtant distinguer Platon, qui fait aussi aimer la vertu, parce que ses images sont toujours sublimes et touchantes; il est poëte comme Homère: aussi, tandis qu'il ne nous est resté qu'une idée vague des systèmes des sophistes, tous les amis de la morale lisent encore avec délices les ouvrages du disciple de Socrate; il

est encore pour tous les peuples le *divin Platon*.

Quoi qu'on en dise, l'homme a besoin d'être, pour ainsi dire, transporté hors de lui-même, pour devenir meilleur. Pourquoi les religions le portent-elles à la vertu ? Je ne crois pas que ce soit seulement par la pureté de leur doctrine ; mais je crois aussi qu'il y a dans l'esprit religieux quelque chose de poétique, qui élève l'ame ; et les idées morales se gravent plus profondément dans les cœurs, quand elles y arrivent par les routes toujours fleuries de l'imagination. On sait que les Orientaux tiennent plus à leurs mœurs que les peuples d'Occident. Ce ne seroit peut-être pas s'éloigner beaucoup de la vérité, que de dire que les premiers ont conservé la morale et les lois de leurs ancêtres, parce qu'ils ont l'esprit moins raisonneur, et qu'ils parlent un langage toujours figuré, qui ne sauroit se prêter à la méthode de l'analyse. Entendons parler un bramine, du sentiment de la Pitié : « Vois cette plante chargée de rosée, s'écrie-t-il, dans une espèce d'enthousiasme ; les gouttes qui en tombent, donnent la vie à tout ce qui l'entoure ; elles sont moins douces que les larmes de la compassion. » Je ne puis m'empêcher de croire qu'un sentiment revêtu de ces douces images, ne charme davantage et ne

réveille plus d'idées dans notre esprit. Vous, Monsieur, qui avez chanté l'Imagination, vous connoissez mieux qu'un autre son empire sur le cœur humain; elle préside souvent à nos sentimens; elle prête un charme à tous nos plaisirs, elle embellit la nature elle-même, pourquoi n'embelliroit-elle pas la vertu? pourquoi ne prêteroit-elle pas ses touchantes illusions à la morale? Elle vous inspiroit quand vous avez chanté les mœurs des champs, les vertus domestiques, et vous nous avez fait aimer tout ce que vous avez chanté. Vous ferez sans doute aimer aussi la Pitié, et c'est surtout en relisant vos ouvrages, que nous redirons avec Horace, qu'il y a plus de sagesse dans Homère que dans Chrysippe et Crantor.

LETTRE TROISIÈME.

Paris, 15 octobre 1802.

Les sophistes du dix-huitième siècle n'ont pas plus pardonné à la Pitié qu'aux autres sentimens. Ils ont cherché à défigurer cette première vertu sociale, en en faisant le résultat d'une réflexion sur nous-mêmes, et en attribuant son principe à l'intérêt personnel. Ils n'ont pas vu que le sentiment de la Pitié est un sentiment indépendant de celui qui l'éprouve, comme de celui qui en est l'objet, et que nous ne sommes pas plus les maîtres de résister à ce sentiment, à l'aspect du malheur, que nous ne sommes les maîtres de ne pas éprouver un sentiment d'admiration à la vue d'une scène sublime. Ils n'ont pas voulu voir qu'il nous arrive de verser des larmes sur une situation dans laquelle nous savons fort bien que nous ne nous trouverons jamais; que le sentiment de la Pitié existe dans les enfans qui n'ont jamais réfléchi sur les rapports d'une situation à une autre; qu'il existe dans ceux qui sont le

moins susceptibles de songer à leur intérêt personnel, et dans les hommes qui n'ont plus rien à espérer ou à craindre pour eux-mêmes; que le sentiment de la Pitié est subit et imprévu; qu'il entre dans le cœur humain comme la surprise, et qu'il est impossible de le comprimer ou de le modifier. Dans l'âge où nous sommes le plus entraînés par les affections naturelles, on remarque que la Pitié a plus d'empire sur notre ame; mais, à mesure que nos divers sentimens se combinent les uns avec les autres, que notre réflexion embrasse un plus grand nombre d'objets, que nous réfléchissons plus sur notre intérêt personnel, alors nous devenons moins accessibles à la Pitié.

Ce qui prouve encore que la Pitié n'est point le fruit de la réflexion, et qu'elle est un sentiment purement naturel, c'est la simplicité du langage qu'on lui a prêté chez toutes les nations. Dans toutes les langues, on trouve des expressions consacrées à la Pitié; ces expressions ne sont jamais que des exclamations, de simples monosyllabes, qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire, mais qui n'en sont pas moins entendues de tous les hommes. Pour intéresser dans les tableaux de la Pitié, la première règle, la seule règle chez toutes

les nations et dans toutes les circonstances, c'est d'être simple et naturel. Voyez dans Homère le vieux Priam prosterné aux pieds d'Achille, et lui redemandant le corps de son fils. Ce tableau est touchant et pathétique, parce qu'il est présenté avec une grande simplicité. Surchargez ce tableau d'ornemens; ajoutez-y des nuances plus riches, des couleurs plus brillantes, et l'effet sera tout-à-fait manqué. Pourquoi ne pleure-t-on presque plus à nos tragédies modernes? Ce n'est pas seulement parce que nous sommes devenus plus indifférens; mais c'est aussi parce que la manière de nos auteurs dramatiques s'éloigne davantage du ton de la nature. Leurs brillantes images, leurs sentences ingénieuses peuvent nous étonner un moment; mais tout ce qu'ils donnent à l'éclat, ils l'ôtent au sentiment; ils éblouissent quelquefois, mais ils n'intéressent point. La Pitié semble se défier de tout ce qui a l'air de l'appareil et de la prétention. Dans les siècles où le goût est corrompu, on peut applaudir à une maxime fausse, à une image ampoulée, mais on ne donnera jamais des larmes à une scène qui n'aura rien de pathétique; on peut subjuguer l'esprit, émouvoir les sens, tromper l'imagination, mais on ne trompe point la Pitié.

La mode, qui a tant d'empire sur nos goûts et même sur nos sentimens, ne peut jamais rien sur le sentiment de la Pitié. Le genre pathétique et sentimental dans les arts est indépendant des circonstances, des lieux et des usages. Les tableaux qui ont arraché des larmes, il y a deux ou trois mille ans, en arracheront de même aujourd'hui. Euripide et Sophocle n'ont rien perdu de leur force et de leur énergie; tous les sujets tragiques de l'antiquité, qui ont été transportés sur notre scène, sont toujours propres à exciter une grande émotion, tandis que les sujets pris dans les comédies et dans les mœurs des anciens, ont toujours paru froids et dépourvus de l'intérêt qu'ils eurent chez d'autres peuples et dans d'autres siècles. Le genre de la plaisanterie est relatif; il se rapporte aux mœurs, aux usages, aux idées reçues d'une nation; la plupart des idées plaisantes d'Aristophane, de Plaute et de Térence, sont perdues pour nous; on ne plaisante plus aujourd'hui comme on plaisantoit au siècle de Voiture; il n'est pas jusqu'à l'aimable gaîté d'Addisson, qui n'ait pris un air de vétusté, qui la rend moins intéressante pour le vulgaire des lecteurs. Mais le genre pathétique ne change point; il traverse les siècles sans s'altérer, et sans rien perdre de son éclat.

On pourroit comparer la Pitié comme mobile du beau dans les arts, à ce Dieu que les anciens représentoient comme un enfant, et que le temps n'a point fait vieillir. La Pitié est en nous, si j'osė parler ainsi, un sentiment primitif; et sous ce rapport, il ne sauroit être considéré comme le produit de la réflexion.

On est d'autant plus fondé à croire que la Pitié est un sentiment primitif, qu'on a dû remarquer qu'elle précède presque toujours les autres mouvemens de l'ame, et qu'elle donne souvent naissance à d'autres sentimens. La crainte, la frayeur, la colère, la jalousie, résultent quelquefois du sentiment de la compassion. La terreur, dont les critiques ont fait un mobile de la tragédie, a sa source dans la Pitié. Pourquoi sommes-nous alarmés lorsque Mérope lève le poignard sur son fils? Ce n'est pas pour nous, mais pour Égyste dont la vie nous est chère, et pour une mère trompée, qui prend son propre fils pour l'assassin de son fils. Toutes les poétiques ont divisé les passions tragiques en compassion et en terreur; on auroit peut-être pu les réduire à une seule, le sentiment de la Pitié. En effet, nous ne tremblerons point sur le sort d'un homme ou d'une famille malheureuse, si leur si-

tuation ne nous touche point, et si la compassion n'a pas disposé notre ame à partager les malheurs dont ils sont menacés.

Revenons donc aux moralistes, qui ont pensé que ce sentiment n'étoit que l'effet d'un retour sur soi-même, et que la compassion n'étoit pas une impression directe. Il est bien vrai que pour compâtir, il faut avoir soi-même l'idée de la douleur, parce qu'il est impossible de partager ce qu'on ne connoît point. Mais cette triste expérience ne manque à personne, et quoiqu'elle soit nécessaire à la naissance du sentiment de la Pitié, il n'en est pas moins excité par la douleur d'autrui. Smith, dans sa théorie des sentimens moraux, soutient une opinion contraire. La plupart de ses exemples sont pris dans les sensations physiques; et cette manière de raisonner ne fait que prouver davantage ce que je crois avoir déjà dit, que l'esprit d'analyse appliqué aux choses morales nous conduit insensiblement au matérialisme. Smith dit, entr'autres choses, que les personnes dont la constitution est foible et les nerfs délicats, lorsqu'elles voient dans les rues les maux que certains mendians exposent aux regards, se plaignent d'éprouver une sensation douloureuse dans la partie de leur corps, cor-

respondante à celle qui est affectée dans ces infortunés. Il résulteroit de cette citation, que l'homme n'est sensible qu'à l'espèce de douleur qu'il craint d'éprouver, ce qui est très-douteux, et que les personnes d'une constitution forte, qui ont moins de maux à redouter, sont moins sensibles aux maux des autres : ce qui est absolument faux. Dans l'exemple cité par Smith, le sentiment qu'on éprouve ne tient pas à la compassion, mais seulement à l'intérêt personnel; celui qui souffre à l'aspect d'une plaie, et qui est physiquement affecté de la douleur qu'il voit éprouver aux autres, se trouve dans la même situation que ceux qui lisent un livre de médecine, et qui croient avoir toutes les maladies dont on décrit les symptômes, il est évident que la Pitié n'est pour rien dans leur sensation.

J'avoue qu'on peut citer des exemples plus concluans. La Pitié paroît quelquefois un mouvement de réflexion sur nous-mêmes, mais alors elle se mêle à un autre sentiment qui domine dans notre ame, et dont on ne démêle que confusément les impressions. Une mère tendre s'intéressera plutôt au sort d'Égyste, qu'une autre femme qui ne sera point mère ou qui n'aimera point ses enfans; le vif sen-

timent qu'elle éprouve est en grande partie le produit d'un retour sur elle-même; Égyste lui rappelle le souvenir de son propre fils; toutes les alarmes d'une ame tendre et inquiète se réveillent en elle à l'aspect du fils de Mérope, dont les jours sont menacés; mais il est aisé de voir que la tendresse maternelle l'emporte ici sur le sentiment de la Pitié. Je vais citer encore d'autres exemples. On a remarqué que les femmes s'intéressoient toujours aux malheurs causés par l'amour; leurs larmes ne sont pas tout à fait étrangères, en cette occasion, à l'idée qu'on souffre pour une cause qui est la leur. Dans ce cas, la Pitié est un sentiment qui tient en quelque sorte à la reconnoissance; c'est ce sentiment de bienveillance que nous éprouvons envers ceux qui ont fait quelque chose qui nous est agréable. Les jeunes filles qui lisent des romans, ne manquent jamais de se mettre à la place d'une héroïne malheureuse; en pleurant sur l'infortune d un être imaginaire, elles ne font, je l'avoue, que pleurer sur elles-mêmes. Cet exemple est plutôt une exception qu'une autorité. La Pitié est ici un sentiment où l'on semble s'être préparé, pour lequel l'esprit s'est en quelque sorte arrangé, dans l'unique vue d'augmenter ses jouissances. La jeune fille ne s'est

pas mise à la place de l'héroïne, parce qu'elle est malheureuse, mais parce qu'elle est belle, parce qu'elle est dans une situation attrayante, parce qu'elle aime ou qu'elle est aimée. Une fois qu'elle s'est identifiée avec les personnages, quand les malheurs arrivent, il faut bien qu'elle les éprouve elle-même. Ici l'amour-propre ne fait que tomber dans un piège qu'il s'est tendu lui-même, et la Pitié n'est point le premier mobile de l'attendrissement. Au reste, on ne peut pas raisonner d'après les romans. Je me défie de la Pitié qu'on éprouve sur un sopha, un livre à la main. Il est une Pitié, fille de l'Imagination, qui n'est point la même que la Pitié de la nature. La révolution nous a laissé plus d'une preuve de cette vérité; combien d'hommes, dans les époques les plus désastreuses, ont vu de sang froid périr des milliers de victimes, et sont partis de la place des exécutions pour aller pleurer au théâtre. Saint Augustin fait à ce sujet une observation judicieuse et profonde :

« Le plaisir, dit-il, que la Pitié nous fait éprouver au spectacle, consiste dans les larmes que nous répandons. Mais lorsqu'il s'agit d'un malheur réel, il n'y a pour nous de plaisir que lorsque nous l'avons soulagé. » En effet, nous pleurons au théâtre

sur les malheurs d'Œdipe, et quoique nous ne songions point à le secourir, nos pleurs sont pour nous une jouissance; qu'on nous présente un homme aussi malheureux qu'Œdipe, qu'il se montre à nous dans une situation ordinaire, nous pleurerons aussi, mais nos larmes ne seront point douces comme les premières; nous ne serons satisfaits que lorsque nous aurons pu soulager les maux sur lesquels nous pleurons: dans le premier cas, c'est une Pitié stérile, dans le second, c'est un sentiment qui agit. Les larmes que nous fait verser un roman ou une tragédie sont comme ces vapeurs légères qui s'évaporent dans les airs sans laisser aucune trace de leur passage; mais les pleurs qui accompagnent la Pitié agissante sont, pour nous servir d'une image orientale, comme la rosée qui descend du ciel, et qui donne la vie à tout ce qui l'entoure; ainsi donc la véritable Pitié est celle qu'on ressent à l'aspect d'un malheureux dont la vue nous frappe, au récit d'un malheur réel dont l'idée nous touche, et qui fait naître en nous le besoin de le soulager. On ne se met point alors à la place de l'infortuné; il en coûteroit trop à ce même amour-propre dont on veut faire le mobile de la Pitié; l'ame n'est frappée que de l'idée d'un malheur étranger.

Si notre Pitié étoit produite par un mouvement de réflexion sur nous-mêmes, il est évident que nous ne nous intéresserions qu'aux êtres qui se rapprochent le plus de nous, et aux situations qui ont plus de rapport avec celle où nous nous trouvons. Il nous arrive cependant le contraire; les hommes les plus corrompus sont touchés du sort de la vertu aux prises avec l'infortune; les cœurs les plus indifférens à l'amour se laissent amollir à la vue de la beauté malheureuse; l'infortune des hommes élevés en rang nous touche davantage que celle des hommes nés dans la classe vulgaire : dans ces exemples, la situation sur laquelle nous pleurons n'a point de rapports avec la nôtre.

Non seulement nous nous attendrissons sur le sort de ceux qui sont placés loin de nous et au-dessous de nous dans l'ordre moral et politique, mais nous pleurons sur les êtres qui sont au-dessous de nous dans l'échelle de la nature; nous sommes touchés du sort des animaux. Quelquefois en me promenant dans les vallons des Alpes, j'ai vu une tourterelle emportée entre les serres d'un vautour; les cris d'un foible oiseau aux prises avec le féroce tyran des airs, excitoient en moi les plus vives émotions de la Pitié, et j'éprouvois le même sentiment que

si j'avois vu une jeune épouse arrachée à sa famille par un ravisseur barbare. On connoît le goût de plusieurs peuples de l'Europe pour les combats des animaux; ce genre de spectacle n'a pas seulement de l'attrait pour eux parce qu'ils y voient le triomphe de la force; mais la vue de la foiblesse qui succombe y remplit les cœurs d'une émotion attachante, et le charme de la Pitié conduit le peuple à l'arène des animaux, comme il nous conduit à la tragédie. Les premiers objets, Monsieur, que vous offrez à la Pitié de vos lecteurs, dans votre poëme, sont les animaux, habitans de nos foyers et compagnons des travaux de l'homme. Quelques esprits superficiels vous reprocheront peut-être d'avoir adopté cette marche ; mais les hommes éclairés vous sauront gré d'avoir mis dans votre composition l'ordre même que la Providence a mis dans la nature ; la Pitié que nous éprouvons envers les animaux, est plus inaltérable que celle que nous éprouvons envers les hommes, parce que les animaux ne perdent jamais les qualités qui les font aimer, et que le sentiment que nous inspirent leurs maux ne peut jamais être affoibli en nous par l'idée de leur corruption. Le bon Lafontaine, pour qui la nature avoit levé tous ses voiles, nous représente Baucis pleu-

rant sur les animaux submergés par le déluge :

Les vieillards déploroient ces sévères destins,
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Personne n'a pu dire que Baucis pleuroit sur les animaux par un mouvement de réflexion sur elle-même; la Pitié n'a point dans ce cas l'amour-propre pour mobile; elle est évidemment produite, comme l'observe l'auteur des études de la nature, par le sentiment de l'innocence.

Il me semble, Monsieur, que je devrois conclure de tous ces raisonnemens, que les sophistes ne connoissent pas le cœur humain; et, lorsqu'ils attribuent la Pitié à l'intérêt personnel, on devroit peut-être se contenter de les comparer à cet étranger, qui, voyant pleurer Edelmone dans Othello, attribuoit ses larmes à ce qu'elle avoit perdu son mouchoir. Puisque nous en sommes aux comparaisons, ne pourroit-on pas ajouter que ceux qui veulent à toute force décomposer et expliquer ainsi la nature humaine, sont comme ces commentateurs qui se plaisent à donner un sens détourné aux auteurs anciens; ces derniers, profonds dissertateurs,

voient sans cesse dans Homère ou dans Virgile des choses auxquelles Virgile et Homère n'ont jamais songé ; ils connoissent toutes les intentions du génie, ils voient à merveille tout ce qu'il y a de caché dans le plan d'un poëme; ils ont découvert l'esprit allégorique de chaque page, de chaque ligne; il est très-probable cependant que si l'auteur eût travaillé d'après leurs idées, il n'auroit fait qu'un mauvais ouvrage ; les sophistes ont raisonné de même sur le cœur humain, et j'aime à croire que la providence n'a rien fait d'après eux. La Pitié, disent-ils, n'est qu'une combinaison cachée de l'intérêt personnel; mais dans quel temps s'aima-t-on davantage qu'aujourd'hui? Dans quel temps sacrifia-t-on davantage à l'idole du *moi* humain ! On pourroit croire, d'après leur doctrine, que jamais la Pitié ne fit des impressions plus profondes. Eh bien ! qu'on nous montre donc les larmes qu'elle a essuyées, les maux qu'elle a adoucis ou consolés ; j'ai jeté les yeux autour de moi, dit un écrivain célèbre, et j'ai vu quelques vertus générales, résultat de l'esprit qui combine, plus que du cœur qui s'abandonne, remplacer cette multitude de vertus particulières qu'enfante la Pitié, la Pitié toujours inquiète, toujours

active, la Pitié qui ne calcule rien pour le soulagement de l'espèce humaine, mais qui se tourmente auprès de l'homme malheureux, qui souffre à côté de la douleur, et qui ne s'appaise que lorsqu'elle est appaisée.

Au reste, la doctrine des sophistes n'est point nouvelle. Hobbes avoit déjà soutenu que la Pitié étoit un sentiment émané de l'amour-propre; la plupart des systêmes que le philosophisme a reproduits dans notre siècle, avoient été professés dans des temps plus reculés, et c'est, à mon avis, une preuve que ces systêmes ne sont point vrais. Quand une fois une vérité essentielle a été reconnue, elle ne se perd point d'un siècle à un autre; les hommes tiennent à ce qu'ils ont reconnu vrai. On a dit avec raison que le temps est le père de la vérité; il respecte les découvertes utiles, les maximes sages, mais il entraîne dans son cours les frivolités et les erreurs. Les sophistes profitent du moment où elles sont oubliées, pour les reproduire comme des choses nouvelles. On pourroit compter en politique comme en morale, quatre ou cinq paradoxes qui font sans cesse le tour du globe, qui promènent tour-à-tour dans toutes les contrées leurs poisons corrupteurs,

et qui reparoissent à de certains intervalles, comme les comètes et les météores orageux.

J'ai quelquefois réfléchi sur l'accueil prompt et facile que les pauvres humains font à l'erreur, toutes les fois qu'elle se présente à eux pour la première fois, et je n'en ai pas été trop étonné : lorsqu'on présente à notre esprit une idée ou un sentiment vrai, notre esprit n'en est pas toujours frappé; nous portons tous avec nous le germe des vérités intellectuelles et morales, et ce qui est vrai nous paroît souvent commun, parce que nous le connoissons déjà : il n'en est pas de même de l'erreur, comme elle est née hors de notre monde moral, comme elle n'a point de rapports directs avec ce qui est en nous, elle nous séduit par sa nouveauté, elle nous entraîne par la surprise qu'elle nous cause : la vérité est pour nous comme la physionomie de nos amis que nous voyons tous les jours, et qui ne nous fait qu'une légère impression : l'erreur, au contraire, est une belle étrangère, qui attire nos regards, et qui intéresse d'abord notre curiosité : on quitte bientôt la belle étrangère, et l'on revient à ses amis; tel est le sort de l'erreur et de la vérité; mais je

m'aperçois, Monsieur, que je disserte trop longuement; vous m'accuserez d'avoir raisonné à mon tour sur le sentiment et d'avoir disserté sur les idées morales; j'ai dû, pour défendre la Pitié, me servir des armes dont nos adversaires se servent pour l'attaquer. J'aurois pu me contenter peut-être de demander aux sophistes s'ils ont quelquefois éprouvé le sentiment de la Pitié; s'ils ne l'ont point éprouvé, je les plains; mais s'ils ont été quelquefois sensibles aux malheurs de leurs semblables, qu'ils me répondent si le plaisir qu'ils ont ressenti en les soulageant, ressemble aux misérables jouissances de l'amour-propre. Non, je ne croirai pas qu'un sentiment aussi héroïque ait une origine aussi impure; et si leurs froids calculs parvenoient à le démontrer, je leur dirai encore : Laissez-moi mon erreur, elle vaut mieux que la vérité que vous avez trouvée; il me suffit de savoir que le plaisir que fait éprouver la Pitié élève l'homme au-dessus de lui-même; et je crois trop à la justice de la Providence, pour croire qu'un sentiment qui n'a point un noble motif, soit récompensé par elle d'un plaisir presque divin.

Je me hâte de finir cette discussion; et, pour

prouver que la Pitié est, comme vous l'avez dit en beaux vers, la première des vertus sociales, je me bornerai à dire qu'elle est précisément la vertu opposée à l'égoïsme. La Pitié tend à rapprocher les hommes; l'égoïsme tend à les isoler : la Pitié rétablit à la fois les liens de la famille et de la patrie, l'égoïsme ne respecte pas les nœuds les plus sacrés. La Pitié est souvent le commencement de l'amitié, de l'amour et des sentimens affectueux; elle élève l'ame quelquefois jusqu'à l'héroïsme. L'égoïsme étouffe toutes les affections généreuses; il dessèche le cœur, il dégrade l'homme, et détruit en lui le mobile du bien public. L'égoïsme introduit le désordre dans la société, il brise la chaîne sociale, il interrompt les rapports établis entre les citoyens. La Pitié rétablit tout; elle tient par sa nature au sentiment de l'ordre et de la justice; elle tend par son essence, à entretenir l'équilibre, et ce n'est pas sans raison, Monsieur, que vous l'appelez une seconde Providence. L'égoïsme fait principalement des progrès à l'époque marquée pour la décadence des empires; la Pitié, au contraire, n'obtient des autels que dans l'âge d'or des sociétés. Puisse, Monsieur, votre voix être entendue, et nous rappeler à cet

âge d'or, que les temps qui viennent de s'écouler n'ont rendu que trop fabuleux.

Le poëme de *la Pitié*, nous dira-t-on, rappelle quelques époques de la révolution, auxquelles il est dangereux de revenir, même par les souvenirs. Mais qui a pu oublier les malheurs de la révolution! Il seroit fâcheux, sans doute, que les passions haineuses en gardassent la mémoire; mais quel inconvénient y a-t-il à ce que la Pitié s'en souvienne? Je suis bien loin de partager l'opinion de ceux qui prétendent qu'il faut tout oublier; l'expérience se compose de souvenirs, et la mémoire est ici un garant de la sagesse. J'ai entendu dire quelquefois que c'étoit vouloir recommencer la révolution, que de rappeler les souvenirs des malheurs qu'elle a causés. Ce raisonnement paroît un pur sophisme, et je suis persuadé, au contraire, qu'il faut sans cesse se rappeler la révolution, pour que la révolution ne recommence pas. Je n'ai pas besoin de dire qu'après les troubles politiques, il est bien plus facile de gouverner un peuple *qui se souvient*, qu'un peuple *qui a oublié*: on pourroit ajouter que les lieux-communs qu'on débite à ce sujet, et qui paroissent se rattacher à des vues personnelles, ont souvent pour

but de diminuer la reconnoissance des peuples pour ceux qui ont terminé une révolution.

Vous avez pris les sujets de quelques-uns de vos tableaux dans les rangs élevés et dans un ordre de choses qui n'existe plus parmi nous. Les hommes sages de tous les partis se garderont bien de vous en faire un reproche, et les gens de l'art vous sauront gré d'avoir pris un sujet qui donne un charme plus touchant à votre composition. Rien n'ajoute plus au pathétique d'une situation malheureuse, que l'idée d'une prospérité passée.

Il est tant d'hommes qui sont si près du malheur, que leur infortune n'a pas droit de nous étonner; mais les destinées d'un grand nombre d'hommes sont nécessairement liées à celles d'un homme placé dans un haut rang; sa chute renferme l'idée d'un grand nombre d'infortunes; c'est ce que Shakespear exprime d'une manière sublime. *Lorsque le chef d'une nation soupire, ses soupirs retentissent jusqu'aux extrémités de son royaume.* Pourquoi donne-t-on plus de larmes au malheur d'un père de famille? C'est qu'on songe à ses enfans et à tous ceux qui doivent partager son infortune; par la même raison la chute d'un monarque doit donner

à la Pitié des émotions plus vives, lorsqu'on songe aux maux qu'elle entraîne pour tout un peuple.

La poésie, en célébrant un prince ou un héros malheureux, est presque toujours sûre d'intéresser en réveillant un grand nombre de sentimens divers. Les poëtes peuvent ainsi rassembler une foule de traits épars, sous un seul point de vue, et embrasser toutes les parties de leur sujet, sans renoncer à l'unité, qui n'est point, comme on l'a dit, une règle de convention, mais une loi dictée par la nature elle-même, pour tous les ouvrages où l'on se propose d'exciter un grand intérêt.

Outre l'attendrissement que nous cause la chute des grandeurs, elle nous fait éprouver le plaisir douloureux que l'esprit ressent toujours à l'aspect d'une ruine. On sait combien les images de la destruction ont d'attrait pour les hommes en général; mais le sentiment qu'elles font naître, purement mélancolique, ne peut troubler le repos de personne. Le charme qu'on éprouve en contemplant une ruine, paroît naître en nous principalement de l'idée de notre sécurité actuelle; pour me servir de la pensée de Lucrèce, on jouit à la vue d'un malheur qu'on ne craint point d'éprouver. La Pitié

qui se mêle à ce sentiment, est elle-même un sentiment doux et modéré, qui exclut les passions violentes. Ses images peuvent toucher, mais non point exaspérer les cœurs. Les perturbateurs ne pleurent point, et le génie de la discorde ne s'est jamais attendri. Rien n'est plus propre au contraire à nous rassurer sur la cessation des troubles, que de voir qu'on prend enfin quelque intérêt aux images de la Pitié. On ne pleure point sur le champ de bataille. Ce n'est que dans le calme qui succède au tumulte des armes, qu'on peut trouver des pleurs. Les anciens étoient pénétrés de cette idée, aussi représentoient-ils la déesse de la Pitié avec une guirlande d'olivier.

Aujourd'hui, les partis ont mis bas les armes; les souvenirs sont moins amers et moins déchirans; nous sommes arrivés à ce terme des grandes douleurs, où l'on est enfin soulagé lorsqu'on a pu pleurer. L'humanité, Monsieur, vous devra la consolation d'avoir retrouvé des larmes; l'autel de la Pitié a été renversé parmi nous, mais votre poëme nous en tiendra lieu. Vous êtes enfin rendu aux vœux de la patrie, vous êtes revenu parmi nous, vous y avez trouvé la paix; vous nous la ferez ai-

mer, en nous présentant le tableau de ces jours orageux qui ne reviendront plus; et je ne puis mieux vous comparer qu'à la colombe de la Genèse, qui revint dans l'arche pour annoncer à ce qui restoit de l'espèce humaine, que la colère du ciel étoit appaisée.

LETTRE A UN PHILOSOPHE

SUR

LES PRÉJUGÉS.

Permettez-moi, mon cher philosophe, de vous adresser quelques réflexions sur les préjugés. Nous laisserons là les injures, s'il est possible; il est question de nous entendre, et les injures n'éclaircissent rien. Il faut d'abord poser la question, et surtout être d'accord sur la définition des mots: on sait combien les mots mal entendus nous ont fait de mal, et vous me permettrez d'avoir recours au dictionnaire, avant même de consulter les lumières du siècle. Dumarsais a fait deux volumes contre les préjugés; il commence par faire entendre que les préjugés sont toujours des erreurs, et des erreurs ridicules et dangereuses; il part de là pour déclamer contre toutes les religions et toute espèce de gou-

vernemens. Je ne sais si vous adoptez la définition de Dumarsais, et si vous estimez beaucoup son essai sur les préjugés; mais je suis bien aise de vous dire que le roi de Prusse l'a réfuté, et que Voltaire (1) n'a jamais pu le lire. Si on consulte l'étymologie des mots, les préjugés ne sont autre chose que des opinions généralement reçues sur un point qu'on n'a point approfondi; ce sont des jugemens portés avant l'examen: cette définition est simple; on ne peut en contester la vérité, et nous partirons de là, si vous le trouvez bon.

On peut diviser les préjugés en deux sortes, les préjugés qui tiennent à la vie domestique, et ceux qui tiennent à la société en général. Examinons d'abord les préjugés de l'homme en particulier. L'homme, dès son enfance, apprend à aimer ses parens, à respecter les décrets de la Providence qui l'a créé; sa foible raison n'est pas capable d'exami-

---

(1) Voyez la correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse, année 1770.

ner ces premières idées de l'ordre social; ces sentimens et ses opinions ne sont que des préjugés; mais ces préjugés sont des vérités utiles à son bonheur. Quand il arrive à un âge plus avancé, il est sans cesse entraîné par l'autorité et par l'exemple de ceux qui l'ont précédé. Après avoir pris les sentimens de sa nourrice, il adopte les idées de son gouverneur; il fait ce qu'ont fait ses aïeux; il suit les usages établis dans le monde où il vit. Dans ses études, dans ses affaires et jusque dans ses plaisirs, il vit du produit des siècles; ses actions les plus indifférentes sont une imitation, et toute sa vie est en quelque sorte un *lieu-commun*, une répétition irréfléchie de ce qu'il a vu faire, de ce qu'il a lu, de ce qu'il a entendu dire. Sans doute, qu'en adoptant ainsi les idées des autres, il s'expose à quelques erreurs; il a cependant pour lui l'expérience de plusieurs générations et d'un grand nombre d'hommes éclairés. L'inconvénient, d'ailleurs, seroit bien plus grand, s'il n'adoptoit aucune idée reçue, s'il ne vivoit qu'avec le fonds particulier de sa raison. Qu'on

se figure un homme cherchant à n'avoir point de préjugés, et forcé par conséquent d'examiner le motif des usages les plus répandus, des idées les plus familières, des actions les plus simples ; il sera embarrassé à chaque pas ; tout ce que l'expérience et le temps ont consacré sera perdu pour lui ; il ne sera pas plus avancé qu'un sauvage qui sort pour la première fois des forêts, et qui n'a jamais entendu parler d'une société policée.

Je ne parle ici, Monsieur, que d'un seul homme ; mais, s'il arrivoit à tous les hommes composant une société, de porter sur toutes les choses de la vie, sur tous les motifs qui déterminent la plupart de nos actions et de nos sentimens, un œil sévèrement scrutateur, il est aisé de se figurer la bigarrure et le désordre qui en résulteroient ; il est probable que chacun se feroit une opinion à sa mode, et tous les membres d'une même société seroient bientôt étrangers les uns aux autres. On admire un écrivain qui est original dans ses écrits ; mais on se moque avec raison d'un homme qui est original dans le com-

merce habituel de la vie. Les préjugés et les usages établis fixent les rapports des hommes entr'eux, ils leur servent de point de ralliement, et ils doublent souvent leurs moyens intellectuels. Les préjugés, a dit Fontenelle, sont le supplément de la raison; ce qui manque d'un côté on le retrouve de l'autre.

Je ne sais pas, mon cher philosophe, si mes idées peuvent se concilier avec les vôtres; mais je raisonne ici d'après la nature de l'homme; toutes les fois qu'on ne part pas de ce point, on s'expose à tomber dans un faux système. Je sais qu'il est beaucoup de gens qui croient l'homme meilleur qu'il n'est; c'est de là que nous vient cette fausse doctrine de perfectibilité et ce caractère de niaiserie attaché aux idées d'amélioration professées par certains philosophes. Quoi qu'on en dise, le doute cartésien ne sauroit s'appliquer aux choses ordinaires de la vie; il ne sauroit convenir en aucune circonstance à la multitude qui court les rues, ni à celle qui brille dans les salons; outre que le doute neutralise nos facultés, il nuit essentiellement à notre bon-

heur. Rien n'est plus insupportable pour l'esprit humain que l'état d'incertitude; l'ame cherche sans cesse un point d'appui sur lequel elle puisse se reposer. Les préjugés, ou les idées reçues, viennent souvent au secours de la foiblesse humaine, ils offrent à l'esprit quelque chose de positif, un point fixe sur lequel il peut appuyer ses décisions; quand les préjugés ne serviroient qu'à tirer l'homme de l'état d'incertitude, ils auroient efficacement contribué à son repos, comme à sa félicité.

Souvent les préjugés sont des sentimens, et les sentimens servent à nous rendre meilleurs et plus heureux; souvent la croyance est un véritable amour; on aime déjà ou l'on est disposé à aimer ce qu'on croit avec confiance; ceux qui ne croient à rien, n'aiment rien; l'indifférence flétrit leur ame, et l'incrédulité désenchante tout à leurs yeux. J. J. Rousseau étant au mont Valérien, assistoit à l'office des hermites; il fut frappé de l'enthousiasme divin qui animoit leurs chants, et de l'air de félicité qui étoit empreint sur leurs traits; le philosophe

ne put s'empêcher de s'écrier : *oh, que ces gens-là sont heureux de croire !* Les préjugés sont souvent les liens les plus doux et les plus attachans de la famille; ils donnent un nouveau charme aux noms de père, de frère et de fils; l'amitié, l'amour, ont leurs préjugés tutélaires; c'est peut-être aux préjugés que nous devons la fidélité de nos épouses, le respect pour la vieillesse, etc. Tous ces préjugés ne sont pas des erreurs, mais ils sont des sentimens dont on n'a point approfondi le motif.

Venons aux préjugés, considérés dans leurs rapports avec la société. Les préjugés des nations existent principalement dans les usages et dans la pensée habituelle d'un peuple sur la législation et la morale. Pour qu'une nation n'eût point de préjugés, il faudroit que les membres qui la composent pussent se réunir et discuter ensemble tout ce qui les concerne; mais, mon cher philosophe, savez-vous, en pareille occurrence, ce qui vous arriveroit ? Vous avez de vastes domaines, des jardins immenses; vous philosophez fort commodément sous des

lambris dorés; vous vantez même quelquefois la pauvreté à vos splendides banquets; eh bien, ces nombreux ouvriers qui travaillent jour et nuit à entretenir votre luxe brillant, renonceroient tout à coup à leurs travaux, ils ne seroient plus occupés, comme vous, qu'à se débarrasser des préjugés, et ce ne seroit pas pour eux une petite affaire : pendant la discussion, l'herbe croîtroit dans votre jardin; votre château tomberoit en ruines; c'est en vain que vous imploreriez les soins de votre cuisinier, il vous répondroit qu'il ne peut rien faire pour vous, et qu'il est à la recherche de la vérité. Vos trésors même deviendroient inutiles en vos mains, car le fournisseur vous diroit que votre argent n'est que de la boue jaune, comme l'ont dit quelques moralistes ; que sa valeur n'est qu'un préjugé. N'êtes-vous pas déjà effrayé de cette conséquence, mon cher philosophe, et en faveur de ce dernier préjugé, ne vous déciderez-vous point à faire grâce aux autres; mais ce n'est pas tout: pour comble de malheur, le commissionnaire du quar-

tier, qui est entré plusieurs fois chez vous, qui y a vû de beaux meubles, de belles glaces, des fauteuils et un lit à la grecque, pourroit fort bien, tout en rêvant sur les préjugés, croire qu'il seroit beaucoup mieux chez vous que dans la rue, et venir prendre votre place jusqu'à plus ample discussion. Mais je suppose que tout se passât très-paisiblement; que votre château ne tombât point en ruines; que votre cuisinier vous restât fidèle; que votre or conservât sa valeur fictive; que vous ne fussiez point chassé de chez vous, et que vous ne mourussiez point de faim, ou de froid dans la rue; je suppose de plus que tous les hommes s'assemblassent sans s'égorger, et qu'ils pussent s'entendre avant d'avoir bouleversé le monde; toutes les difficultés ne seroient point résolues : il resteroit encore un très-grand embarras. Il faudroit que chaque génération délibérât comme les précédentes, et qu'on recommençât sans cesse la société pour les nouveaux venus, qui craindroient d'avoir des préjugés, et qui voudroient aussi tout examiner par eux-mêmes.

Ne trouvez-vous pas, d'après cela, monsieur, qu'il étoit sage de convenir de certains principes, de certaines maximes, avant que ces maximes et ces principes pussent être discutés; c'est ainsi qu'il s'est formé dans chaque société des habitudes, qu'il s'est établi des usages qui se transmettent de génération en génération: ces habitudes et ces usages ne sont autre chose que des préjugés, qui lient, pour ainsi dire, les siècles entr'eux, qui sont l'expression des suffrages tacites des citoyens, qui mettent de l'esprit de suite dans les affaires politiques, et qui conservent l'équilibre et l'ordre une fois établi.

Je crois avoir prouvé, Monsieur, que tous les hommes ne peuvent pas discuter les institutions morales et politiques; mais je vois que cette considération ne vous arrêtera pas. Ne pourroit-on pas, me direz-vous, s'en rapporter aux philosophes? Je vous entends: vous voulez créer une suprématie d'opinion pour une certaine classe d'hommes privilégiés, et détruire des préjugés pour y substituer des systêmes. Vous voulez renverser de leur trône

ceux qui gouvernent, pour y faire monter les philosophes. Je veux bien y consentir; mais je vous avertis qu'il est des philosophes qui ne joignent pas la pratique au précepte. « La philosophie-pra- » tique, dit l'auteur du livre contre les préjugés, » dépend du tempérament, de la circulation du » sang. » Vous voyez que nous ne serons pas plus avancés; et si vous nous donnez des philosophes pour nous gouverner, vous nous permettrez au moins de leur tâter le poulx, avant de les élever à l'empire. Le même Dumarsais ajoute une chose peu rassurante; il dit formellement que les cœurs dépravés ont souvent bien plus de pénétration et d'esprit, que les cœurs honnêtes et vertueux; et c'est à ces cœurs dépravés qu'il paroît donner la préférence pour les découvertes en morale et en politique. Je vous avoue que je n'ai pas assez de fermeté pour ne pas être effrayé des conséquences d'une pareille opinion; et, puisqu'il faut s'en rapporter à quelqu'un, j'aime autant m'en rapporter aux générations qui ont précédé : il y a peut-

être plus de sagesse dans les siècles que dans les livres des philosophes. A votre compte, d'ailleurs, Monsieur, on auroit encore des préjugés ; on seroit encore obligé d'admettre les opinions des philosophes sans les examiner. Ainsi donc, puisque l'espèce humaine est condamnée à avoir toujours des préjugés, ne seriez-vous pas d'avis, mon cher philosophe, de garder ceux que nous avons, et de rester tout bonnement comme nous sommes ?

Une nation, d'ailleurs, ne peut guères renoncer à ses préjugés, sans changer de mœurs ; et à force de changer de mœurs, on risque de n'en plus avoir. Il ne faut pas oublier que les mœurs, et les préjugés qui font partie des mœurs, sont, bien plus que les lois, l'expression de la volonté générale. On a vu des empires exister long-temps après avoir changé leurs lois ; mais aucun empire, aucune monarchie n'a survécu à l'anéantissement des mœurs et des préjugés. Les citoyens n'ont souvent que des rapports éloignés avec les lois, mais leurs rapports avec les mœurs sont toujours directs et immédiats.

Les mœurs et les usages sont toujours près de nous et avec nous, on pourroit dire qu'ils sont en nous; il n'en est pas ainsi des lois, dont nous pouvons, jusqu'à un certain point, ignorer l'existence. Toutes les fois qu'on a changé une de nos constitutions, il n'est personne qui se soit plaint qu'on eût fait outrage à sa volonté; mais il n'en étoit pas de même des mœurs et des usages; tout le monde se croyoit vivement intéressé à leur conservation. Rien n'a été si facile que de détruire les lois de la monarchie; mais les niveleurs ont toujours trouvé dans les coutumes nationales des obstacles insurmontables; les mœurs et la religion qui en est la sauvegarde, ont constamment résisté à leurs attaques; et si on a pu reconstruire parmi nous l'édifice politique, c'est que les débris en avoient été conservés par l'influence des institutions morales, par les habitudes domestiques, en un mot, par les préjugés.

Tout ceci, mon cher philosophe, prouve qu'il n'est point de législation durable, que celle qui a sa garantie dans les mœurs, et qu'il n'est point de

mœurs que celles qui sont confiées à la garde des préjugés. Il est dans l'Asie des peuples qui conservent leurs institutions depuis deux ou trois mille ans; c'est que ces institutions sont des préjugés et des habitudes. Les Juifs conservent encore leur législation parmi nous : Moïse leur donna des préjugés et des mœurs; ces préjugés et ces mœurs furent toute leur législation.

Il faudroit bien se garder de conclure de ce que nous venons de dire, que les préjugés sont favorables à la tyrannie. Le souverain trouve dans les préjugés une garantie contre ses sujets; mais les sujets, à leur tour, y trouvent une garantie contre le souverain. Voyez ces farouches despotes de l'Orient; ils peuvent changer les formes de l'état à leur gré; mais leur pouvoir est impuissant contre les préjugés. Ils peuvent, en fronçant le sourcil, faire trembler une province entière; ils peuvent commander la mort de cent mille de leurs sujets; mais leur trône risqueroit de tomber en poudre, s'ils exigeoient de leurs esclaves la moindre chose qui contrariât les

habitudes nationales. L'histoire nous offre mille exemples de princes et de monarques chassés du trône, pour avoir osé braver les préjugés; et, sans remonter à l'antiquité, nous pouvons citer la dernière révolution anglaise qui a banni les Stuarts, et qui n'a été faite que par l'influence des préjugés nationaux, que Jacques II n'avoit pas assez respectés.

Je vous vois sourire, mon cher philosophe, et vous commencez à pardonner aux préjugés depuis que je vous ai appris qu'on peut en tirer parti contre les rois; je profite du moment où je vous ai mis en bonne hûmeur, pour traiter une question épineuse, et pour vous parler encore de ces croix et de ces rubans qui vous ont si fort scandalisé dans mes premières lettres. Vous n'avez pas manqué de me citer les Grecs et les Romains, qui n'avoient ni croix ni cordons, et qui ont fait cependant de très-grandes choses. Je pourrois vous répondre que les Romains avoient leurs préjügés comme nous avons les nôtres; et leurs armées, au grand scandale de la philoso-

phie, durent plus d'une victoire aux poulets sacrés; les vainqueurs n'avoient point, il est vrai, des cordons de soie ni des croix d'or, mais leur courage étoit dirigé par un autre mobile; ils avoient des décorations composées d'une autre matière. Je vous avoue que je ne tiens pas beaucoup à la qualité de l'étoffe ou du métal, et, si vous le voulez, j'adopterai la couronne de chêne qui sera encore meilleur marché; mais vous conviendrez que des décorations, soit qu'on en tire la matière du règne végétal, soit qu'on la tire du règne minéral, sont dignes de quelque respect, et peuvent exercer une utile influence lorsqu'elles sont le prix du patriotisme, et qu'elles rappellent les souvenirs d'une époque glorieuse. Au reste, vous raisonnez conséquemment à vos principes. Vous n'aimez pas les préjugés, et la gloire est peut-être le plus grand de tous.

En effet, la gloire, mise au creuset de l'analyse philosophique, ne sera plus qu'une vaine fumée. Montaigne se moque de ceux qui suivent cette ombre fugitive, *qui n'a ni corps ni prise.* « Je suis

» en dépit, ajoute-t-il, qu'elle ait jamais pu entrer » en l'entendement de l'homme, qui eut cet hon- » neur de porter le nom de philosophe. » Je n'examine point si Montaigne et les philosophes qui sont venus après lui ont eu tort ou raison. On doit moins juger les préjugés et les usages en eux-mêmes, que dans les résultats qu'ils ont pour le bonheur et la conservation des sociétés. Dès qu'une société peut tirer un grand avantage d'une opinion accréditée, d'un usage établi, je crois que personne n'a le droit de s'en moquer; et, sans parler ici de la gloire, je pourrois citer un grand nombre de préjugés qui sont utiles aux peuples et aux gouvernemens.

Vous allez me répondre par des lieux-communs sur la vérité; j'aime la vérité autant qu'un autre, mais il ne suffit pas de m'en parler vaguement, il faut me la faire voir, et c'est là qu'est la difficulté. *Ni les rhéteurs, ni les poëtes, ni les philosophes, ni moi*, disoit le plus sage des hommes, *ne savons ce qui est vrai;* savez-vous, mon cher philosophe,

quel est l'homme qui n'a point de préjugés? Ce n'est pas assurément l'homme civilisé qui sait beaucoup de choses, mais le sauvage qui ne sait rien; il n'a point ou presque point d'idées acquises, son esprit ne reçoit rien des autres hommes; il a très-peu de maximes vraies ou fausses; car il n'a point d'opinion; entraîné par les besoins physiques, il s'accommode de toutes les femmes qui lui tombent sous la main il vit chaque jour de la proie qu'il peut attraper; il mangera même, si la chasse et la pêche n'ont pas été favorables, la cuisse de son camarade mort, et il pourra se vanter, en faisant la digestion d'être exempt de préjugés, d'être le plus grand des philosophes. Je suis presque honteux de vous le dire, mon cher philosophe, mais si l'homme civilisé l'emporte sur l'homme sauvage, c'est que le premier a sur le second l'avantage des préjugés, et si nous perdions un jour cet avantage, il ne nous resteroit peut-être plus d'autre ressource que de nous réfugier dans les bois : je sais fort bien que c'est là que vous nous attendez, mais je vous avertis que vous

aurez quelque peine à nous y gouverner. Nous avons résisté à toutes vos épreuves philosophiques, et les bois sans doute ne nous trouveront pas plus dociles.

Parlons un peu sérieusement, examinons les préjugés dans leurs résultats, et convenez, mon cher philosophe, qu'ils sont dignes du respect des sages. « Les hommes sages, dit un écrivain anglais, au » lieu de se moquer des préjugés généraux, em» ploient toute leur sagacité à découvrir la sagesse » cachée dans chacun. Ils pensent qu'il est bien plus » prudent de conserver le préjugé avec le fonds de » raison qu'il renferme, que de le dépouiller de ce » qu'ils n'en regardent que comme le vêtement, » pour laisser ensuite la raison à nu. » En effet, un préjugé examiné d'après la raison qui l'a fait naître, a un motif qui donne de l'action à cette raison, et un attrait qui lui donne de la permanence. Le préjugé est d'une application soudaine dans l'occasion; il détermine, avant tout, l'esprit à suivre avec constance, la route de la sagesse et de la vertu, et il n'abandonne pas l'homme aux dangers du scepticisme, du doute et de l'irrésolution. Le préjugé

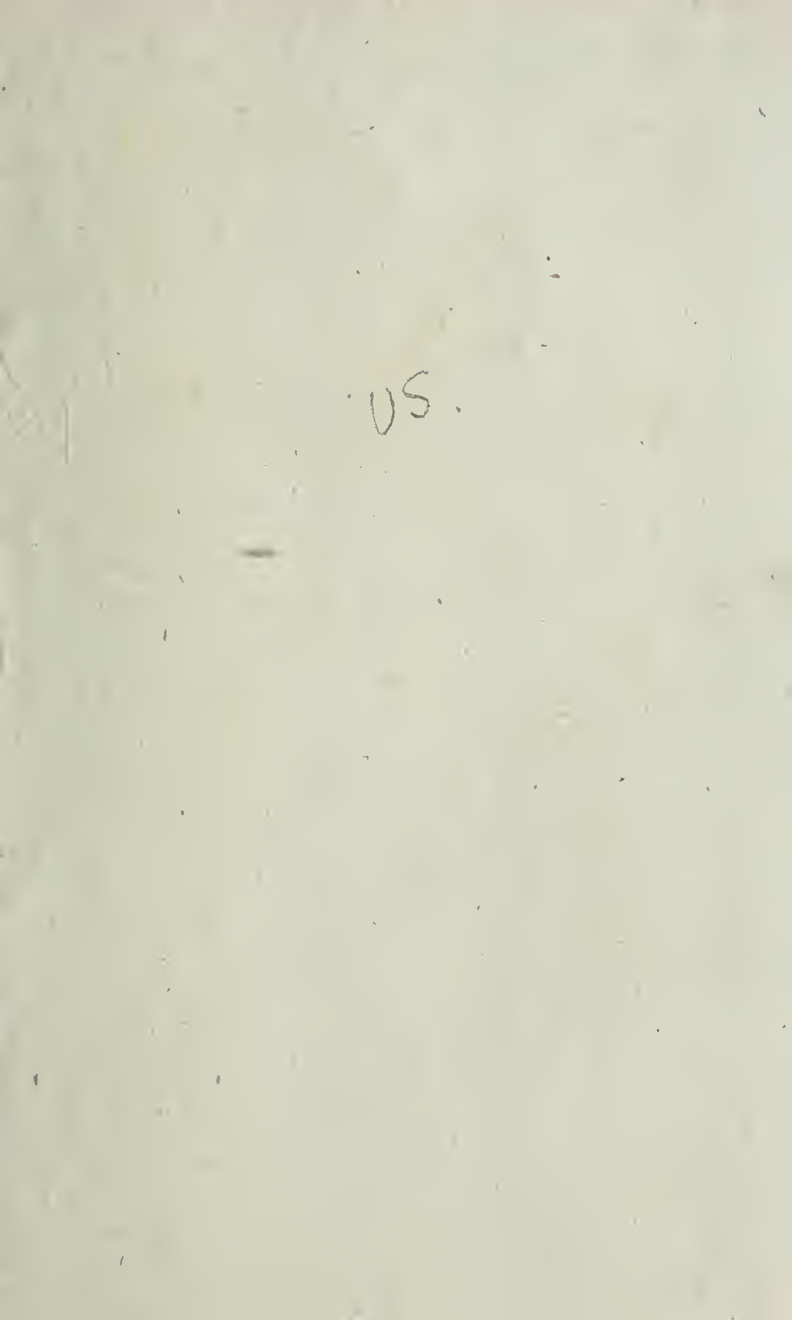
fait, de la vertu, une habitude, et non pas une suite d'actions incohérentes : par le moyen enfin des bons préjugés, le devoir fait partie de notre propre nature ; et, sous ce rapport, quel que soit leur fondement, les préjugés doivent être regardés comme des mobiles précieux, comme des institutions utiles et nécessaires. Il y a quinze ans qu'on n'auroit pas pu faire comprendre cette vérité ; aujourd'hui elle est si claire, qu'elle a à peine besoin d'être exposée. Il en est du corps politique comme du corps humain ; l'homme ne s'occupe guères des choses qui constituent l'état de santé, lorsqu'il se porte bien ; il n'y songe que lorsque la maladie arrive ; la médecine ne fait ses expériences que sur les malades, et ce n'est qu'à l'ouverture du cadavre, qu'elle aperçoit les conduits et les canaux où circuloient la santé et la vie. Ainsi la révolution, qui a décomposé le corps politique, nous a montré les moyens puissans, les ressorts secrets qui constituent la force des états, et que nous n'avions point aperçus quand ces états étoient florissans.

Voilà, mon cher philosophe, quelle est ma doc-

trine sur les préjugés. Il ne faut pas croire cependant que je les défende tous; je regarde les préjugés comme des institutions morales : il peut se faire qu'il y en ait de dangereux; mais ce n'est pas une raison pour n'en laisser subsister aucun; de ce qu'il y eu de mauvaises lois, on ne peut pas conclure qu'il faut vivre sans lois. Voltaire lui-même a dit qu'il *étoit des préjugés qui faisoient la vertu.*

Comme les préjugés tiennent immédiatement aux affections et aux volontés domestiques d'une nation, ceux qui sont nuisibles, ne tardent pas à être repoussés par ces mêmes affections et ces mêmes volontés qui les ont fait prévaloir. A mesure que les mœurs changent, les préjugés qui sont des opinions identifiées avec les mœurs, changent bientôt à leur tour, et les peuples n'ont pas besoin pour cela du secours des philosophes.

FIN.


US